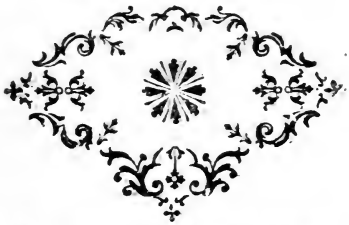
Library
of the
University of Toronto

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/1755analysedelap02dele

ANALYSE
DE
LA PHILOSOPHIE
DU CHANCELIER
FRANÇOIS BACON.
TOME SECOND.



A AMSTERDAM,
Chez ARTSKÉE & MERKUS;
& se trouve
A PARIS,
Chez { DESAINT & SAILLANT, rue S. Jean de Beauvais.
PRAULT, Fils aîné, Quai de Conty, vis-à-vis la descente du Pont-neuf.

M. D. C. C. LV.

ANALYSE
DE
LA PHILOSOPHIE
DU CHANCELIER
BACON.

CHAPITRE PREMIER.

Le chemin de la Fortune, ou l'Art de parvenir.

L'ÉCOLE de la fortune ne ſera jamais déſerte, parce qu'on ne ſçaura qu'après coup ce qu'il en coûte pour s'avancer. Il eſt vrai que le hazard peut tout ſur la condition humaine; la faveur des Grands, l'occaſion,

le bonheur de la naiſſance, une mort imprévue, un héritage inattendu ſont les reſſorts qui nous elévent: cependant on peut dire que chaque homme tient ſa fortune entre ſes mains.

Si la vertu a ſes difficultés, la fortune a ſes obſtacles; on trouve auſſi rarement un bon Politique, qu'un excellent Philoſophe: & il ne faut peut-être pas moins de génie & de rares talens pour faire une grande fortune, que pour être un ſublime Ecrivain, ou un modele de probité. Car il n'eſt pas queſtion de s'élever en chantant, comme l'aloüette; c'eſt l'eſſor de l'aigle qu'il faut prendre, ſoutenir ſon vol, parcourir les airs, meſurer la terre d'un œil ferme, s'abbattre à propos & ſaiſir ſa proie.

L'indépendance & l'avanta-

ge d'être ſoi-même paroît aux Philoſophes le don le plus ſublime & le plus approchant de la Divinité, ils renoncent à la fortune pour le plaiſir d'en contempler le vuide. Cependant pour un cœur vertueux qui ne chercheroit dans ſon élévation que la proſpérité du genre humain, l'étude de la fortune ſeroit d'une louable ſpéculation. Car ſi la fortune eſt déſirable, c'eſt parce qu'elle nous place dans la ſituation délicate de pouvoir être bienfaiſans, ſans craindre les ingrats. Comme il eſt eſſentiel d'être nourri d'une excellente morale, avant d'entrer dans la Politique, il faut auſſi de l'uſage & de la pratique du monde, pour amortir un peu la roideur de la Philoſophie.

Les vertus éclatantes conduiſent à la gloire, les talens cachés menent à la fortune ; on peut comparer le chemin de la fortune à la voie lactée. C'eſt un aſſemblage de petites vertus obſcures qui n'ont pas de nom. L'art des expédiens, &, comme diſent les Eſpagnols, la *Déſemboiture* fait tourner à ſon gré la roue de la fortune.

Avant de vous mettre en chemin, connoiſſez les hommes, connoiſſez vous vous-même. Commencez par les Grands qui ſont à la tête des affaires, conſultez des amis ſur leurs vertus & leurs talens ; des ennemis, ſur leurs vices & leurs défauts ; des domeſtiques, ſur leur humeur & leur caractere ; & des confidens, ſur leur maniere de penſer. Etudiez-les vous-même, &

pratiquez vous une fenêtre pour lire dans les cœurs ; vous la trouverez dans leurs yeux. Le Proverbe a beau dire, Que les dehors ſont trompeurs ; l'ame ſe peint ſur le viſage, la diſſimulation même trahit ſouvent le caractere, les airs de commande s'oublient, & le naturel perce toujours à travers le maſque & l'enveloppe ; Tibere avoit un front contraint qui annonçoit la méfiance & qui l'inſpiroit.

Un homme ſe décele par ſes diſcours. Nous ſommes des enjoleurs qui nous vendons nous-mêmes. C'eſt dans les moments de trouble ou d'inattention que le caractere échappe. La colere & toute paſſion violente eſt une eſpece de queſtion qui nous arrache nos ſecrets. La vanité, cette enchantereſſe qui nous ſé-

duit, ne nous laiſſe rien de ſecret ; l'amitié, la foibleſſe, l'intérêt, enfin tout conſpire à nous faire paroître malgré nous ce que nous ſommes.

On ſe manifeſte par ſes actions. Ceci ne regarde pas toutefois les gens en place, ils changent à tout inſtant au gré des circonſtances ; tout autres, quand ils ſont eux-mêmes, ils ſe métamorphoſent en public & s'ajuſtent à toutes les formes que prennent les affaires ; de feu ou de glace, ainſi que le tems en ordonne. Mais on juge des actions par les intentions : car la ruſe ſe manque ſouvent à elle-même pour un plus grand intérêt ; & tel qui vous paroîtra généreux par ſes bienfaits, n'eſt rien moins que déſintéreſſé dans ſes vûes. Les petits ſervices ſont les jeux de

l'induſtrie, pour amuſer la pareſſe & pour endormir la méfiance.

Il eſt très-difficile de connoître les intentions d'un homme. Nous prêtons aſſez volontiers aux autres notre façon de penſer, & nous agiſſons avec tout le monde comme vis-à-vis de nous ſeuls ; excès de droiture qui mene bien loin au-delà du but. Ne diroit-on pas que tous les yeux ſont également perçans & clairvoyans ? On a beau ſupputer & compter, il ſe trouve toujours beaucoup moins d'argent, de prudence & de bonne foi qu'on ne penſoit. Ne jugez pas de ce qu'a fait un homme par ce qu'il a dû faire, mais plutôt par ce qu'il a pû faire, eu égard à ſon caractere ou à ſes talens ; celui qui ſaiſit bien la trempe des eſprits, tient

auſſi la clé des cœurs. Les Princes ſuivent leurs inclinations, & les particuliers leur intérêt. Eh ! quelles ſeroient les vûes des Rois ? Tout cede à leurs déſirs, l'exécution eſt auſſi prompte chez eux que la volonté ; auſſi ne ſont-ils impénétrables que par leur inconſtance. Vouloir donner une ſuite à leurs projets, c'eſt borner en quelque façon leur puiſſance, en leur impoſant des régles & des ſyſtêmes comme au reſte, des hommes. Mais un particulier n'eſt qu'un voyageur qui ſe propoſe un terme, enſorte qu'on peut voir tous les chemins qu'il doit prendre ; il y a de fauſſes routes qui l'écarteroient, on conclud raiſonnablement qu'il les évitera : il n'y en a qu'une bonne, on ſuppoſe à ſon avantage qu'il s'y tiendra.

Avant de ſonder les hommes, il n'eſt pas inutile d'entendre ces gens déſœuvrés qui n'ont d'autre affaire que de tenir la liſte de tous les noms & le regiſtre de toutes les Anecdotes, ou ces eſprits intriguans qui ſçavent le compte des revenus & le deſſous des affaires; ils vous épargneront bien du tems. Mais approchez & ſuivez par vous-même ce labyrinthe inexplicable d'entrepriſes & d'intérêts, de ſyſtêmes & de conduite, de reſſorts, de paſſions, de chûtes & d'écarts. Ayez l'adreſſe de parler & de vous taire à propos, tantôt vous oublierez votre réſerve pour faire ſortir la liberté des autres, tantôt vous affecterez de la retenue & de la diſcrétion pour mériter des confidences. L'eſprit d'obſervation qui garde le ſilence

eſt le meilleur de tous, parce qu'il recueille ce qu'on ſeme, & qu'il conclud, tandis qu'on raiſonne, agiſſant & prévoyant tout à la fois. Ces eſprits qui ſont entiérement livrés à ce qu'ils font, tel que Montagne ſe dépeint, avancent beaucoup les affaires des autres ; ce ſont d'excellens Miniſtres, de parfaits Citoyens, mais leur fortune reſte en arriere, parce qu'ils ne peuvent ſonger à deux choſes. L'homme dévoué à ſon Prince, ou, pour mieux dire, à ſa patrie, eſt trop peu attentif à lui-même pour faire ſon chemin. Un autre écueil à éviter, c'eſt l'eſprit d'irréſolution au milieu de cette agitation perpétuelle de connoiſſances & de réflexions, qui, comme autant d'éclairs, nous dérobent les objets à meſure qu'ils les tirent des ténébres. Les

embraſſer tous, c'eſt n'en ſaiſir aucun ; n'ayez qu'un but, employez tout le reſte comme des moyens.

La connoiſſance de ſoi-même eſt la perfection de la Morale & le chef-d'œuvre de la Politique. L'état dans lequel nous vivons, le rang que nous y tenons, ſont ce qu'on appelle notre miroir politique, c'eſt-là qu'il faut nous contempler.

L'étude de ſoi-même n'eſt pas cette curioſité de l'amour propre qui n'a des yeux que pour lui ; c'eſt le courage & le diſcernement qui nous fait enviſager & diſtinguer nos diſpoſitions pour le vice & pour la vertu, nos talens & nos foibles, nos reſſources & nos obſtacles pour un genre de vie.

Conſidérez d'abord les mœurs de votre ſiécle, ſi elles ne vous

révoltent pas, livrez-vous au torrent, ſuivez le penchant de votre ame & le tourbillon de la fortune ; ſi votre caractere ne peut ſe plier au goût dominant, meſurez vos pas & marchez à l'écart.

Conſidérez les différens états de vie où la naiſſance & l'éducation peuvent vous deſtiner, & conſultez votre génie, avant d'en embraſſer aucun : ce qui perd un homme, & pour ſa fortune & pour ſa réputation, c'eſt de ſe jetter dans une profeſſion qui ne lui convient pas ; on ſe trompe, en confondant un certain goût avec de véritables diſpoſitions : un eſprit trop facile a du goût, & point de talent. Quittez donc à la premiere occaſion ce genre de vie où vous vous trouvez engagé par le choix d'autrui, avant l'âge

de la réflexion, & ſans cette liberté qui fait aimer à chacun ſes occupations.

Dès l'entrée de la carriere, meſurez-en d'un coup d'œil tout l'eſpace; voyez ſi elle eſt couverte de Contendans nombreux ou puiſſans; choiſiſſez une lice où les grands hommes ſoient rares; quels que ſoient vos talens, il vous ſera plus facile d'y percer. Céſar avoit du génie pour l'éloquence; mais dès qu'il eut entendu Ciceron, il quitta le Barreau & ſe jetta dans un nouveau champ où il ſentit bien qu'il éclipſeroit Pompée.

Ne formez pas vos liaiſons au hazard; cherchez des caracteres dont le rapport avec le vôtre vous aſſurent un commerce durable. Il faut à l'un des gens diſcrets & modérés, à l'autre des caracteres entreprenans.

Choiſiſſez vos modeles, & ne prenez pas quelques traits de reſſemblance pour une parfaite conformité. La grande faute de Pompée fut de ſe croire un autre Sylla, tandis que rien n'étoit plus oppoſé que le caractere de ces fameux Romains: l'un fougueux & violent, mais plein d'activité, couroit à ſon but par la voie la plus prompte: l'autre plus curieux de réputation, compoſoit tous ſes pas, avoit toujours les Loix devant les yeux, craignoit de s'expoſer, & perdoit à délibérer le tems d'agir.

Après la connoiſſance de ſoi-même, vient le talent de ſe faire connoître. Au défaut du mérite, montrez-en les apparences; vantez donc vos vertus, vos talens, votre fortune même. Il en eſt de l'oſtentation

comme de la calomnie ; il en reſte toujours quelque impreſſion dans les eſprits, & l'eſtime de la multitude dédommage un peu du mépris des ſages ; maxime déteſtable dans la Morale, mais en revanche utile dans la Politique. On ne parle point ici pour les grandes ames à qui la vertu tient lieu de fortune.

L'amour propre eſt encore plus habile à cacher nos défauts, qu'à montrer nos vertus. Les paſſions ſe déguiſent à l'ombre des vertus limitrophes, ainſi la lâcheté ſe couvre ſous le bouclier de la douceur, & l'indolence ſous le voile de la modeſtie. Mais il n'y a peut-être pas de ſubtilité plus inſidieuſe que celle de défendre ſes côtés foibles, pour mieux ſauver ſes avantages, comme un Poëte

ne demande quartier que pour de méchans vers, & fait ſemblant d'abandonner les meilleurs à la cenſure. Cette impudence réuſſit quelquefois.

Ne paroiſſez ni trop empreſſé à offrir vos ſervices, on croiroit les payer aſſez, en ne les refuſant pas ; ni trop ſenſible à un bon accueil, vous paſſeriez pour un homme ſans expérience : on retranche alors de l'opinion qu'on s'étoit formée de vous, & l'intérêt ſe refroidit avec l'eſtime. Mais gardez-vous ſur-tout de cette bonté d'ame qui vous expoſe aux outrages des mauvais cœurs ; ſi vous êtes dupe, on ne vous tient plus compte de votre affection. Soyez tout de miel comme l'Abeille, mais conſervez toujours un éguillon pour la défenſe.

Il faut beaucoup d'art pour

ſe couvrir & ſe développer à propos ; cette profonde diſſimulation qui marche toujours dans les ténébres & qui va ſourdement a ſon but, aboutit à de grands inconvénients. On ne tend point perpétuellement des piéges, ſans y tomber ſoi-même tôt ou tard.

Il y a une Politique adroite qui ſe fait d'autant moins ſoupçonner, qu'elle marche tête levée. Sylla diſoit tout haut qu'il mettroit ſous ſes pieds la deſtinée des Romains ; il en vint à bout. Quand Auguſte tendoit les mains vers la ſtatue de Céſar, répétant ſans ceſſe qu'il envioit ſa mort au prix de ſa Couronne, le Peuple rioit de ſa folie : Que prétend ce jeune homme, diſoit-il ? Cependant il fut la dupe de cette ingénuité ; Auguſte devint le maître de Rome, & un

maître bien plus deſpotique que Céſar. Pompée au contraire aſpiroit à la même élévation par des voies dérobées, il ne réuſſit pas. Couvant ſon ambition dans le cœur, il attendoit que Rome tombée dans l'anarchie vînt ſe jetter entre ſes bras & le forcer toute éplorée à prendre en main le timon de ſon Gouvernement. Ce fut en effet le premier Romain chargé ſeul de tout le Conſulat, mais il n'avança de rien : ſes partiſans les plus intéreſſés à ſeconder ſes deſſeins, ne pouvoient les pénétrer ; enfin il fallut bien ſe déclarer & prendre le prétexte de contenir l'ambition de Céſar, afin de ſatisfaire la ſienne, en levant ſon armée au nom de la République. Tant il y a de lenteur, d'obſtacles, & de malheurs à ſupporter dans le

chemin de la diſſimulation ! C'eſt une eſpece de vertu du ſecond ordre dans la Politique ; auſſi Tibere qui n'avoit que ſes artifices ténébreux en ſa faveur, étoit-il moins habile qu'Auguſte.

Le labyrinthe de la fortune eſt tortueux, il faut de la ſoupleſſe pour ne pas s'y perdre. Sçachez biaiſer, ſans gauchir, & vous accommoder avec les occaſions ; trop de roideur vous feroit tomber à chaque pas. Comment pouvoir être toujours le même, quand les circonſtances changent d'un inſtant à l'autre ? Caton le Cenſeur ne parvint, que parce qu'il avoit ſon eſprit à la main pour le plier au beſoin. Un caractere ferme, indépendant, & d'une rigueur inflexible, a plus de mérite que de bonheur ; il obtient

de l'eſtime ſans faveur.

Cependant il y a des hommes à qui l'expérience, la prévention & une ſorte de confiance qui ſemble tenir de l'inſpiration, donnent une conſtance & une obſtination qui réuſſit. Fabius, dit Machiavel, eut pluſieurs armées à combattre ; jamais qu'une maniere de les vaincre. Les tems & les lieux changerent, & ſon art fut le même, celui de la patience qui mine tout. Mais l'obſtination eſt ſouvent un défaut de lumieres qui nous fait manquer l'occaſion, parce qu'on ne l'apperçoit que par derriere, quand elle a paſſé. Vous êtes comme des Athlétes novices dans l'arene, diſoit Demoſthene aux Athéniens ; ils ne parent jamais qu'après le coup, & ne ſe couvrent que du côté où l'on vient de les frapper.

La préſomption & la fauſſe honte gâte auſſi nos affaires : on s'eſt trop avancé ; au lieu de battre en retraite, on veut à toute outrance reſter maître du champ de bataille, on y périt. Cet aheurtement qui ne ſçait point démordre, ni ſe déprendre, eſt la ruine des meilleures entrepriſes. Il faut que les reſſorts de notre eſprit ſuivent le mouvement des roues de la fortune.

Voici des maximes de détail.

1°. Jugez de la plûpart des choſes, non par l'eſtime du Vulgaire, mais par le rapport qu'elles ont avec vous ; attachez-leur du prix, ſelon qu'elles vous ſeront utiles. On peut avoir un eſprit de Logique qui voit les conſéquences de chaque choſe, ſans avoir cet eſprit de Mathématiques qui les réduit à leur juſte valeur. L'un ſe croit au

faîte de la gloire, s'il a l'oreille du Prince ; l'autre ſe prétend au ſommet de la fortune, parce qu'il eſt porté ſur les aîles du Peuple. Tel meſure la commodité d'un poſte ſur la peine qu'il lui a coûté ; & tel apprécie l'importance d'une affaire par le tems qu'il y a employé. Autant de ſources d'erreur, que ces conſidérations privées & rétrecies à un ſeul point de vûe.

On ſçait ce que vouloit dire Céſar, quand il diſoit de Caton d'Utique : *Cet homme ſe faiſoit une affaire de tout.*

Vous vous croyez en paſſe, parce qu'un homme d'un nom ou d'un merite diſtingué vous protege ; illuſion : ce n'eſt pas toujours un bel inſtrument qu'il vous faut, mais un outil commode & maniable. Quand vous

recommandez vos intérêts à quelqu'un, n'examinez pas tant ſon rang que ſon habileté, ſon crédit que ſon affection, s'il ſe prête aiſément, que s'il fait du choix dans ſes engagemens.

Il y a des moyens indirects & de préparation pour s'avancer, c'eſt d'écarter d'abord les obſtacles perſonnels qui nous arrêtent; tels ſont les travers de l'eſprit, les irrégularités de l'humeur, la force des paſſions & le foible des fantaiſies.

Il y a des reſſorts qui nous élevent par eux-mêmes; l'argent eſt comme le *véhicule* de toutes les affaires: quoique les véritables nerfs de la fortune ſont moins dans les richeſſes que dans l'induſtrie, l'activité, la conſtance & l'empire ſur ſoi-même.

Après l'éclat de l'or, vient celui

de la réputation ; mais il faut l'employer à tems : car dès que le crédit baiſſe, on ne le voit plus remonter. Enfin les honneurs attirent & captivent la fortune ; mais celle-ci marche plutôt avant les honneurs, qu'à leur ſuite. Le grand art de tout ce manége, c'eſt l'*Apropos*. On perd tout, en coupant le fil des choſes, ou en renverſant l'ordre des momens. On court au terme du premier vol & tout d'une haleine, c'eſt-à-dire, qu'on tombera d'épuiſement à moitié chemin.

2°. Ne luttez pas avec la deſtinée; ni contre le courant, c'eſt perdre vos forces & vos reſſources. Il faut après cela revenir ſur ſes pas, accablé de honte & de déſeſpoir, tenter une nouvelle route avec moins de courage ; au lieu que la modération

dération nous eût ouvert d'autres iſſûes, & qu'on en eût rapporté du moins une réputation de ſageſſe & d'habileté, parce qu'alors tous nos petits ſuccès auroient été mis ſur le compte de notre induſtrie.

3°. Bruſquez cependant l'occaſion, quand elle ne vient pas; maîtriſez les événemens, plutôt que de vous laiſſer entraîner à leur cours. Rare aſſortiment de la prudence avec l'imagination! On ſaiſira le moment de l'exécution; mais on n'eſt point heureux à concevoir, c'eſt-à-dire, qu'on eſt fertile en moyens, mais non pas en deſſeins. D'autres forgent mille projets, & n'en ſuivent aucun; malheureuſe fécondité, qui nous réduit à l'indigence!

4°. Soyez avare du tems. Pourquoi voit-on que les profeſſions les plus laborieuſes, comme cel-

les de la Juriſprudence, de la Médecine, & les occupations des Gens de Lettres, ſont les moins lucratives ? c'eſt qu'elles nous dérobent trop de tems : on perd à raſſembler des matériaux, ou à échaffauder, les momens précieux de bâtir ; tandis qu'on s'uſe dans le cabinet, le bel âge, les jours de la faveur & de l'occaſion ſe paſſent. Qui s'avance dans une République ou dans la Cour d'un Prince ? Eſt-ce un homme d'Etat ? Non : mais un intriguant ſans emploi, qui n'a d'autre ſoin que celui de ſa fortune.

5°. Imitez la Nature qui n'a rien fait en vain. Un bon Politique doit tirer parti de toutes ſes démarches, lier & concerter ſi bien ſes meſures, que jamais ſa peine ne ſoit perdue. Un navire échoué laiſſe quelques débris où l'on peut s'attacher, pour arriver

à des Iſles fortunées qu'on ne connoiſſoit pas. Un but manqué devient un moyen, qui nous conduit ſouvent à un terme plus beau. Ce qui eſt inutile aujourd'hui, trouvera demain ſa place, ce qui nuit à la fortune peut ſervir à la réputation ; autant de batteries toujours prêtes : ſi elles ne portent pas coup, elles feront peur à l'ennemi.

6°. Ne vous engagez jamais dans une entrepriſe, ſans vous ménager une iſſûe, pour en ſortir au cas d'un contre-tems. Enfin ne vous liez point avec des gens de parti dont il faudroit épouſer les ſentimens & la mauvaiſe fortune : c'eſt contracter des haines furieuſes, des jalouſies puériles, & ſe jetter dans des intrigues tôt ou tard funeſtes par les remords qui les ſuivent toujours ; car l'entêtement de nos amis ne nous af-

fermit pas dans les mauvais partis que nous avons embraſſés par foibleſſe.

Enfin, ce n'eſt pas toujours le moyen de ſe faire honneur, que de ſe montrer ſous les plus beaux dehors. Jupiter quand il vouloit plaire aux mortelles, prenoit la forme d'un aigle, d'un cigne ou d'un taureau; mais pour ſatisfaire Junon, qui croiroit qu'il empruntât la figure de l'oiſeau le plus hideux. Un homme ſans mérite ne voit pas volontiers qu'on faſſe parade des vertus & des talens qu'il n'a pas. Il faut ſans doute pour le flatter, tâcher de lui reſſembler, ou ſe ravaler encore plus bas. On ne ſçauroit faire un perſonnage trop vil aux yeux d'un mal-honnête homme. Suivans de la fortune, voyez à quel prix elle s'achete.

Ce ne ſont ici que des conſeils,

qui, comme toute ſorte de régles, ont beſoin d'être modifiés par l'expérience. Suivis à la rigueur, ils nous font échouer, & ſans ſyſtême on peut réuſſir ; c'eſt qu'on ne preſcrit pas de marche à l'aveugle hazard : il ſe plaît à déconcerter la prudence, & à tromper les meſures de notre orgueil, pour nous rappeller, que ce qui ſort du néant & qui doit y rentrer, ne peut rien.

N'écoutez pas Machiavel ; il vous diroit que la réputation de probité peut bien être un moyen de parvenir, mais que la probité même eſt un obſtacle ; qu'on ne peut s'aſſurer des hommes que par la terreur ; qu'on amuſe les enfans avec des douceurs, & les hommes avec des parjures. Vous l'entendriez s'écrier avec les Triumvirs, Périſſent mille amis, pourvû qu'un ennemi meure ;

avec Catilina, Qu'il faut étouffer un incendie ſous des ruines, plutôt que de l'éteindre avec de l'eau. Mais ſouvenez-vous que les chemins les plus courts ſont ſcabreux & ſemés de précipices; que l'exiſtence eſt un préſent fatal pour des ames de bouë & de ſang; qu'une grande fortune eſt un fléau terrible entre les mains de l'iniquité; que les bonnes mœurs ſont la récompenſe de l'honnête homme, tandis que le ſcélérat porte la vengeance de ſes crimes dans ſon propre cœur.

Retenez-bien ce qu'on a dit d'Auguſte: Qu'il n'eût jamais dû voir le jour, tant l'Empire lui coûta de meurtres & de forfaits: cependant le bon uſage qu'il fit de ſa fortune auroit dû effacer l'horreur des moyens qu'il employa pour ſon élévation; mais

ce n'eſt qu'un reméde après un mal qu'il falloit éviter.

N'oubliez pas ce mot de Charles-Quint : La fortune a les caprices des femmes, qui ſe refuſent par orgueil aux amans les plus paſſionnés. Ajoutons ceci : Les écarts & les excès des paſſions ſont en proportion des faveurs de la fortune.

Enfin que dit la Philoſophie ? Attachez-vous à la vertu, vous n'aurez pas à vous plaindre de la fortune.

CHAPITRE II.

Aphoriſmes ſur les Loix.

I.

DANS toute Société, c'eſt la force ou la loi qui domine. Tantôt la force ſe couvre de la loi, tantôt la loi s'appuie de la force. De-là, trois ſources d'injuſtice; la violence ouverte, celle qui marche à l'ombre de la loi, & celle qui naît de la rigueur de la loi.

II.

Tout homme qui commet une injuſtice, y trouve un avantage ou un plaiſir réel; mais ſon exemple devient un danger pour lui-même & pour la Société qui

cherche une défenſe ou un aſyle dans les loix. Chaque Citoyen eſt intéreſſé à ſe garantir de cet attentat à la ſûreté publique, & cetintérêt commun, même au prévaricateur, produit le conſentement général qui forme la loi. Dès que, par l'abus ou le changement des tems, la contravention devenue comme néceſſaire, a rendu la loi plus funeſte que ſecourable au nombre des Citoyens le plus grand ou le plus puiſſant, le même accord univerſel ſe change en faction, pour détruire & abroger la loi.

III.

Le droit particulier vit ſous la tutelle du droit public. La loi veille ſur les Citoyens, & le Magiſtrat ſur la loi. L'autorité des Magiſtrats dépend de la Conſti-

tution de l'Empire, ou de la vigueur des loix fondamentales. Tout languit, quand celles-ci s'alterent.

IV.

Le droit public embraſſe, non-ſeulement la ſûreté des intérêts particuliers, mais encore le culte de la Religion, la diſcipline des armées, le luxe des villes, la richeſſe du commerce, enfin tout ce qu'on appelle le bien de l'Etat.

V.

Le motif & l'effet des loix doit être la proſpérité des Citoyens. Elle réſulte de l'intégrité des mœurs, du maintien de la police, de l'uniformité dans la diſtribution de la juſtice, de la force & de l'opulence de l'Etat; & les

loix ſont les nerfs d'une bonne adminiſtration.

VI.

Parmi les loix il y en a d'excellentes, d'indifférentes, & de vicieuſes. Une loi, pour être bonne doit être juſte, claire, d'une exécution facile, propre à la forme du Gouvernement qui la reçoit, & capable de rendre le Citoyen meilleur & vertueux.

VII.

Toute loi équivoque devient injuſte, parce qu'elle frappe ſans avertir. La meilleure loi eſt celle qui laiſſe le moins à faire aux diſcuſſions du Juge.

VIII.

L'incertitude & l'*inefficacité* des loix vient de leur multiplicité,

de la préciſion, ou de la prolixité de leur ſtyle qui les rend obſcures, du partage des interpretes, & de la contradiction des jugemens.

IX.

Comme les loix ne peuvent prévoir ni marquer tous les cas, c'eſt à la raiſon de comparer les faits omis avec les faits indiqués. Le bien public doit décider, quand la loi ſe trouve muette; la coutume ne peut rien alors, parce qu'il eſt dangereux qu'on ne l'applique mal, & qu'on ne veüille la diriger, au lieu de la ſuivre.

X.

Les cas qui dérogent au droit commun, doivent être exprimés par la loi: cette exception eſt un hommage qui confirme ſon autorité; mais rien ne lui porte atteinte

comme l'extenſion arbitraire & indéterminée d'un cas à l'autre. Il vaut mieux attendre une nouvelle loi pour un cas nouveau, que de franchir les bornes de l'exception déja faite.

XI.

C'eſt dans les loix de rigueur; qu'il faut être ſobre à multiplier les cas cités par la loi. Cette ſubtilité d'eſprit qui va tirer des conſéquences, des conſéquences mêmes, eſt contraire aux ſentimens de l'humanité & aux vûes du Légiſlateur.

XII.

Les loix occaſionnées par l'altération des choſes & des tems, doivent ceſſer avec les raiſons qui les ont fait naître, loin de revivre dans des conjonctures

reſſemblantes ; parce qu'elles ne ſont preſque jamais les mêmes, & que toute comparaiſon eſt ſuſpecte, dangéreuſe, capable d'égarer.

XIII.

La coûtume affermie par une chaîne & une ſucceſſion d'exemples ſupplée au défaut de la loi, tient ſa place, a la même autorité, & devient une loi tacite ou de preſcription.

XIV.

Quand on a beſoin d'appuyer une innovation par des exemples, il faut les prendre dans les tems de de modération & de tranquilité, & non pas les chercher dans des jours de trouble & de rigueur. Ces enfans de la douleur ſont ordinairement des monſtres qui por-

tent le ravage & le déſordre.

XV.

Les exemples récens ſont toujours plus ſûrs que les anciens, parce qu'ils ſont les correctifs de ceux-ci, quand ils ne les confirment pas; quoiqu'ils ayent ſouvent moins de poids en eux-mêmes, & toujours moins d'autorité ſur les eſprits.

XVI.

L'antiquité doit être écoutée avec reſpect, mais ſuivie avec précaution. Le tems amene tant de changemens & de différences, que ce qui paroît ancien, pourroit être une nouveauté & une ſingularité intolérable, par une eſpece de *non-conformité* avec l'état préſent.

XVII.

Quand on veut donner force de loi à un uſage ou à un exemple, il faut examiner d'où il vient. Si c'eſt du Peuple, mépriſez-le, il eſt équivoque; ſi c'eſt d'une Cour ſupérieure qu'on ſuppoſe être une Aſſemblée de Sages, il eſt plus reſpectable, autoriſez-vous-en avec plus de confiance.

XVIII.

Toute délibération rendue publique, a toujours plus de crédit, parce qu'en paſſant ſous les yeux de tout le monde, elle reçoit ſon authenticité de l'approbation générale qui s'explique par le ſilence. Mais ſi elle ne reſte que ſur des regiſtres & dans des archives où on la laiſſe dormir,

ſon autorité n'eſt plus la même.

XIX.

Dès qu'une loi, loin de prendre faveur, ſouffre des réclamations, il ne faut plus penſer à la rétablir dans un tems de calme. Cette contradiction eſt un préjugé concluant contre ſon utilité, au lieu qu'un ſuccès paſſager ne prouveroit pas toujours qu'elle fût juſte.

XX.

Les exemples ne ſont jamais que des conſeils; ils n'ont d'autre autorité, que celle qu'on veut leur donner, & le tems paſſé n'a aucun droit réel ſur le préſent.

XXI.

Pourquoi donner la torture

aux loix pénales ? On ne ſçauroit trop reſtreindre la rigueur des peines, ſur-tout capitales. Cependant il vaut mieux inventer une peine nouvelle, mais modérée, que de laiſſer un crime impuni.

XXII.

Il ne faut jamais ôter la vie à un homme pour un crime, s'il ne s'eſt expoſé à la perdre par ſon attentat. Attendez que la loi prononce formellement une peine capitale, avant de la décerner.

XXIII.

S'il y a de la cruauté à punir le ſimple projet d'un crime, il n'y a que de la clémence à en prévenir la conſommation ; & c'eſt ce qu'on fait, en infligeant des pei-

nes modérées pour un crime commencé.

XXIV.

Si l'on doit ſecourir celui que la loi ſemble avoir oublié, à plus forte raiſon faut-il porter du remède à celui que la loi a bleſſé.

XXV.

Les Juges ne doivent pas être les arbitres, mais les interpretes & les défenſeurs des loix. Qu'ils prennent garde de ſupplanter la loi, ſous prétexte d'y ſuppléer. Les jugemens arbitraires coupent les nerfs aux loix, & ne leur laiſſent que la parole.

XXVI.

On doit motiver des Arrêts ;

car il s'agit de faire reſpecter la juſtice plutôt que de la faire craindre ; & quoique tout jugement ſoit libre en ce ſens qu'il dépend de la volonté du Juge qui prononce, le Juge lui-même eſt ſoumis au Tribunal de l'équité, qui parle ordinairement par le ſuffrage unanime de l'intérêt public.

XXVII.

Il y a des loix rétroactives qui viennent au ſecours des loix antérieures, & qui en étendent l'effet ſur les cas qu'elles n'avoient pas prévus. Il faut rarement de ces loix à deux faces qui portent ſur le paſſé & ſur l'avenir.

XXVIII.

Une loi rétroactive doit confirmer & non pas réformer celle

qui la précéde. La réforme cauſe toujours des mouvemens de trouble, au lieu que les loix en confirmation affermiſſent l'ordre & la tranquillité.

XXIX.

Comme la fraude ſe replie en mille formes pour éluder la loi dont elle ſe voit pourſuivie ; ſi elle évite les traits d'une loi déja portée, il faut qu'elle tombe ſous les coups d'une nouvelle loi : elles ſe prêtent ainſi la main pour ſurprendre une ennemie qui veut leur échapper. Autant de piéges d'un côté, autant de chaînes de l'autre : point de refuge à la mauvaiſe foi.

XXX.

Toute loi déclaratoire regarde vers le paſſé. Elle eſt ſuppoſée

éternelle par ſa nature ; il n'y a que ſa manifeſtation qui eſt nouvelle. C'eſt l'équité qui s'explique avec le tems qui la conſulte, & avec la néceſſité qui lui demande du ſecours.

XXXI.

Les loix devoient ſervir de flambeau pour nous faire marcher, & ce ſont autant d'entraves qui nous arrêtent à chaque pas.

XXXII.

Les loix nouvelles ſont faites pour confirmer les anciennes, ou pour les réformer, ou pour les abolir ; toutes les additions ne font que charger & embrouiller le corps des loix : il vaudroit mieux à l'exemple des Athéniens recueillir de tems en tems les loix

ſurannées, contradictoires, inutiles & abuſives ; pour épurer & diminuer le Code de la Nation.

XXXIII.

Les loix ſont comme au pillage entre les mains de cette énorme multitude de Juriſconſultes ; la ſeule vûe de leurs compilations a de quoi terraſſer l'eſprit le plus infatigable. Les ſubtilités des interpretes ſont les lacets de la chicane. Toutes les citations, ſi ne n'eſt celle de la loi, devroient être interdites au Barreau. Ce ne ſont que des hommes qu'on montre à d'autres hommes, & c'eſt par des raiſons & non par des autorités qu'on doit ſe décider.

XXXIV.

Il faut ſe hâter d'abroger les

loix uſées par le tems, de peur que le mépris des loix mortes ne retombe ſur les loix vivantes, & que cette cangrene ne gagne tout le corps du droit.

XXXV.

Quand on dit que perſonne ne doit s'eſtimer plus prudent que la loi ; c'eſt des loix vivantes qu'il s'agit, & non pas des loix endormies.

XXXVI.

Il y a un inconvénient dans l'entrepriſe de Juſtinien ; c'eſt qu'il s'aviſa dans un tems de décadence de réformer la Juriſprudence des ſiécles éclairés. C'eſt plutôt aux jours de lumiere qu'il conviendroit de corriger les jours de ténébres.

XXXVII.

XXXVII.

Les loix peuvent changer ; mais le ſtyle doit toujours être le même, c'eſt-à-dire, ſimple, précis, reſſentant l'antiquité de leur origine, comme un texte ſacré & inaltérable.

XXXVIII.

Les loix politiques doivent être ſpécialement claires. Les préambules ſont conſtamment ſuperflus, quoiqu'ils ayent été inventés pour la juſtification du Légiſlateur, & pour la ſatisfaction du peuple : elles devroient donc commencer directement par les termes de juſſion.

XXXXI.

Les loix ne ſont pas régle de

droit. Les régles ſont générales, les loix ne le ſont pas. Les régles dirigent, les loix commandent; la régle ſert de bouſſole, & les loix de compas.

XL.

Les arrêts ſont les ancres qui fixent les loix, comme les loix fixent elles-mêmes la conſtitution de l'état. Mais ces ancres ſont ſujets à nous laiſſer flotter, ſoit par la précipitation des juges, ſoit par la jalouſe émulation des Tribunaux, ſoit par l'énonciation ambigue des Sentences, ſoit enfin par la facilité des appels & des caſſations. Le conflict des Juriſdictions eſt le reméde d'une foibleſſe attachée à l'humanité; mais quand il s'y mêle un faux titre d'honneur, c'eſt une plaie à la juſtice. Quelle honte de voir

des guerres & des factions entre des hommes établis pour maintenir la paix ! Le moyen de prévenir ces puériles hoſtilités, c'eſt qu'un Tribunal ne caſſe jamais les Arrêts d'une Cour ſubalterne ſans de grands ménagemens, afin d'enſevelir ſes jugemens avec honneur.

CHAPITRE III.

De la Philoſophie ancienne.

J'ÉTOIS enſeveli dans mes profondes rêveries, lorſqu'un ami que je n'avois pas vû depuis long-tems, vint me ſecouer au fonds de ma retraite. Que faites-vous donc, me dit-il, trop heureux diſgracié, dans ce parfait loiſir, à l'abri des ſoins & des agitations du miniſtere ? ..... Me voilà

plus occupé que jamais : car je travaille ſérieuſement à humaniſer, ſi je puis ainſi dire, la Philoſophie, en la réconciliant avec la nature..... Le projet eſt digne de votre cœur ; mais à qui en avez-vous fait part, car il vous faut du ſecours ? .... Je ſuis mon ſeul confident, & perſonne avant moi ni depuis, que je ſçache .... Oh non pas auſſi ſeul que vous pourriez le croire, & j'ai vû votre prétendu ſecret déja répandu... Ah ! vous me rendez l'ame ; car je craignois, ſur la foi de je ne ſçais quel fatal oracle, de voir périr mon triſte fruit dans la ſolitude où il eſt né.

Je reviens de France, ajoûta mon ami, & voici ce que je vous rapporte de Paris. Un homme illuſtre par ſon état, & qui honoroit les talens de ſon crédit & de ſes lumieres, m'invite un jour à

une assemblée où vous manquiez, ce me semble; m'en désavouerez-vous ? C'étoit environ cinquante hommes, à qui l'âge donnoit une certaine dignité, revêtue de cet air de probité, sans quoi la vieillesse ne sçauroit être respectable.

Les uns avoient abandonné les honneurs pour être plus vertueux; d'autres y avoient renoncé d'avance, parce qu'ils en craignoient le poison; les autres gardoient encore leur poste au service de la patrie : on y voyoit des Magistrats & des Prélats également zélés, & cependant pacifiques, le reste étoit composé de simples Citoyens qui n'avoient pas besoin de rang, pour être distingués; ils formoient un cercle où toutes les places étoient égales, parce que la modestie ne veut point de préséance. Pendant qu'il régnoit un silence général, il entre un hom-

me que tous les autres paroiſſoient attendre ; on ſe léve, il s'aſſied le premier, & d'un air mêlé de compaſſion & de dédain, qui ſembloit annoncer ce qu'il devoit dire, il prononça le diſcours que vous allez entendre.

Hommes & mortels, pourquoi nous plaindre de notre condition ; ſi nous ſommes faits pour embraſſer l'étendue de l'univers dans celle de nos connoiſſances, & pour aſpirer à un état de bonheur invariable, après le terme d'une courte vie ? La Divinité a dans ſes tréſors deux eſpeces de biens, les uns inviſibles dont elle ne nous laiſſe que la jouiſſance a eſpérer, & les autres naturels qu'elle livre au pouvoir de nos ſens. Elle a jetté ſagement un voile ſur ce double objet de notre curioſité, pour l'exercer d'une part & pour la fixer de l'autre. A l'égard des

premiers, le bandeau de la foi nous tient lieu de flambeau ; aveugles heureuſement conduits, ne ſouhaittons pas de voir, & craignons de tomber ſous le bandeau de l'erreur, qui nous égare continuellement autour de ce monde palpable.

Car tel eſt notre ſort ; on penſe avoir fait un grand voyage parce qu'on ſe retrouve au port, après bien des fatigues ; cependant eſt-on plus avancé que ceux mêmes qui n'étoient pas partis ?

Les ſciences régorgent d'écrits ; mais ſi les livres ne ſont que des répétitions, s'il n'y a d'autre différence dans les ſyſtêmes que celle de la méthode & des faits qui les appuient ; ſi le fond des matieres reſte le même, la ſuperficie uniquement changée ; on verra la miſere naître du luxe, & le dégoût de la ſatiété.

Cette énorme multitude de volumes ſe réduit aux idées de cinq ou ſix génies. Fouillez les Grecs, les Romains, les Arabes, tous les Auteurs des derniers ſiécles, vous ne verrez par-tout qu'Ariſtote, Platon, Hippocrate, Euclide & Ptolemée. Encore cette philoſophie dont on vante les Peres, qu'a-t-elle conſervé de la nobleſſe de ſon origine ? Peut-on reconnoître l'antiquité dans cet attirail bizarre dont ſa poſtérité l'a chargée ? Non : la ſageſſe des anciens ne prenoit pas ce ton impérieux que nous lui prêtons. Le Scepticiſme nous avoit préſenté la vérité dans une image inconſtante & paſſagere, mais peut-être auſſi fidéle qu'on peut l'eſpérer ; nous n'étions pas aſſez pauvres ou aſſez malheureux : il falloit qu'on ſubſtituât à cette liberté de penſer un deſpotiſme abſolu

ſur les opinions. La Théologie a ravagé le terrein des Philoſophes, la Politique & la Juriſprudence ont auſſi fait leurs excurſions ; les limites des ſciences confondues, les termes embrouillés, ce brigandage, par le malheur des tems, par l'ignorance ou la foibleſſe des partis, a pris la place de la Démocratie littéraire ; & nous voilà réduits à vivre des débris d'un héritage tout défiguré.

Comment la vérité ſe feroit-elle jour à travers les préjugés dont notre eſprit ſe trouve inveſti ? Toutes nos opinions nous ſont étrangeres, les notions ſont confuſément placées dans notre entendement, parce qu'elles y ſont entrées ſans ordre, & comme par force. Faut-il donc renoncer à la lumiere, & ſe plonger, les yeux fermés, dans l'erreur ?... Pourquoi ? Couvrons-

nous encore du manteau de cette ancienne Philoſophie ; parons nos diſcours de ſa Morale, jouiſſons du reſpect ſous le rideau ; qu'on nous honore, n'importe à quel titre, puiſque nous perdrions la confiance des hommes, en les détrompant ſur l'abus de leur eſtime, & qu'il nous ſeroit difficile de la ravoir par la ſeule voie qui la mérite ; juſqu'à ce qu'en leur ouvrant les tréſors de la nature par des études plus utiles, nous obtenions un hommage plus flatteur que celui de l'admiration. Mais pour tempérer l'orgueil philoſophique, apprécions encore un peu notre gloire.

Après tant de recherches, parmi tant de connoiſſances, où eſt la vérité ? où eſt l'utilité ? Fuſſions-nous aſſez équitables pour dépouiller tout-à-coup nos préventions, où trouver une régle

de déciſion, quand on n'eſt pas d'accord ſur les principes ? Si nos démonſtrations ne ſont que des ſophiſmes, comment réformer nos raiſonnemens ? Il s'agiroit donc de guérir l'entendement, avant de l'exercer : car on ne rebâtit pas ſur un fonds, ſans en avoir enlevé les décombres de l'ancien édifice. Voici des eſpérances ; il y a toujours dans l'eſprit humain, tout enveloppé qu'il eſt de ténébres, une place libre & lumineuſe où la vérité ſe retranche & ſe ménage des ſorties ſur les ennemis qui l'aſſiégent. Deſcendons au détail.

Quels ſont nos peres dans la Philoſophie ? les Grecs ; de vrais enfans par leur légereté & la petiteſſe de leur vanité, caracteres bien oppoſés à la ſageſſe & à l'eſprit de vérité. Que nous ont-ils appris ? l'art d'un

vain babil au lieu du raiſonnement.

Dans quels tems a-t-elle pris naiſſance ? vers cet âge reculé, où l'Hiſtoire ſe trouve enſevelie dans la Fable, & la connoiſſance de la nature encore jeune, reſſerrée dans un continent très-étroit, où l'on ne pouvoit avoir ni l'antiquité pour conſeil, ni l'expérience pour modéle, où ces hommes ſurnommés divins, ne l'étoient qu'eu égard à la groſſiere ſtupidité de leurs contemporains. Quelle Géographie ! On ne connoiſſoit, dans le Nord que les Scythes, dans l'Occident que les Celtes, l'Aſie que par le Gange, & l'Afrique que par l'extrémité de l'Ethiopie ; tout le reſte du Globe étoit compris ſous le nom de terres inhabitables.

Ariſtote & Platon : quels maî-

tres ! Un eſclave eſt ſuſpect, quand il parle de celui qu'il doit craindre ; ici l'on peut ſe ſouſtraire à l'autorité, ſans offenſer la gloire de ces Légiſlateurs. Si ce ne ſont pas des génies ſublimes & profonds, que penſer du reſte des hommes ? Mais dans quelle claſſe de Philoſophes les placerons nous ? On ſçait que la Grèce en diſtinguoit de trois eſpeces : les Sophiſtes, (titre qui ſemble appartenir à l'Ecole comme un héritage des Grecs, & qu'elle partage entre ſes Rhéteurs & ſes Philoſophes) alloient de ville en ville promener leur doctrine, & la débiter à la jeuneſſe pour de l'argent comme une marchandiſe. Tels étoient Gorgias, Protagore, Hippias, charlatans aux dépens de qui Platon donna plus d'une fois la comédie au peuple ;

cependant ce n'étoient pas de ſimples Rhéteurs, qui déclamoient toute la vie une Morale écrite à loiſir, ils avoient plus que le talent de répéter tous les ans la même leçon. Les Gymnoſophiſtes avoient des écoles, & des diſciples dont ils faiſoient autant de ſectateurs à qui ils léguoient leur ſageſſe, c'eſt-à-dire, leur doctrine, en patrimoine; tels furent Zenon, Epicure; (Pythagore a donné trop à la ſuperſtition pour être mis à leur rang,) ils profeſſoient leur doctrine avec cet étalage qui attire la vogue & fonde les ſectes. Enfin les vrais ſages, eſpece la plus digne, peut-être parce qu'elle étoit la moins faſtueuſe, qui contens de rechercher la vérité pour en jouir loin du bruit & ſans faſte, ſe livroient aux charmes de la

contemplation, goûtoient dans la retraite le plaiſir inexprimable d'être heureux ſans le ſecours des hommes, & de pratiquer la vertu, au lieu de la prêcher ; tels furent Empedocle, Heraclite, Démocrite & Anaxagore ; on y ajoûteroit Xénophon, ſi ceux qui cultivent la Philoſophie, comme un amuſement, & non comme une profeſſion, acceptoient auſſi le titre de Philoſophes : ces derniers eurent l'avantage ſi rare & ſi peu recherché d'échapper à la vanité, en ne ſe communiquant qu'après leur mort.

Maintenant pourquoi ne compterons-nous pas Ariſtote & Platon, au nombre des Sophiſtes d'un ordre ſupérieur ? Car ſi leur génie les met hors de comparaiſon, leur profeſſion & ſurtout leur oſtentation, quoique

plus rafinée, les rapproche bien des Philoſophes à gages : c'eſt pourtant ſur ces deux planches, que les Sciences ſe ſont ſauvées de l'inondation des Barbares.

Ariſtote, ce tyran emporté par on ne ſçait quel eſprit de contradiction, déclara la guerre à tous les ſiécles antérieurs, pour mieux ſoumettre la poſtérité. Il voulut éteindre juſqu'à la mémoire de tous les ſyſtêmes, en réformant même les termes des notions communes. On eût dit qu'il avoit pris de ſon diſciple cette ambition exceſſive, dont il devoit plutôt le corriger, & qu'il aſpiroit au deſpotiſme des opinions, comme Alexandre à la Monarchie univerſelle. Mais, quel qu'ait été ſon caractere, examinons ſes ouvrages. Qu'eſt-ce que ſa Phyſique ? une Dia-

lectique où la nature eſt bien loin de ſe retrouver, un monde bâti de catégories, tout le méchaniſme de la matiere embarraſſé dans la vaine diſtinction *d'acte & de puiſſance.* Abrégeons ; (ce n'eſt pas ici la place d'une réfutation, encore moins d'une ſatyre) & diſons en paſſant que ce génie ambitieux, bouillant, inquiet, qui ne pouvoit ni s'accommoder des opinions d'autrui, ni ſe fixer dans les ſiennes, grand faiſeur de queſtions, plein de contradictions, ennemi juré de l'antiquité, n'ayant des oracles que l'obſcurité, vouloit tout-à-fait régner à la place de la vérité.

On répondra qu'il eſt plus aiſé de détrôner Ariſtote, que de le remplacer ; qu'après tout, s'il eût paru quelque choſe de meilleur avant ou depuis ſa doctrine, ſans doute on l'eût oublié ou

abandonné, & qu'un homme qui avoit eu la force de ramener tous les ſiécles à lui, devoit avoir trouvé l'unique & le véritable ſyſtême; qu'il ne reſte donc qu'à lui donner cette perfection que le tems ajoûte aux choſes ſolides.

Mais n'eſt-ce pas une prévention de l'ignorance ou de la pareſſe ? Car il y a une foibleſſe qui, prenant le ton de la raiſon, ſouvent réuſſit mieux à perſuader, que la raiſon même; telle eſt cette fauſſe ſageſſe qui concerte avec l'orgueil & l'indolence, & qui, pour ménager leurs intérêts, établit un culte profane, une eſpece d'idolâtrie pour d'anciennes idées, ſur la prétendue inutilité des recherches, ſur l'abus des ſyſtêmes & ſur les écarts ou la lenteur de l'expérience : elle appelle modeſtie une défiance générale,

& ſubſtitue une indéciſion perpétuelle aux ridicules du ton magiſtral. Quand même Ariſtote eût éclipſé ſes prédéceſſeurs, s'il n'a fait qu'imiter les hardis impoſteurs, en décriant le malheur des tems paſſés, en prononçant, d'un air d'enthouſiaſme, qu'il n'avoit encore paru ſur la terre que des hommes pétris de bouë & d'un limon groſſier, dont les idées étoient toutes matérielles ; qu'en réſultera-t-il à ſon avantage ? Mais ce conquérant ou plutôt ce deſtructeur, a-t-il en effet tout envahi? Cependant l'Empire Romain, du tems des Ceſars, c'eſt-à-dire, dans ſes jours de lumiere & de gloire, jouiſſoit des tréſors des Philoſophes Grecs, & conſervoit encore une aſſez haute idée d'Epicure & de Démocrite. Convenons qu'Ariſtote doit ſa domination en partie aux

ravages de Genſeric & d'Attila qui l'ont épargné par hazard, & que, s'il a échappé à la dévaſtation univerſelle de l'empire des Sciences, c'eſt parce que les débris les plus légers ſe ſauvent toujours du naufrage.

Avons-nous d'ailleurs des faſtes aſſez fidéles pour connoître le ſort des productions du tems & du génie ? Sçavons-nous ſi ce qu'on regarde comme perdu, ne ſeroit pas caché dans les ruines de quelque monument célébre, ou tranſplanté dans des climats inconnus ? Combien d'avortons merveilleux qui n'ont pas vû le jour ? Ne meſurons pas les richeſſes des Nations, & le cercle des événemens à l'étroite ſphére de nos connoiſſances ; ne bornons pas l'hiſtoire du monde & des ſiécles, aux limites de notre hiſtoire.

Confondra-t-on encore le ſuf-

frage univerſel de tous les eſprits avec cette eſpece de conſentement involontaire ou peu réfléchi qui forme la vogue ? Le ſilence ſuppoſe l'approbation, mais la conviction juge & prononce tout haut. On a paſſé du joug de l'ignorance à celui des préjugés, & cette rencontre qui tient du hazard, s'eſt appellée un rendez-vous général.

De plus, quel fonds oſe-t-on faire ſur l'unanimité des ſuffrages ? Le Sage met toujours ſes jugemens & ſes actions à l'abri de cette maladie épidémique. En matiere d'opinions abſtraites, le ſentiment de la multitude eſt un préjugé peu favorable. Rien ne plaît au peuple que ce qui frappe l'imagination, comme les objets de la ſuperſtition, ou ce qui le ſéduit, comme les ſophiſmes.

Mais Ariſtote fût-il plus grand que lui-même, s'il étoit poſſible, un ſeul homme ne doit pas être l'oracle de tous. C'eſt aſſez de donner quelques années de l'enfance aux opinions d'autrui; quelle honte d'entendre répéter après plus de vingt ſiécles : *Ariſtote l'a dit!* Que ne l'imitons-nous plutôt dans ſon heureuſe audace à ſecouer la domination de l'antiquité? Sans doute, s'il avoit eu l'ame auſſi lâche, auſſi ſervile que nous, il ne régneroit pas avec cet empire. Suivons les Philoſophes à la lueur de leurs découvertes utiles; mais ſuivons-les comme des hommes éclairés marchent avec d'autres hommes, & non comme des aveugles qui ſe laiſſent traîner par un guide. Sentez, éprouvez vos forces, & peut-être Ariſtote ne ſera pas toujours le maître. Vous avez des

richeſſes qu'il n'avoit pas ; l'Hiſtoire naturelle & la Phyſique expérimentale ont fait des progrès après lui : mettez donc à profit vos talens & les préſens du tems ; rachetez votre liberté : attachez-vous aux faits, non pas aux opinions.

Platon que les troubles de ſon tems avoient éloigné des affaires, conſerva toujours un penchant décidé pour la Morale & la Politique ; il ne prit donc de la Philoſophie que le titre de Philoſophe, & tout ce qu'il crut propre à ſeconder ſes vûes eſſentielles, l'art de gouverner les hommes & celui de les rendres meilleurs ; eſtimant tout le reſte ou vain ou pernicieux. Il ſembla ne voir que l'homme & Dieu dans la nature : auſſi ſa Théologie a-t-elle répandu ſur ſa Philoſophie autant d'obſcurité, que la Dialectique

d'Ariſtote avoit jetté de confuſion dans ſa Phyſique. Mais ce qui lui mérita le ſurnom de Divin, c'eſt cette élévation & cette ſupériorité de génie qui le fit monter du premier vol à la recherche des cauſes & des formes; plus heureux, ſi appliquant l'induction aux vérités moyennes, avant de la faire paſſer aux principes généraux, il n'avoit pas voulu prendre un eſſor trop élevé dans ſes abſtractions métaphyſiques, pour deſcendre enſuite dans une collection de faits trop détaillée dont il bâtit ſa Phyſique; peu exact dans ſa contemplation, parce qu'il étoit trop ſubtil; & dans ſes obſervations, parce qu'il ne l'étoit pas aſſez, l'édifice de ſa Philoſophie manqua moins par les fondemens que par l'échaffaudage. Platon enfin noya le monde dans ſes idées,

Ariſtote

Ariſtote noya les idées dans les termes, plus occupés l'un & l'autre à diſcourir qu'à ſçavoir, & à dominer ſur les hommes, qu'à les éclairer.

Parlerai-je des autres Philoſophes mal connus par les écrits de leurs ſectateurs ? En jugera-t-on d'après la ſatyre d'Ariſtote, ou par les éloges de Ciceron ?

Les opinions ou plutôt les conjectures de Démocrite ſont aſſez heureuſes, s'il ne s'y trouvoit pas de la contradiction. Ses atomes n'étoient ni des étincelles de feu, ni des gouttes d'eau, ni des bulles d'air, ni des grains de pouſſiere : (car tous ces corps ſont mixtes ;) ils n'étoient ni peſans, ni legers, ni froids, ni chauds, (ce ſont des qualités compoſées ;) ils n'avoient point un mouvement de gravité, ni de liquidité ; leur mouvement n'é-

toit ni droit, ni circulaire, (ce ſont des directions combinées.) C'étoit un corps, une qualité, un mouvement élémentaires, le principe de tous les corps, de toutes les qualités & de tous les mouvemens.

Telle étoit ſa philoſophie, incertaine, indéterminée, allant à tâtons & d'un pas chancellant, parce qu'elle étoit encore dans l'enfance. Elle fut d'abord négligée par le peuple qui ne l'apperçut pas, tant elle étoit au-deſſus de ſa portée; & tellement embrouillée par les ſçavans qui crurent l'entendre, qu'elle a preſque totalement diſparu dans la confuſion de leurs diſputes. Cependant il fut regardé comme un grand homme, à cauſe de l'étendue de ſes connoiſſances, & comme le meilleur Phyſicien qu'on eut vû juſqu'alors. Ariſtote

& Platon bannirent ſon ſyſtême de l'Ecole ; mais ils ne purent l'ôter de la tête des Philoſophes profonds, qui le conſerverent en ſilence, & qui nous l'ont tranſmis comme à la dérobée.

Mais rien n'eſt plus curieux que de voir les Anciens courir, par bandes, après les élémens ou les principes des corps. Les uns en admettoient pluſieurs, d'autres un ſeul ; mais ceux-là même étoient les plus diviſés entr'eux. Ce principe unique, ils le chercherent par-tout, excepté ſur la terre. Son état de repos, & pour ainſi dire, de mort, ne permettoit pas d'imaginer qu'elle pût avoir d'activité ni de fécondité, ſi ſes germes n'étoient mis en œuvre par une influence ſupérieure ; mais l'harmonie établit une eſpece d'hymen entre le ciel & la terre : de-là ſont nés les hom-

mes, & tout ce qu'ils voient. La terre a donc été la baſe des ſyſtêmes du monde, non le principe de ſon origine.

Thalès trouva que l'eau devoit être le premier & l'unique élément des choſes. Il voyoit preſque tout ſe réſoudre en humeur, & toutes les humeurs en eau. Il avoit obſervé dans le cours de la génération & de la végétation, que tous les germes ſubſiſtoient par l'humidité, qu'ils ſe flétriſſoient faute de ſéve, que les métaux ſe liquéfioient, il voyoit la terre tirer ſa fécondité des pluies, il voyoit l'océan qui, par une infinité de fleuves & de ſources, portoit à travers mille veines, la vie & la fraîcheur dans les entrailles & ſur la ſurface de la terre; ſes parties groſſieres n'étoient donc à ſes yeux que le limon de la mer & que

les ſédimens de l'eau, l'air n'étoit que l'expanſion de l'eau, le feu ne ſe nourriſſoit que de la liqueur répandue dans tous les corps; l'intervalle des cieux n'étoit qu'un amas de vapeurs humides, qui réparoient ſans ceſſe les pertes de la mer, & ſoulagoient les altérations de la terre, dont le ſoleil dévoroit la ſubſtance : car de quoi auroit-il entretenu ſes feux ? La figure ſphérique des aſtres, les ondulations des flammes & de l'air, l'innombrable multitude des poiſſons & des productions aquatiques, l'analogie des métaux avec les eaux minérales, la diviſibilité de cet élément, tout appuyoit ſon ſyſtême : enfin toujours de l'eau, par-tout de l'eau.

Anaximéne de ſon côté crioit,
C'eſt l'air, oui, l'air eſt la cau-

ſe ſuprême de tout ce qui exiſte. Il occupe, diſoit-il, les eſpaces déſerts qui ſéparent les grandes maſſes de la matiere, tout nage dans ce vaſte fluide; il embraſſe, il pénetre tous les corps. Les vents qui ſoulevent la mer, les combats inteſtins qui déchirent les entrailles de la terre, & qui couvrent les campagnes de deuil; tout annonce la puiſſance de l'air. C'eſt le médiateur univerſel de la nature, qui entretient l'équilibre dans toutes ſes parties, par ſa flexibilité à prendre toutes les impreſſions. Diſpenſateur de la lumiere & des ténébres, il diſperſe les couleurs & répand les ombres; il donne à la voix ſa mélodie, à tous les ſons cette harmonie enchantereſſe qui enfante le plaiſir au ſein de l'agitation. Zéphyr léger, il porte le

parfum des fleurs ſur ſes aîles careſſantes ; arbitre de la foudre, il aſſemble, il promene les vapeurs de ſoufre & de métal, les eſprits de ſel & de feu qui forment les orages. C'eſt dans ſon ſein que les élémens ſe diviſent & ſe réconcilient ; il eſt comme un ſecond chaos où la matiere médite & prépare ſes révolutions & ſes métamorphoſes. C'eſt enfin l'ame de l'univers, le ſouffle vivifiant, le principe fécond & conſervateur, ſans lequel l'embryon s'étouffe, & le poiſſon eſt ſuffoqué. Il communique ſon mouvement à l'eau, le feu s'éteint faute de cet aliment ; mais le feu lui-même n'eſt-il pas un air enflammé ?

Non : c'eſt le feu, diſoit Héraclite, qui fait tout, & qui eſt lui-même toutes choſes, le principe de la génération & le ter-

me de la diſſolution. Inaltérable, indeſtructible, il crée, il détruit, il opere tous les changemens. Tous les corps, même les plus ſolides, croiſſent & diminuent, perdent de la maſſe, acquierent de la figure. Ce ſont ou des êtres organiſés qui diffèrent par la forme extérieure & ſenſible; telles ſont les eſpeces compriſes ſous les genres animal & végétal, & les individus de chacune de ces eſpeces: ou ce ſont des corps muets & ſans organes, qui vûs de près ne paroiſſent pas moins différens entr'eux; telles ſont les parties même ſimilaires dans l'animal, la cervelle, l'humeur cryſtalline & la blancheur de la prunelle, les os, les membranes, le cartilage, le nerf, la veine, la graiſſe, la moëlle, le ſang, le ſperme, & le chyle; autant de matieres différentes, comme ſont

parmi les végétaux, la racine, l'écorce, la feuille & la fleur. Les métaux & les foſſiles ne ſont pas organiſés : cependant que de variété dans chaque eſpece, & même entre les individus !

La baſe de cette diverſité qui ſe trouve dans les êtres le plus reſſemblans, eſt donc la conſiſtance & la ſolidité. Ce n'eſt que dans les liquides que cette conſtitution organique d'où réſultent les différences, ceſſe & diſparoît. Mais on les diſtingue encore par les couleurs & les dégrés de leur fluidité, comme on le voit dans la fonte des métaux, dans la diſtillation des liqueurs & dans la diſtribution des ſucs végétaux. Cette diverſité devient encore moins ſenſible dans l'air, & dans tous les corps pneumatiques, enſorte que tout ſemble s'y confondre ſous une

parfaite reſſemblance. L'air n'a point de goût, point de couleur, mais il lui reſte l'odeur; empreinte paſſagere à la vérité, toutefois ſuffiſante pour diſtinguer un air d'un autre. On s'apperçoit cependant qu'on s'éloigne de la région des hétérogènes en approchant de la ſphere du feu : car alors toute propriété différentielle ſe mêle & ſe perd dans une homogénéité générale, comme ſi c'étoit le terme, où la nature épuiſée ſe repoſe & ſe rafraîchit.

Héraclite appelloit donc la diſſolution, un état de paix, parce que tous les élémens deviennent parfaitement égaux, & la génération une eſpece de guerre, parce qu'elle enfantoit la diviſion des corps. Il imaginoit un flux & un reflux perpétuel de la matiere, qui va & revient ſans ceſſe de l'uniformité des élémens à la diverſi-

té des eſpeces, & de cette variété à l'unité.

Le feu, diſoit-il, ſe condenſe & ſe raréfie ; cette raréfaction eſt le ſigne de l'action directe & progreſſive de la nature qui tend à ſa fin, c'eſt-à-dire, à la diſſolution : cette condenſation repréſente la rétrogradation de la nature qui recommence l'ouvrage qu'elle avoit déja fait & détruit. Ces révolutions ont leurs périodes ; le monde doit être un jour en proie à cet embraſement général, mais il renaîtra de ſes cendres : ainſi la matiere ne ſera qu'une continuité de générations & d'incendies ; elle s'extenuera par dégrés & paſſera ſucceſſivement par les métamorphoſes de l'eau, de l'air & du feu. Tels ſeront les progrès de ſa décompoſition ou plutôt de ſa perfection ; car plus elle

s'éloigne de la nature du feu, moins elle reſſemble à elle-même. La marche de ſon retour eſt toute oppoſée, & d'abord la terre paroîtra comme les reſtes du grand incendie ; ces cendres deviendront humides, de-là le régne de l'eau, qui, à force de ſe ſubtiliſer, doit finir par le régne de l'air.

Tous ces ſyſtêmes portent ſur la ſuperficie du méchaniſme du monde, ſans entrer dans les reſſorts intérieurs. Ces Philoſophes ſaiſis de l'impreſſion la plus forte qui faſcinoit leurs yeux, ont imaginé le myſtere dans ce qui n'en étoit que le voile : ils ſont partis de leurs principes imaginaires, pour en faire tout éclorre, & ce verre trompeur a tellement falſifié tous les objets, qu'ils ont toujours vû ce qui n'étoit point. Mais les principes univerſels de la ma-

tiere ont des rapports intimes avec les effets les moins ſenſibles. L'atome inviſible eſt une partie eſſentielle de l'harmonie; & les corps qui font le plus de bruit & de mouvement, ne ſont pas les plus néceſſaires. Si leur principe n'eſt que l'apparence, les voilà retombés dans les abſtractions, ſi ce n'eſt qu'ils préſentent un ſpectre corporel à l'imagination.

Mais comment expliquer la nature des qualités contraires qui combattent & ſe détruiſent perpétuellement? Car aſſurer la choſe, ſans en rendre raiſon, c'eſt abandonner les recherches, pour ſe livrer à une eſpece d'admiration ou de contemplation ſtupide. Si les ſens nous conſtatoient la réalité de ces principes, on pourroit les avouer, & cependant en ignorer la cauſe; ou ſi la raiſon

en confirmoit l'exiſtence. . . . . Mais rien ne ſe prête à l'appui de pareilles conjectures. Un principe univerſel doit ſe montrer par-tout, tantôt par des effets manifeſtes, & tantôt par des indices : il doit être à portée de communiquer à toutes les extrémités de la ſphere. Mais comment le repos & les ténébres de la terre partiroient-ils du même principe que la lumiere & le mouvement du ſoleil ? La terre eſt toujours contraire à tous les autres élémens ; ſa dureté combat avec la fluidité de l'air, ſa ſéchereſſe avec l'humidité de l'eau. Un principe eſt le germe de la formation, & le terme de la diſſolution ; mais l'air & le feu ne ſont propres qu'à la deſtruction, l'eau ne ſert qu'à la génération. Un principe doit être incorruptible, & le leur s'épuiſe dans la

transformation. Cette Philoſophie des Grecs eſt donc comme une flotte qui va échouer à différens écueils, faute d'avoir pris l'expérience pour bouſſole.

Il nous reſte à diſcuter les deux principes de Parménide, qui ſont le ciel ou le feu, & la terre ou le froid. Son ſyſtême eſt tout développé dans celui de Téléſius, Philoſophe de nos jours aſſez bien armé de la Logique d'Ariſtote, ſi elle étoit de quelque poids : on doit lui ſçavoir gré de s'en ſervir heureuſement contre les Péripathéticiens ; car il détruit habilement ce que les autres bâtiſſent, ſans oſer rien établir lui-même. Voici donc ſes principes.

Les formes actives & ſubſtantielles ſont la chaleur & le froid ; qualités incorporelles qui operent ſur la matiere comme

ſur un ſujet paſſif, dénué de toute action, mais ſuſceptible de tous les mouvemens.

La lumiere eſt la production de la chaleur diſperſée, qui ſe multiplie & devient ſenſible par la réunion des rayons; l'ombre eſt la fuite & la confuſion des atomes rayonnans que le froid diſſipe & met en déroute. La raréfaction & la condenſation ſont l'ouvrage du chaud & du froid; on peut les comparer à des Ouvriers dont l'un épaiſſit & reſſerre ſa toile, & l'autre l'étend & la relâche. De-là naît une diſpoſition au mouvement, là, plus ſouple & plus agile; ici, plus engourdie: puis quatre qualités coëſſentielles qui émanent des deux principes, qu'ils aſſiſtent & ſuivent par tout; telles ſont la chaleur, la lumiere, la ſubtilité & le mouvement qui habitent

dans le ciel ou la ſphere du feu. La terre appelle à ſoi le froid, les ténébres, la peſanteur & le repos. Chaque puiſſance retient ſes forces dans le centre ; mais l'extrémité de leurs frontieres eſt expoſée au combat des élémens contraires qui ſe mêlent en route. Le feu qui ſe trouve comme étranger ſur la terre, inquiet, ſans ceſſe harcelé, fuit un ſéjour qui ne lui fournit qu'à peine de la nourriture. Le ciel jouit en liberté de ſa lumiere ; mais ſes rayons ne ſont pas aſſez forts pour vaincre les diſtances qui le ſéparent de notre ſphere, & le dérobent à nos yeux. De ce combat des deux puiſſances, réſultent le mouvement de rotation qui fait tourner les aſtres ſans ceſſe autour d'eux-mêmes, tantôt plus vîte, tantôt plus lentement, & le mouvement de tranſport qui les fait rouler ſur des

cercles ou des lignes ſpirales. Les planettes décrivent une ſpirale plus ou moins approchante du cercle, ſelon qu'elles ſont plus ou moins éloignées de la terre : car on rejette cette beauté mathématique qui réduit tous les mouvemens céleſtes à des cercles parfaits. A la vérité le mouvement circulaire eſt le plus beau de tous, parce qu'il ſemble devoir toujours durer, & n'avoir de terme que lui-même ; tandis que le mouvement direct, ou en ligne droite, paroît chercher un terme pour ſe repoſer.

Téléſius ne fixe point de barriere aux excurſions de la matiere terreſtre, au lieu que le centre de la terre eſt, dit-il, inacceſſible à la matiere céleſte. La ſuperficie de notre globe eſt comme l'écorce d'un grand arbre qui contient les germes de la génération. Tous les êtres

connus, les corps pesans & durs, les métaux, les pierres, la mer même sont les productions que la terre a conçues de la chaleur du ciel; ils sont composés d'une substance mitoyenne entre le soleil & la terre. Ainsi ce que nous appellons terre pure ou froide, est enfoncé sous les abymes de la mer & sous la région des minéraux & des végétaux. Mais l'intervalle qui s'étend depuis la terre pure jusqu'à la Lune, & peut-être au-dessus, est semé d'élémens mixtes, & qui participent également des deux spheres ennemies. C'est-là, (entre la sublimité du ciel & la profondeur de la terre) que se livre ce combat perpétuel, & cette confusion infernale de toute la matiere, tandis que le centre jouit d'un parfait repos. Ainsi les provinces intérieures de deux Royaumes

voiſins ſont en pleine paix, quoiqu'une guerre violente ravage leurs confins. Tous ces élémens furieux tendent à ſe répandre & à ſe multiplier, juſqu'à vouloir occuper toute l'étendue de l'eſpace ; cet acharnement les porte à ſe détruire, à ſe chaſſer, à envahir leur terrein reſpectif ; & de la diviſion de tous les êtres, réſulte cette admirable variété d'eſpeces & de propriétés. Cependant la matiere a des régles & des qualités antérieures. Elle ne peut acquérir, ni perdre de ſa maſſe, elle a un mouvement de gravité naturelle : les ténébres ou l'opacité lui ſont comme eſſentielles. Il s'agit d'expliquer comment l'ordre & la génération peuvent ſortir du déſordre & de la deſtruction. Le ſoleil auroit dû, ce ſemble, embraſer la terre & la conſumer. Mais que

d'obſtacles ! La diſtance de la terre, la déclinaiſon des rayons du ſoleil qui ne tombent jamais perpendiculairement ſur toute la ſurface de la terre ; l'obliquité de ſon mouvement annuel, qui l'empêche de continuer & de réitérer les mêmes impreſſions, en ſorte que ſa chaleur ne revient au même degré que par intervalles ; la rapidité de ſon mouvement diurne, qui ne le laiſſe pas ſéjourner deux inſtans ſur le même point ; la réſiſtance de l'eſpace intermédiaire qui ſépare le ſoleil de la terre, rempli de corps qui arrêtent, diſſipent, énervent la force de ſes rayons, ſur-tout vers la ſurface de la terre où l'action répulſive eſt dans toute ſa vertu, parce qu'elle eſt plus près de ſon centre, & où, par une raiſon oppoſée, la chaleur du ſoleil expire.... Cette guerre deſ-

tructive & interminable confondroit les deux ſpheres dans une ſeule, tout deviendroit terre ou ſoleil ; cependant l'ordre & l'harmonie ſe maintiennent ; les tems & les meſures, tout ſuit un cours réglé, chaque action a ſes commencemens, ſes progrès, ſa vigueur, ſes tems de langueur & ſa fin. Comment cela ? c'eſt par les loix de l'impuiſſance.

L'opération de ces deux puiſſances dépend de la diſpoſition de la matiere, des forces de la chaleur, & de l'application de ces mêmes forces. Ces trois conſidérations ſe tiennent lieu de cauſe mutuellement.

La force de la chaleur dépend, en premier lieu, de la quantité des rayons qui croiſſent au double par la réflexion ſimple, & ſe multiplient à proportion des réflexions ; en ſecond lieu, du ſé-

jour des rayons ou de la continuité de leur action. Toutes les forces naturelles ſont ſubordonnées au tems, ſoit pour ſe mettre en exercice, ſoit pour opérer leur effet. C'eſt de leur application & de la durée de leur action que naît la viciſſitude des ſaiſons, & leur bizarrerie; enſorte que l'air roulant dans une inconſtance perpétuelle, l'été ſe trouve quelquefois refroidi par des vapeurs humides, & l'hyver ſouvent interrompu par de brûlantes exhalaiſons. Quoique le ſoleil continue ſa route dans une conſtante uniformité, la moiſſon & la vendange éprouvent le changement des vents, qui étendent les nuages autour de la terre, comme un voile impénétrable à la chaleur du ſoleil. Le ciel nous envoie donc des influences, tantôt bénignes & ſalutaires, tantôt mortelles & empoi-

ſonnées, ſelon les variations de l'air qui ſépare les deux ſpheres. Le ſoleil eſt l'ame de la génération, cependant le feu eſt un élément deſtructeur.... Foible objection ; le feu du ſoleil & celui de la terre ne ſont pas hétérogènes, comme on pourroit le croire ; leurs opérations ont une infinité d'effets ſemblables : le feu artificiel fait mûrir les fruits, éclorre les œufs, il vivifie les inſectes, & conſerve les plantes comme le feu du ſoleil. Mais notre feu eſt un imitateur imparfait du feu céleſte. Celui-ci eſt plus doux à cauſe de la diſtance, il opere plus heureuſement par le mêlange des corps hétérogenes qu'il rencontre ſur ſon paſſage, & qui temperent la vivacité de ſon action ; il eſt plus uniforme dans ſes inégalités, agiſſant toujours par dégrés, & avec des proportions

proportions conſtantes : au lieu que le feu de la terre ne va que par ſauts, tantôt lent juſqu'à l'excès, & tout-à-coup d'une violence extrême, ſans paſſer par cette ſucceſſion réglée d'actions & d'effets.

Le froid, principe actif, rivaliſe avec la chaleur, & la combat de toutes ſes forces. Son trône inébranlable réſiſte aux aſſauts de ſon ennemie, comme l'enclume aux coups du marteau ; car ſi ces principes euſſent été ſujets l'un & l'autre à l'inconſtance & à l'altération, ils n'auroient produit que des actions momentanées & des êtres d'un inſtant. Les immenſes régions du ciel ſont à l'égard de l'étroite ſphere de la terre, comme un empire vaſte & déſert, vis-à-vis d'une petite république extrêmement riche & peuplée. L'eſpa-

ce eſt compenſé par la matiere, l'étendue eſt d'une part, & la force de l'autre. Mais on ne peut bien juger des forces du froid par l'expérience : car les rigueurs de l'hyver, les frimats du Nord, l'horreur des mers glaciales ſont au prix du froid central, comme les rayons du printems auprès d'une forge embraſée.

Quant à la diſpoſition de la matiere : 1°. il y a dans tous les corps un germe de chaleur prêt à ſe développer au premier feu ; car les métaux, la pierre, l'air & l'eau s'échauffent par le frottement, plus ou moins aiſément, ſelon ce dégré de chaleur interne ; l'air plus vîte que l'eau, l'eau plus vîte que les métaux, les pierres plutôt que l'eau vers la ſuperficie, l'eau plutôt que les pierres dans le centre. Les

corps ſolides ont moins de commerce entre leurs parties que les liqueurs ; c'eſt pourquoi la ſurface des métaux eſt échauffée avant la ſurface des liquides, & la maſſe plus tard.

2°. La chaleur eſt à raiſon de la quantité ou de l'étendue de la matiere. Plus un corps eſt ſolide, plus la chaleur s'y concentre, & s'augmente par la réunion de ſes forces. Moins il eſt compacte, plus elle ſe diſperſe, & diminue à proportion du relâchement des parties. Les métaux embraſés ſont plus brûlans que l'eau bouillante, & que le bois enflammé, mais la flamme eſt plus pénétrante ; cependant la flamme agit mollement, ſi le vent ne la pouſſe, ſouvent même elle eſt très-douce & preſque ſupportable à la main, comme on le voit dans l'eſprit de vin.

3°. On diſtingue la chaleur par les effets de ſon action. Il y a ſept dégrés dans l'action de la chaleur, qui correſpondent aux diſpoſitions de la matiere. La lenteur ou la flexibilité eſt la diſpoſition d'un corps qui céde à une grande violence, qui peut ſe comprimer ou ſe dilater, qui eſt ductile, ou fuſile. La molleſſe réſiſte moins à la premiere impulſion, & ſuit aiſément les impreſſions de l'attouchement. La ſimple adhéſion eſt la diſpoſition d'une matiere viſqueuſe, & pour ainſi dire, un commencement de fluidité ; car un corps viſqueux, quoiqu'il ait une eſpece de conſiſtance & qu'il ſe retienne dans ſes bornes, à une pente naturelle vers la diſſipation, qui le fait s'attacher à tout ce qui le touche : un corps fluide ne ſuit que lui-même, un

corps viſqueux ſuit tout autre corps. La fluidité appartient aux corps qui n'ont point de barrieres ni de terme, & ſemblent ſe fuir & ſe chercher eux-mêmes. La vapeur eſt l'exténuation du corps qui devient impalpable, d'une agitation plus ſubtile, d'une fluidité plus rapide, telle que l'onde inquiéte qui s'évapore. L'exhalaiſon eſt une vapeur digérée & recuite, qui fait qu'un corps approche le plus près de la nature du feu. Enfin l'air eſt l'extrême période des progreſſions de la chaleur. Car l'air eſt un corps chaud, le ſeul qui n'eſt pas ſujet aux plus fortes impreſſions du froid, telles que la gelée & la glace. Il tiédit, dès qu'il eſt renfermé, comme il arrive dans la laine & dans tous les corps fibreux ; il ſuffoque la reſpiration, s'il n'a pas

un champ libre ; autant d'effets & de ſignes de la chaleur. Ces différens dégrés agiſſent plus ou moins, ſelon la quantité des parties ſimilaires du même corps ; car ou le corps eſt un amas d'élémens propres à un des ſept effets déja diſtingués, ou il eſt un mixte d'élémens ſubordonnés à pluſieurs de ces effets.

Mais c'eſt dans la diſtinction des qualités coëſſentielles de la matiere, que Teleſius ſe trouve embarraſſé. Carenfin il y a des corps chauds ſans lumiere, & des corps lumineux ſans chaleur. Ce ne ſont donc pas des propriétés inſéparables. Le voilà réduit au ſtratagême de ſes adverſaires les Péripatéticiens qui, voulant opiner avant d'entendre l'expérience, récuſent ſon témoignage ou le corrompent au gré de leur ſens perverti, abuſant mani-

feſtement des faits, & de leur propre eſprit, pour demeurer en poſſeſſion de leur premier jugement.

Cependant Teleſius de meilleure foi s'échappe en faiſant des vœux pour la perfection de notre intelligence. Il y a, dit-il, tant de combinaiſons à faire, pour établir tous les dégrés de la diſpoſition de la matiere & de l'action de la chaleur, que l'eſprit humain ne peut eſpérer d'en venir à bout; ce ſeroit pourtant le dernier période de la ſcience & la clé des myſteres de la nature & de l'art. Mais comment meſurer les forces de la chaleur, comment la diviſer en proportions bien juſtes, comment diſtinguer la quantité & la diſpoſition de la matiere, de façon à pouvoir aſſigner telle matiere à tant de dégrés de chaleur, tel dégré de chaleur à tant de ma-

tiere, comment fixer les centres & les limites de l'action de la chaleur ? Plaiſe auciel, conclud Teleſius, d'envoyer ſur la terre de ces eſprits divins qui, dégagés des beſoins de la fortune, de l'eſclavage des préjugés, & de la tyrannie des ſens, jouiſſent à loiſir de la contemplation de la nature ! Un Péripatéticien auroit ajouté. C'eſt ce qui n'arrivera pas, puiſqu'Ariſtote & ſa ſecte en ſont demeurés-là.

Notre philoſophe toujours en contradiction avec eux, ne veut rien entendre à leur harmonie prédominante. Tout ſe fait dans la nature par voie de conquête, & non par aucune eſpece d'accord ou de traité, dit Teleſius, d'après Empedocle. Celui-ci avoit établi pour ſes principes l'antipathie & la ſympathie ;

mais il n'admettoit que la premiere dans l'explication des cauſes naturelles. Teleſius ſoutient que l'humidité, loin d'appartenir au froid, eſt l'effet de la chaleur. Un corps humide eſt celui qui céde, ſe ſépare, ſe diviſe, & s'exténue ; or la chaleur attire, étend, dévore la matiere & la transforme en humidité. Le froid au contraire, produit la ſéchereſſe, il durcit & reſſerre les corps. Ariſtote étoit donc un bien mauvais obſervateur, un raiſonneur peu conſéquent & grand ennemi de l'expérience, quand il attribuoit la ſéchereſſe à la chaleur dont elle n'eſt qu'un effet accidentel. Car le même feu qui deſſéche la bouë, pour la changer en brique, dès qu'on l'anime à un certain point, fondra la brique, pour en faire du verre. La chaleur chaſſe les corps ou les transfor-

me. Le chaud & le froid ſont quelquefois aux priſes, dans un amas d'atomes ou d'élémens rangés de part & d'autre ; après un combat opiniâtre, le plus foible céde le champ de bataille, & va camper ailleurs. Mais lorſqu'une des deux puiſſances ſe trouve ſurpriſe en pelotons, il arrive une tranſmutation, le parti dominant engloutit l'autre, qui change de nature, au lieu de changer de place. Mais dans la haute région du ciel, la chaleur ſe réunit & ramaſſe ſes forces, pour écarter & repouſſer le froid qui venoit l'attaquer juſques ſur ſon trône. Celui-ci repouſſé, ſe retire au centre de la terre, pour chaſſer à ſon tour les atomes céleſtes qui déſolent les confins de ſon empire : car la chaleur des feux ſoûterrains eſt plus violente que celle de la ſurface du

globe ; le froid, en ſe reſſerant, entraîne une partie de ſes ennemis, & les confond dans ſa ſphere.

La déroute ſe fait en plein vent, & la transformation en champ clos. Dans un vaſe bouché, quand l'évaporation des eſprits n'eſt pas libre, il s'enſuit des fermentations qui alterent les corps juſqu'à la diſſolution. Le même changement arrive dans un corps fermé par une enveloppe naturelle, il ſe corrompt & perd ſa forme & ſa ſubſtance : un œuf, une bouteille de liqueur fourniront un exemple des deux cas. Tels ſont les principes de Parmenide ou de Teleſius auxquels celui-ci ajoute la matiere ou la quantité.

Juſques-là le monde étoit aſſez bien arrangé ; mais voilà l'homme avec ſa méchanique qui

vient détruire ce ſyſtême. C'eſt une eſpece de Philoſophie champêtre qui jouit à loiſir du ſpectacle de l'univers, ſans approfondir ſes reſſorts; en un mot, Teleſius n'étoit pas auſſi Phyſicien qu'Aſtronome. Il développe la ſphere & ſes cercles; mais la raiſon des mouvemens l'embarraſſoit peu, ou peut-être trop. Encore ſon ſyſtême s'écroule par les fondemens, puiſqu'il ſuppoſe l'éternité du monde, rejettant le chaos & la ſucceſſion des actes ou des états de la matiere. Il n'y a qu'un eſprit peu philoſophe, d'une intelligence bornée, qui ne voit pas au delà de ce qui eſt, & qui n'imagine pas, ſoit dans le paſſé, ſoit dans l'avenir, un ordre & une ſphere toute différente. Les ſens diſent aſſez que le monde n'a pas toujours été; mais ils diſent

auſſi que la matiere eſt de tout tems, & voilà en quoi leur témoignage ne s'accorde pas avec celui de la foi. La Religion ſuppoſe la matiere tirée du néant, & la Philoſophie a de l'horreur pour ce néant qu'elle ne conçoit pas; la Religion attribue la création à la parole de la toute puiſſance, & la Philoſophie convient que la matiere eſt parvenue au méchaniſme préſent par une ſuite de dégrés & d'eſſors: la Religion aſſure qu'avant la prévarication de l'homme, l'Univers étoit dans un état de perfection, d'où le peché l'a fait décheoir; & la Philoſophie qui s'inquiéte peu de l'Optimiſme, prétend que cette décadence eſt dans la nature même des choſes eſſentiellement changeantes & periſſables, mais que l'altération n'eſt qu'un renouvellement

de forme, & que le déſordre reſpectif & paſſager tend à l'ordre général & perpétuel. Ainſi tant que le monde roulera, ce que l'homme verra d'une part & ce qu'il entendra de l'autre, le mettront en guerre avec lui-même, juſqu'à ce qu'il ferme tout-à-fait les yeux, ou qu'il les ouvre entierement, pour ſe livrer aux opinions d'autrui, ou pour ne ſuivre que les ſiennes.

Revenons aux principes de Teleſius. Il ſeroit bien à ſouhaitter que les Philoſophes convinſſent une bonne fois de ne faire ſortir les êtres que des êtres, & les principes que des principes, c'eſt-à-dire, de ne pas attribuer le nom de ſubſtance à des conceptions abſtraites, & le nom de principes à des formes périſſables. Mais ſi cela eſt, nous voilà réduits à l'atome indi-

visible, commensurable, revêtu d'une forme, placé dans l'espace avec un mouvement, un appétit & une aversion naturelle, éternel, inaltérable, & devant survivre à la destruction de toutes les especes. En un mot, ce doit être le centre immuable de toutes les combinaisons faites & possibles de la matiere. Si l'on n'entend par principe, qu'une puissance ou qu'une vaine capacité d'être ; pure abstraction inintelligible. Si c'est un corps, il doit être le plus petit qu'il se puisse, & la divisibilité n'a point de bornes. Ce seroit donc mieux de ne reconnoître aucun principe élémentaire & antérieur à toutes les combinaisons, mais plutôt de les faire servir mutuellement de principes les unes aux autres, & d'établir des formes passageres, en fixant des régles

éternelles & conſtantes à leur maniere d'opérer.

Car ce principe invariable a l'inconvénient trop réel de n'éxiſter que dans l'imagination, & de donner des notions phantaſtiques à la place des êtres ; au lieu que le ſyſtême de ne fixer aucun principe déterminé, revient à une circulation perpétuelle de cauſes & d'effets, que les révolutions ſenſibles de toute la nature, nous rendent aſſez palpable.

Le principe que Teleſius, prête à Parmenide, eſt donc la quantité ou la doſe de la matiere, en quoi je le trouve bien injuſte & peu conſéquent, dans le partage ou la diſtribution qu'il fait des troupes & des forces, aux Puiſſances belligérantes. Car d'un côté il oppoſe le globe unique de la terre à cette armée

innombrable d'étoiles : la terre n'a qu'un point dans l'eſpace, & le ciel occupe toute l'étendue. Mais où ſera l'harmonie & l'équilibre, ſi le ciel, outre l'avantage du nombre, obtient encore celui des armes & de la force, ſi d'un côté tous les traits portent coup, & ſi de l'autre ils reſtent à moitié chemin ? Les rayons du ſoleil agiſſent ſur la terre, & les vapeurs de la terre ne vont point juſqu'au ſoleil ; l'ombre de la terre n'obſcurcit point le diſque du ſoleil, & la lumiere de cet aſtre perceroit notre globe de part en part, s'il étoit diaphane. Le froid s'étend encore bien moins que l'ombre ; qu'arrivera-t-il donc ? La combuſtion univerſelle d'Héraclite dévorera tout l'eſpace & ce qu'il contient, juſqu'aux confins de la

terre, toutes les étoiles ne feront bientôt qu'un amas de matiere embraſée, parce que cette vertu que Teleſius donne à ſes principes de ſe multiplier, & de transformer tout en leur propre nature, doit agir autant ou même plus ſur les corps ſimilaires, que ſur les élémens hétérogènes. Allons plus loin.

Combien d'actions & d'effets totalement étrangers au froid & à la chaleur ? Combien dont le froid & la chaleur dérivent ? Mais un principe doit comprendre tous les phénomenes, & ne reſſortir d'aucun d'eux. Les principes de Teleſius ne ſont que des cauſes inſtrumentales & ſecondaires. Cette vertu d'inertie qu'il prête à la matiere, eſt contradictoire à elle-même. Car comment concevoir une force qui repouſſe

la mort & ſa deſtruction, au point que l'affaiſſement du monde entier ne puiſſe altérer le plus petit atome, qui rend les molécules de la matiere impénétrables, qui leur donne une action répulſive & en même tems extenſive, enſorte qu'elles ſe répandent ſans ſe quitter ? Qu'appelle-t-on deſtinée & néceſſité ; ſi ce n'eſt pas cette vertu d'inertie ? La voilà ſans contredit.

Teleſius ſuppoſe habilement la maſſe de la matiere fixe & déterminée ; mais quand il s'agit d'expliquer la raiſon de cette quantité indeſtructible, il ſe replonge dans les ténébres du péripatétiſme, donnant à la cauſe principale la place de l'acceſſoire, & regardant comme une condition préliminaire, l'action même d'où réſultent néceſſairement les forces offenſives & dé-

fenſives de la matiere, l'inaltérable ſolidité du tout, & les limites des choſes poſſibles. C'eſt aſſez la méthode de l'école de s'attacher à deux ou trois termes qui lui plaiſent, & dont elle ſe ſert comme d'une arme à toute main pour écarter ſes adverſaires, la raiſon & l'expérience. Un axiome eſt auſſi ſacré pour elle, qu'un canon de l'Egliſe chez les Théologiens; dès qu'il eſt arrêté par un decret formel & définitif, que deux corps ne peuvent occuper à la fois le même eſpace; plus de recherche ultérieure, plus de queſtions ſur les motifs de cet arrêt. Les ſciences auront beau réclamer contre un principe ſi vague & ſi peu raiſonné, on n'en ſçaura pas davantage, tous les ſiécles ſe ſoumettront, & la preſcription de l'ignorance diſſipera l'étonnement qu'elle pour-

roit cauſer à des eſprits curieux, & à des obſervateurs indiſcrets. Ces opinions ſont autant de cataractes qui ont empêché juſqu'ici les Philoſophes de voir la lumiere de l'expérience ; ou s'ils ont entrevû la vérité, jamais ils n'ont eu le courage & le loiſir de la fixer.

Teleſius établit le vuide, mais à grands amas ſans bornes ; enſorte que les corps s'écartent quelquefois, & changent tout-à-fait de voiſinage & de ſphere, contraints par la violence & l'importunité d'un bataillon plus fort. A quel degrés s'étend le vuide ; à quel point de diſtance ſe ſéparent ſans retour ou ſe réuniſſent les élémens écartés ? C'eſt ce qu'on n'a pu déterminer. Mais cette horreur du vuide, ou l'attraction n'ont aucun rapport avec le froid & la cha-

leur ; car la matiere chaſſée, entraîne tous les corps qu'elle rencontre dans ſa fuite, homogènes, ou non; froids, ou chauds, enſorte qu'un corps chaud s'attachera plutôt à un corps froid, que de reſter iſolé, parce que la chaîne de la nature eſt plus forte que l'antipathie du chaud & du froid ; l'adhéſion de la matiere n'attend pas la liaiſon des formes, & par conſéquent ne dépend pas du froid & de la chaleur qui font tous les moules.

L'*expatiation* de la matiere eſt cette force, ou ce reſſort intérieur, par lequel elle ſe dilate & ſe comprime, ſe condenſe & ſe raréfie, ſe replie & ſe rétablit ; c'eſt le principe de la fermentation & de l'élaſticité que Teleſius attribue toujours à ſes agens plénipotentiaires, le froid & le chaud, mais bien à la légere.

Car ou les corps quittent leurs limites naturelles & leur forme, ſans être violentés ; ou forcés de changer d'eſpace, ils conſervent leur forme, & reviennent à leur place. La vertu de progreſſion peut bien venir du froid & du chaud ; mais celle de reſtitution, à quoi l'attribuer ? L'eau ſe répand en vapeurs, l'huile en exhalaiſons ; mais on ne voit pas que ces liqueurs diſſipées, reprennent leur ancien état. L'air ſe raréfie, & c'eſt par la chaleur, puiſque auſſi-tôt qu'elle ceſſe, il retombe & ſe rapproche de ſon centre. Mais combien de corps qui, dilatés par toute autre violence que celle du feu, ne laiſſent pas de refouler avec impétuoſité ſur eux-mêmes, ſans que le froid s'en mêle ? L'air même empriſonné, force ſes barrieres par une activité naturelle. Le mé-

chaniſme du mouvement & la percuſſion des corps durs qu'on appelle violente, & qui les briſe & les exténue, juſqu'à l'évaporation ou l'exhalaiſon, n'eſt que l'effort naturel des parties qui cherchent à ſe délivrer de l'état de contrainte & de compreſſion. Y a-t-il là des traces de froid ou de chaud ? Teleſius aura recours à cette portion de chaleur aſſignée à chaque ſphere, qu'il ſuppoſe être en analogie avec la quantité de la matiere ; d'où il conclud que s'il y a plus de matiere que de ces qualités, leur effet doit être engourdi, émouſſé par la maſſe ; vains ſubterfuges d'un eſprit entêté de ſes principes, & qui veut ſuivre ſes idées plutôt que la nature. C'eſt ainſi que les Philoſophes s'égarent autour des principes eſſentiels de la matiere. La nature, l'art & la violence

violence ne ſont chez eux qu'un jeu de mots. Il ne ſuffiſoit pas d'attribuer à la nature ce mouvement par lequel les élémens tendent à ſe compoſer en maſſes homogènes, il falloit chercher dans ce mouvement ſenſible le reſſort ſecret qui le produit. Les mouvemens violens ſont les plus naturels, parce qu'ils ont plus d'analogie avec la maſſe entiere. Le mouvement de gravité n'eſt que dérivé ; car la terre, où eſt toute ſa force, n'eſt qu'une petite province, eu égard au vaſte Empire de l'univers. Cette diſtinction des corps graves, & de la matiere ſubtile, n'eſt qu'une répétition du mouvement d'expanſion & de condenſation. C'eſt aller aux effets collatéraux, au lieu de remonter à la cauſe directe. En vain ajoute-t-on un ap-

pétit vers le centre, & un autre vers la circonférence, c'eſt avancer de quelques pas ; mais l'eſpace n'a point de force attractive, un corps n'eſt pouſſé que par un corps, & l'eſpace n'eſt rien : cette inclination ou cette inquiétude de changer de place, n'eſt que celle de changer de forme ; la corruption d'un corps eſt la génération d'un autre, comme ſi la nature ne pouvoit ſe repoſer, & laiſſer un inſtant ſon ouvrage à l'attelier.

Tel étoit le ſyſtême de Parmenide, dont l'expoſition & la réfutation nous diſpenſera de parcourir les autres en détail. Telelius reſtaurateur de ſon eſprit philoſophique, & réformateur des vieilles opinions, aimoit aſſez la vérité pour éclairer les ſciences. Sa place eſt à la

tête des hommes nouveaux, je dis des hommes, parce que ce n'avoient été depuis Ariſtote juſqu'à lui que des troupeaux de ſectes.

Quoi qu'il en ſoit des écarts de tous les Anciens, la majeſté qui reſpire encore dans ces ruines ſuperbes, nous laiſſe une aſſez haute idée & une juſte admiration de tout l'édifice. Héraclite étoit à la porte de la Philoſophie, ce me ſemble, quand il ſe plaignoit que le défaut des Philoſophes étoit de chercher la ſcience & la lumiere, chacun dans un monde particulier, & non pas dans ce grand univers commun à tous les hommes. Démocrite pouvoit être appellé le devin de la nature, quand il établiſſoit la Philoſophie entre les faiſeurs de ſyſtê-

mes & le vil peuple des imitateurs, tenant un parti mitoyen à ces deux extrémités également éloignées de la vérité. Les nombres de Pythagore n'étoient pas une abſurdité. Mais ſa Philoſophie n'étoit bonne que pour des moines, parce qu'elle donnoit trop à la ſuperſtition ; auſſi ne prit-elle faveur que chez les Mahométans & les Manichéens. Le Philoſophe des Indiens (Dindamus) avoit raiſon d'appeller la coutume, l'Antiphyſique. Epicure me fait plaiſir à entendre, quand il détruit l'erreur de ceux qui confondent les cauſes phyſiques avec les cauſes finales. Pyrrhon m'amuſe avec ſes Sceptiques, quand je les vois ſe jouer de tous les préjugés, tourner inceſſamment autour, & les ſuivre alternative-

ment, ſemblables à ces amans inquiets & jaloux qui accablent leurs maîtreſſes de reproches, & les quittent pour les reprendre. J'écoute enfin Paracelſe, quand il me renvoie toujours à l'expérience, comme à la ſouveraine ſolution.

Plus heureux les uns que les autres, (car après tout, leurs menſonges ſont moins un crime d'ignorance, ou de mauvaiſe foi, que l'effet du malheur de leurs tems;) plus curieux la plûpart & plus fidéles obſervateurs qu'Ariſtote, ils ont mieux rencontré que lui dans la Phyſique; plus ſages, plus louables qu'Ariſtote & Platon d'avoir cherché la vérité ſans détour, & d'avoir débité leurs erreurs, ſans emprunter l'emphaſe de l'impoſture. Mais pour ne parler point au hazard de ce

qu'on ne ſçait plus ; & de peur de ſubſtituer nos conjectures à leurs principes ; il en eſt de leurs Théories ou plutôt de leurs Fables philoſophiques comme des fictions du Théatre, où la vraiſemblance plaît ſouvent plus que la vérité même : elles ſont plus ou moins d'illuſion, ſelon qu'elles ſont bien ou mal imaginées.

Il eſt évident que ſi la Philoſophie eut été entre les mains du peuple comme la Religion, toutes ces extravagances de l'eſprit humain, portées tour-à-tour ſur les aîles de la vogue, auroient trouvé autant de factions, qu'il y avoit de ſyſtêmes, & qu'ils auroient tous péri dans la guerre civile des partis.

En parcourant, comme dans une galerie des tableaux, ces fondateurs de l'ancienne Philoſophie : on apperçoit un rideau

jetté dans l'enfoncement ; c'eſt le voile de cette antiquité reculée, dont il ne nous reſte qu'un ſouvenir obſcur. Mais pourquoi ſe perdre dans une nuit qui ne préſente que des ombres & des phantômes ? car l'antiquité reſſemble aſſez à la Renommée qui cache ſa tête dans les nuës, mêlant dans ſes récits beaucoup de menſonges à quelques vérités. Avec un peu moins de bonne foi, ſans doute il ſeroit aiſé de faire remonter l'origine de la Philoſophie à des tems bien antérieurs aux Grecs, & de trouver dans l'Hiſtoire, des raiſons du ſilence & de l'oubli qui nous l'ont dérobée. En coûte-t-il beaucoup d'antidater de quelques ſiécles une vieille nobleſſe ; & ne ſçait-on pas que les Généalogies ſont du reſſort de la conjecture ? Mais un honnête homme n'a pas

beſoin de calomnier ſes ennemis: n'allons donc pas troubler ces ténébres myſtérieuſes. La plûpart des Fables ſont moins les inventions que les traditions des Poëtes; ils nous les ont tranſmiſes, comme ils les avoient reçues, un peu plus défigurées, à la vérité : c'eſt cette origine immémoriale qui nous les a fait révérer de ſiécle en ſiécle, comme les reſtes ſacrés d'un âge précieux, ou comme le teſtament des premiers hommes à la derniere poſtérité. Quoi qu'il en ſoit, n'importe que le nouveau monde ſoit l'iſle Atlantique des anciens Géographes, & que le ſyſtême d'Ariſtote ait été dans la tête de quelque Mage d'Egypte ; c'eſt par les fruits qu'on juge d'un arbre.

Que penſer donc d'une méthode qui n'a produit que des ronces & des chardons ? Un Poëte com-

pareroit bien le péripatétiſme à l'écueil de Scylla, ce monſtre compoſé de tant d'autres. La tête en eſt aſſez belle, ce ſont des axiomes ſéduiſans au premier coup d'œil; mais quand on s'avance de près, on ſe voit en proie à une Dialectique hériſſée d'argumens & de ſophiſmes captieux, où les meilleurs eſprits vont faire naufrage. Ariſtote ſe faiſoit une gloire & un jeu cruel d'élever des queſtions pour les détruire, & d'envelopper la vérité dans un nuage de contradictions artificieuſes. Ses diſciples avoient toujours en réſerve quelque ſubtilité pour embarraſſer leurs ennemis & ſe dégager de leurs piéges; mais que croyoient-ils? que ſçavoient-ils? qu'oſoient-ils même aſſurer? Rien; ceſt-à-dire, qu'ils cherchoient moins à diſſiper des doutes, qu'à

éterniſer les diſputes. Auſſi de tant de travaux, il ne nous reſte pas un ſeul monument conſacré au bonheur de l'humanité ; enſorte que l'inſtinct des animaux nous a fourni plus d'inventions utiles que la ſcience de tous les Philoſophes. Du moins s'ils n'avoient rendu d'autre ſervice aux Arts, que celui de ne pas leur nuire ; mais il falloit qu'ils fermaſſent toute iſſûe aux eſſors de l'induſtrie. Les quatre Elémens d'Ariſtote n'étoient pas aſſurement une découverte fort ſubtile, car c'eſt ce qu'il y a de plus groſſier & de plus palpable dans la premiere décompoſition des corps ; encore n'étoit-elle pas nouvelle, puiſque Empédocle avant lui l'avoit déſignée ſous le nom d'humeurs & de compléxions. C'eſt pourtant de cette influence maligne que vient la ſéchereſſe &

la ſtérilité de la Philoſophie. Les hommes curieux de vains amuſemens, & ſe payant de raiſons frivoles, négligerent l'obſervation de la nature, où ils pouvoient faire un ſi riche butin. Voilà les fruits ; paſſons aux progrès.

Imaginera-t-on que les ſciences ont un terme fixe d'élévation où un ſeul homme doit arriver, dans un eſpace de tems déterminé ; que c'eſt à lui d'en marquer les limites & la profondeur ; de détrôner ſes prédéceſſeurs, pour ne laiſſer aux ſiécles à venir que le ſoin de l'admirer, de l'étendre & de l'interpréter conformément au goût de chaque Nation ? Ce ſeroit accorder à des objets frivoles un rang & une conſidération qu'ils n'ont pas dans l'ordre de la Providence univerſelle ; car tout ce qui eſt périſſable, devient le jouet

du hazard trop bien ſervi par l'inconſtance des hommes, qui ſemble ajouter à la fatalité des meilleures choſes. Tel eſt le deſtin des ſciences & des arts : après qu'à force d'être remaniées à pluſieurs repriſes, les matieres ont reçû un certain dégré de ſoupleſſe & de clarté ; il s'éléve un génie, ou plus hardi, ou plus éloquent qui, à la faveur d'une méthode nouvelle, lie en un corps ces membres épars, retranchant à ſon gré ce qui lui déplaît ou lui réſiſte, enveloppant les lueurs & les ſombres clartés dans une nuit totale, écartant ce qui demande de la peine ou du tems, & ſe donne ainſi, par la voie du preſtige, une eſpece d'empire ſur la poſtérité qui, charmée de la fauſſe lumiere qu'on lui prête, adopte aveuglément un ſyſtême ſuborneur,

& ſe fait un mérite de ſon eſclavage. Mais tel eſt le ſort de ces Théories arbitraires qui ont leur ſource dans l'imagination, de varier au gré de ſes ſaillies, ſans en devenir plus fécondes ; au lieu que la Philoſophie expérimentale qui a ſes racines dans la nature, eſt comme ces fleuves intariſſables qui groſſiſſent ſans ceſſe dans leur cours.

Conſultons les Auteurs eux-mêmes ſur la ſolidité de leurs ſyſtêmes ; leur témoignage eſt des moins ſuſpects. Après avoir affecté ce ton de fauſſe confiance, à quoi ſont-ils réduits dans leurs tentatives infructueuſes ? A mordre le frein de rage, à ſe plaindre ſans ceſſe de la ſubtilité de la nature, de l'*inacceſſibilité* des objets, de la briéveté de la vie, & à de ſemblables défaites artificieuſes qu'on doit prendre

moins pour un aveu modeſte de leur inſuffiſance, que comme un retour de l'orgueil qui veut pallier ſes défauts, en calomniant la nature. De-là, ce Pyrrhoniſme qui condamne l'eſprit humain à des ténébres éternelles, qui tire un voile impénétrable entre le ſanctuaire de la nature & la curioſité de ſes obſervateurs, qui défend à l'induſtrie de perfectionner l'art, & qui fait enfin de ſa propre foibleſſe un reproche capital à la condition humaine.

Le ſuccès des entrepriſes dépend des moyens. Si les appuis de la Philoſophie ont été ruineux juſqu'ici, pouvoit-on concevoir des eſpérances qui ne fuſſent ſtériles ? Les fameux obéliſques, les arcs de triomphe, ces prodiges de l'antiquité, ne ſont point tant l'ouvrage de la

force, du nombre, & même de la dextérité des ouvriers, que l'effet des inſtrumens & des leviers. La main de l'homme ſeule eût employé plus de ſiécles à les élever, qu'ils n'ont duré de jours. C'eſt donc par le moyen des ſecours que l'expérience prête à l'entendement, qu'on peut venir à bout de fonder un ſyſtême inébranlable, & qui n'ait à recevoir du tems que des accroiſſemens.

On a donc manqué d'inſtrumens, on a manqué à l'obſervation; car qu'eſt-ce qu'un faiſceau d'expériences triviales, pour juger & prononcer ſur tout le méchaniſme de la matiere? Inſenſés, pleins d'orgueil, nous conſidérons la nature dans un vaſte lointain, où nous appercevons à peine l'ombre ou le nuage qui l'environne, c'eſt-à-dire, qu'il nous en reſte une image con-

fuſe ; mais les traits épars qui la repréſentent plus diſtinctement, nous échappent dans l'intervalle. A quoi bon monter ſur une tour, prendre un téleſcope, contraindre la prunelle, ſerrer les paupieres, pour voir ce qu'on a ſous les pieds, tandis qu'il faudroit ſe baiſſer & s'approcher ?

On dira qu'Ariſtote n'a pas fait autre choſe. Y penſe-t-on ? Quelle eſt cette méthode, qui part d'une induction faite au hazard & ſans choix, pour en venir à des concluſions vagues & générales, ſous qui toutes les les obſervations étoient comme forcées de ſe ranger. Que faiſoient les Anciens ? Ils recueilloient d'abord une multitude de faits qu'ils réduiſoient ſous des titres, avec des notes & de longs commentaires : ces matériaux

ſervoient à bâtir leur ſyſtême, au moyen de quelques axiomes généraux qu'ils érigeoient en thèſes. L'ouvrage fini, ils avoient ſoin de faire diſparoître l'échaffaudage qui n'auroit pas fait d'honneur à l'édifice. Un fait, ou un exemple ſe trouvoit-il contraire à quelqu'un de leurs principes, ils ſe gardoient bien de remettre cet axiome à l'examen ; mais le ſuppoſant toujours démontré, il n'étoit queſtion que d'éluder cette objection ruineuſe : au moyen d'une exception, ou d'une diſtinction, on ſe tenoit quitte. Il falloit être d'aſſez bonne foi pour s'en contenter. Si le fait, ſans être tout-à-fait oppoſé, paroiſſoit dur à l'explication, on ſçavoit bien l'ajuſter & le faire paſſer à force de ſubtilités.

Tél étoit Ariſtote leur maître ; ſa moiſſon de faits, ſert moins de

baſe que de confirmation à ſon ſyſtême. C'eſt une collection faite après coup. Loin de ſuivre la nature dans ſa marche libre & toujours fidéle, il ſembla vouloir lui en impoſer & corrompre la plus ſûre interprete de la vérité, en lui prêtant des oracles conformes à ſa vanité. Il avoit corrigé une faute eſſentielle (le défaut de l'expérience) par une collection précipitée, négligence plus coupable que la premiere ; il trouva dans l'oppoſition des faits une contradiction perpétuelle avec ſes idées, il expliqua ces différences par de vaines diſtinctions ; & loin d'éclaircir la matiere, il la fit perdre de vûe, en la réduiſant à des riens ſcholaſtiques.

Les Chymiſtes prirent une autre route, mais auſſi captieuſe ; car en prétendant faire reſſortir

la nature de leurs principes hazardés ſur des faits d'une interprétation arbitraire ; à qui reſſemblent-ils, ſinon à cet enfant qui, trouvant un banc ſur le rivage, voulut auſſi-tôt en faire un vaiſſeau ? Que ſignifient ces élémens qu'ils appellent les matrices de la nature, où toutes les eſpeces forment leurs individus ; enſorte, que chaque corps eſt un miſte de leurs quatre ſémences ? N'ont-ils pas fait de l'homme une eſpece de pantomime, ou d'ouvrage à piéces de rapport, parce qu'on a dit qu'il étoit un abrégé de l'univers ? C'eſt donc à dire que pour s'éloigner de l'ancien ſyſtême, ils ont donné dans de pires écueils ; c'étoit bien le moyen de le faire valoir. Ajoutez-y la magie naturelle qui a ſéduit le peuple en leur faveur. Mais elle eſt trop mépriſable

pour être réfutée ſérieuſement. Superſtition dans ſes dogmes, preſtige dans ſes œuvres; que peut-on dire autre choſe d'un art qui n'aboutit qu'à ſurprendre & à éblouir, au lieu d'éclairer & de ſecourir? Tel eſt le propre de la vérité, de ſe rendre ſi ſenſible par la démonſtration, qu'elle ne laiſſe plus de place à l'admiration; l'impoſture au contraire dreſſe des piéges aux ſens, pour jetter la raiſon dans un étonnement ſtupide.

Avec ſi peu d'égard pour l'antiquité, mérite-t-on des ménagemens de la part de ſes contemporains? . . . . . Mais quel eſt donc mon attentat? Si j'eſpérois aller plus loin que les anciens en ſuivant la même route, cette émulation qu'on devroit encourager, fût-elle téméraire, tourneroit ſans doute à ma con-

fuſion, par l'inégalité de mes talens. Mais s'agit-il ici de meſurer nos forces ? C'eſt aſſez avouer ma foibleſſe, que de vouloir abréger le chemin. Je ſervirai de phare, & non pas de guide ; après tout, ſeroit-il bien étonnant qu'un boiteux mis dans la voie, arrivât plutôt au terme, qu'un coureur égaré ? Mon projet eſt innocent, je ne veux faire la guerre à perſonne. Tout au plus je ſerai le trompette qui anime les bataillons au combat, encore ne prétends-je point ſoulever les querelles des ſçavans. S'ils vouloient m'écouter, loin de s'entre-déchirer pour l'intérêt frivole de leurs opinions, ils ſe ligueroient enſemble contre les obſtacles de la nature. Après un pareil manifeſte qui garantit mes intentions, ſi j'éprouve encore des hoſtilités,

je proteſte que c'eſt agir contre le droit des gens qui aſſure un libre accueil chez toutes les Puiſſances, au parti de la neutralité. Mais, dût-on me blamer, je dirai tout haut & ſans détour, que les génies de tous les ſiécles réunis ne ſçauroient avancer d'un ſeul pas dans la connoiſſance de la nature, par les principes & les moyens qu'on a pris juſqu'ici ; & pour mettre le comble à mon audace, j'ajouterai que les efforts du plus merveilleux génie n'aboutiront qu'à de plus grands écarts, & les engageront dans des ténébres toujours plus épaiſſes, à meſure qu'ils avanceront, s'ils ne marchent à la lueur de l'expérience.

La Dialectique de l'Ecole eſt trop ſubtile, trop ingénieuſe ; elle échappe à la priſe. La méthode que j'oſe propoſer, eſt à

la portée de tous les eſprits ; c'eſt comme la loi de l'héritage établie chez les Spartiates qui réduit tous les citoyens à l'égalité ; c'eſt un compas que je veux mettre entre les mains de tout le monde, utile à l'Artiſan groſſier comme au profond Mathématicien ; & les opérations de celui-là vaudront bien les combinaiſons de celui-ci : c'eſt aux ſens que je prépare des inſtrumens ; & loin de prêter des aîles à l'entendement, je prétends le fixer par un nouveau contrepoids : car ne croyez pas que la vérité ſe livre à l'indiſcrétion de ces eſprits audacieux qui la cherchent dans les eſpaces vuides de leur imagination. Enfin ce n'eſt point du merveilleux : ma marche eſt toute ſimple ; c'eſt l'art d'interpréter ſûrement la nature,

ou la route des ſens à l'entendement.

Voici ma Logique, toute différente de la Philoſophie ordinaire ; 1°. par les moyens, je ſoumets à l'examen les principes que l'Ecole ſuppoſe établis ; 2°. par la méthode, j'établis une liaiſon & une correſpondance ſucceſſive, une génération & une dépendance mutuelle entre les faits & les axiomes, obſervant l'intervalle qui ſépare les notions, ſans paſſer comme les Anciens d'un fait, ou d'une propoſition particuliere, à une maxime générale ; 3°. par la fin & le terme de mes opérations, je ne veux aboutir qu'à des inventions pratiques & à des découvertes utiles pour la perfection des arts, & je laiſſe à mes prédéceſſeurs les vains raiſonnemens de la Dialectique.

L'entendement

L'entendement a des préjugés dont il faut le guérir, préjugés naturels ou de complexion, préjugés d'habitude ou d'éducation. Un miroir faux défigure les objets, un esprit gauche renverse les notions : on remédie à ce mal, par la critique de la raison qu'on force à s'examiner elle-même, par la critique des systêmes, & par celle des principes ou des méthodes. L'esprit oublie d'abord ses anciennes opinions qui, comme une bile jaune, coloroient tous les objets, & ne les reprend qu'après une légitime discussion.

Si l'on pensoit, par exemple, que les secrets de la nature sont interdits à l'homme par la Divinité ; c'est un préjugé de la superstition, que la Religion est bien loin d'avouer. Si l'on objecte que les détails & les écarts

de l'expérience peuvent jetter l'eſprit dans une confuſion & une incertitude pernicieuſe ; c'eſt un préjugé de l'ignorance qui n'a pas encore étudié la nature. Si l'on nous reproche que cet abbaiſſement vers les arts eſt tout-à-fait méchanique, & plus digne d'un manœuvre que d'un Philoſophe ; c'eſt un préjugé de l'orgueil qui ne ſent pas la contradiction de ces idées, puiſque la vérité d'une théorie ſe meſure par ſon utilité, & que l'invention des Arts & de la Philoſophie ſe tiennent par la main. Si l'on ajoute que cette régénération des ſciences que nous propoſons, eſt un terme vague & ſans fin ; c'eſt encore un préjugé de foibleſſe & d'idolatrie pour l'antiquité qui nous ſouleve contre toute eſpece de changement. Enfin ſi l'économie civile, & la Po-

litique ſembloit ſe défier de nos promeſſes, & craindre qu'elles n'aboutiſſent qu'à remuer la ſurface de la Philoſophie, ſans en améliorer le fonds, nous pourrions rendre ſenſible la ſolidité de nos eſpérances par la ſeule expoſition de notre ſyſtême. Que dis-je, un ſyſtême ? nous n'en avons point. Loin de fonder une ſecte, nous ſouhaiterions les déſabuſer toutes, & les remettre libres de leurs ſermens, entre les mains de la nature. Son étude ſeule peut couper court à cette pullulation, & à cette circulation d'erreurs dont le genre humain fut obſédé juſqu'à nos jours. On ſe trouveroit récompenſé de ce retour filial vers cette ancienne mere, par la plus ample & la plus heureuſe moiſſon, pourvû qu'on ne ſe hâte pas de la couper en herbe avant la ma-

turité, & de prendre les premieres indices d'une bonne découverte, pour les fruits mêmes de l'invention.

L'obſervation des faits, mais une obſervation juſte & raiſonnable, qui n'entre point dans l'immenſe détail de tous les individus, des différences, & des variations minutieuſes eſt la clé des ſciences : c'eſt un moyen plus ſûr & plus commode pour connoître ce que nous ſçavons mal, & ce que nous ne ſçavons pas, que ne pourroient l'être tous les ſyſtêmes, qui naiſſent, ſe détruiſent, varient & chancellent au gré d'une imagination déſordonnée.

La méfiance, fille de l'orgueil & de la timidité, une fois raſſurée, il ne reſte plus qu'à prémunir l'entendement contre l'admiration où peut le jetter la ſin-

gularité de notre entrepriſe, & pour extirper le mal, c'eſt aſſez d'en montrer les racines : on n'auroit qu'à parcourir les obſtacles qui ont retardé juſqu'ici les progrès de la Philoſophie, & l'on verroit que les plus grands ſont toujours dans nos défauts. Les objets ſont plus acceſſibles que les eſprits ne ſont maniables, & l'art de l'invention incomparablement moins pénible que celui de l'explication ; qu'on ne nous taxe pas ici d'une vaine oſtentation qui n'éléve ſi haut la difficulté, que pour augmenter la gloire de la vaincre ; ce faſte ſeroit d'autant plus déplacé, que nous affectons de le pourſuivre par-tout chez nos prédéceſſeurs. Il nous faudra donc céder, & pour faire paſſer nos idées, nous charger auparavant de celles qui ne ſont pas à nous.

Les préjugés veulent être attaqués par artifice, & combattus avec ménagement; ils s'irritent & s'effarouchent contre la force ouverte, ſoit que l'homme épris de paſſion pour ſes auteurs favoris, obſtiné par orgueil ou par habitude dans ſes ſentimens, ne veuille pas ſe rendre; ſoit que la volonté la plus réſolue ne puiſſe commander à l'entendement: car l'eſprit des Philoſophes, comme celui des Prophétes, eſt indomptable & ne parle ou ne ſe taît pas à leur gré. Ainſi nous n'oſons pas tant compter ſur la juſteſſe, ſur la bonne foi & la facilité de ceux qui nous entendront, que ſur la complaiſance que nous aurons de nous prêter à leurs foibles.

Une autre difficulté que nous nous impoſons, vient de la candeur & de la ſimplicité dont nous

ferons profeſſion : éloignés de toute eſpece de détour & d'impoſture, même de celle qui donne du cours à la vérité, nous n'irons au terme de nos eſpérances, qu'en ſuivant l'ordre qui eſt le flambeau de toute inſtruction, réſolus d'enter nos découvertes & nos principes ſur les découvertes & les meilleurs principes des Anciens, dès que nous en trouverons de ſûrs, ſans nous piquer de la fauſſe gloire de ne devoir rien à perſonne, eſtimant que le vrai, ſoit qu'il vienne de nous ou des autres, appartient au public.

La préparation de l'entendement faite par l'examen de ſes notions, afin d'en ſéparer les préjugés, & par la réfléxion ſur lui-même, afin de ſe rectifier; il ne s'agit plus que de l'appliquer à l'interprétation de la nature qui eſt

la ſeconde moitié de la route de de l'eſprit humain ou la ſuite de ſa marche. Trois choſes doivent concourir à cet effet, le miniſtere des ſens, celui de la mémoire, & celui de la raiſon.

1°. Tous les objets ont une analogie avec l'homme, & une analogie avec l'univers; c'eſt aux ſens à nous les repréſenter dans leurs raports mutuels, & reſpectifs à nous, & à toutes les maſſes grandes ou petites de la matiere; la premiere impreſſion eſt toujours imparfaite ou fauſſe, parce qu'elle ne repréſente qu'une ombre, que la ſuperficie, ou qu'un côté. Les objets ſe dérobent aux ſens par leur petiteſſe ou leur diſtance, par la lenteur ou la rapidité de leur mouvement; ils émouſſent & endorment les ſens par l'eſpece de familiarité que l'habitude leur fait

contracter enſemble, il s'agit donc de rapprocher les objets & de réveiller les ſens : quand la nature s'échappe, on la rappelle par les inſtrumens, c'eſt-à-dire, par la répétition des obſervations ; quand elle interrompt ſa route, on réunit l'intervalle de ſa marche par les ſecours de l'expérience ; quand elle diſparoît & nous abandonne tout-à-fait, on ſupplée à ſon abſence par des comparaiſons, des ſupputations, & des réductions : c'eſt à l'entendement de corriger la pareſſe, la précipitation & tous les défauts des ſens dont tout l'emploi ſe réduit à obſerver.

2°. L'emploi de la mémoire eſt de recueillir ; mais elle ſuccomberoit ſous la multitude des faits, & le jugement ſe perdroit dans l'immenſité de la matiere, ſi on n'aidoit l'une & l'autre

par l'uſage des tables qui ſoulagent & abrégent les opérations. Les faits raſſemblés, on les ſépare en autant de partitions : elles ne ſeront pas d'abord exactes, parce que les premieres recherches ne ſont que des tâtonnemens ; mais la vérité ſe fera plutôt jour au travers de l'erreur que de la confuſion, & le tems rectifiera chaque jour les écarts de cette collection.

3°. La raiſon n'a qu'un but (c'eſt l'utilité,) & deux moyens, contempler & agir. La connoiſſance des cauſes & l'exécution des effets ſont également de ſon reſſort : poſſéder la nature, & la ſoumettre au pouvoir de l'art ; deux vûes qui coïncident, car ce qui tient lieu de cauſe dans la ſpéculation ſert de moyen dans la pratique, & il n'y a de véritable ſcience que celle des cau-

ſes, ni de ſûre opération que par elles.

L'inſtrument de la raiſon dans ſa théorie, c'eſt l'induction qui ſuivant la marche de la nature libre ou ſollicitée par l'expérience, lie les phénoménes avec les axiomes, & par une progreſſion ſucceſſive, & non interrompue de faits & de vérités qui s'engendrent mutuellement, parvient à cette unité de la nature, en quoi conſiſte le beau, le vrai, le grand.

L'induction eſt une eſpece d'échelle double où chaque axiome ſert d'échellon ſéparé du ſuivant par une table de faits, dont la conſéquence devient un principe ou un dégré pour monter à d'autres faits, qui produiront eux-mêmes un nouvel axiome, & ainſi alternativement juſqu'à cette vérité premiere & gé-

nérale, appliquable à tous les phénoménes de la matiere : de ce ſommet on deſcend par une route ſemblable à la premiere, & l'on arrive à ces notions communes d'où l'eſprit étoit parti, pour s'élever à cette haute région qui domine ſur toute la nature. L'enchaînement des faits & des axiomes deviendra plus ſenſible encore, par l'image d'un eſcalier à pluſieurs étages, où les marches repréſenteront autant de faits d'une eſpece liés enſemble ; & chaque repos qui interrompt le cours & diſtingue les étages, figure un axiome qui ſépare la région des faits.

Cette induction qu'on peut nommer la clé de l'interprétation, tire toute ſa force de ſa méthode & ſe ſoutient d'elle-même. La preuve que chaque fait porte avec lui, eſt à la place qu'il

occupe ; hors de lachaîne, il ne tient plus à rien ; hors de ſon rang, il trouble l'ordre, & renverſe le fondement de ſtabilité. C'eſt elle qui nous méne à la découverte des formes qui ont fait juſqu'ici le déſeſpoir de la Philoſophie. Elle examine d'abord la matiere, enſuite l'agent, le progrès inſenſible & caché des mouvemens créateurs ou deſtructeurs, & dans ces combinaiſons elle tâche de ſurprendre la forme qui ſe dérobe.

Il y a des faits lumineux qui, ſans préſenter autre choſe que de ſimples lueurs, annoncent des clartés ; comme ils ſont moins ſujets à varier, plus univerſels & plus fréquens dans la nature, ils ſont auſſi plus féconds en principes, & ſervent conſtamment de modéle dans la pratique ou l'imitation de la nature. C'eſt à ceux-là que l'induction s'attache

pour abréger ; car il ne ſuffit pas de rencontrer le grand chemin qui peut être fort large, il faut trouver ce milieu toujours plus droit & plus court.

Tout axiome doit être clair, fécond, conſéquent à lui-même dans les opérations qui en réſultent, & à la vérité plus univerſelle dont il deſcend ; enſorte qu'il ait les rapports de l'eſpece au genre avec les premieres notions, & du genre à l'eſpece avec ſes corollaires ; mais les axiomes qui ſortent de l'induction reçoivent à chaque pas un dégré de certitude plus ſatisfaiſante que l'évidence des principes reçus. Ces opérations théoriques de la raiſon, variées & multipliées, ſont ce qu'on appelle la vérification de l'induction, ſans laquelle on court riſque de n'avoir établi que des conjectures, des vraiſemblances & des probabilités, &

de retomber dans l'inconvénient des préjugés. Elles facilitent les opérations de l'Art, que la raiſon ſe propoſe de perfectionner dans ſes conſidérations pratiques, ſecond objet de ſon miniſtere.

Pour y réuſſir, elle aura ſoin de mêler dans ſa marche une opération de théorie à une opération de méchanique, & de les couper l'une par l'autre afin qu'elles *s'épaulent* & ſe donnent du jour mutuellement. Les axiomes qui ménent aux Arts par la Dialectique, ne ſont que des indices obſcures; mais ceux qui nous font procéder d'une région de faits à une autre région de faits, en nous démontrant leur liaiſon & leur correſpondance, ſont des oracles infaillibles.

L'induction qui, dans les opérations Théoriques, nous fait

monter par l'intervalle des faits diviſés en tables, d'un axiome à l'autre juſqu'au premier de tous, dans les opérations pratiques nous fait deſcendre du premier au dernier, par ces rangs intermédiaires de faits qui les ſéparent. Ces ſortes d'opérations tombant ſur les individus qui ſont le plus à notre portée, on ne ſçauroit y arriver par les axiomes vulgaires, & les plus connus, parce qu'elles ſont le réſultat de pluſieurs vérités combinées. Il y a une méthode d'invention propre à chaque Art, qu'on applique à chaque nouvel eſſai dans ſon genre, enſuite vient la place des Tables pratiques, ou des moyens les plus faciles de tenter ce qu'on ſe propoſe, qu'on appelle les régles de l'Art, enfin la marche d'un eſſai à l'autre, par la voie des expériences, ſans le mêlange

des axiomes ; car ainſi qu'il y a une communication ſecrette d'un axiome à l'autre que les génies ſaiſiſſent, ſans s'arrêter à l'intervalle des faits qui les ſéparent & les lient, il y a de même une eſpece de liaiſon entre les expériences, imperceptible pour le vulgaire des Phyſiciens, & juſqu'où la raiſon des Philoſophes s'élance, à travers les interſtices que les autres ſont obligés de garder.

La route établie, finiſſons par des maximes préliminaires. Les unes regardent l'interprétation, & d'autres, l'Interpréte.

L'homme ne tirera du ſecours de la nature, qu'autant qu'il lui en prêtera. Il ne pourra l'entendre & l'employer, qu'après avoir appliqué tour-à-tour ſon eſprit & ſes ſens à l'obſervation. Tout ſon pouvoir ſe réduit donc à voir & à imiter, ſans quoi ſa ſcience

eſt vaine & ſa force ſtérile.

La main a beſoin d'inſtrumens pour produire, ou diriger le mouvement ; l'entendement en a beſoin pours'épurer & contempler. Ces inſtrumens ſont foibles, mais la maniere de les employer remédie à tout : les objets les plus indépendans ſont atteints & réduits, rien d'impénétrable à la ſagacité de l'eſprit, rien d'impoſſible à l'induſtrie de l'art.

La vérité eſt une, la façon de l'interpréter ſimple, mais les ſens ſont troubles, l'entendement vagabond, les objets tournoyans, & l'ouvrage de l'interprétation plus incertain que difficile.

L'eſprit d'aſſurance qui, n'ayant pas la force de douter, s'appuie ſur les premieres opinions qu'on lui préſente érigées en autant de vérités, & qui meſure toutes les notions ſur ces fauſſes régles de

certitude eſt le premier obſtacle à l'interprétation. Avant tout, obſervez la nature de l'eſprit humain, l'inconſtance de ſes mouvemens, les retranchemens de l'erreur qui l'obſede, autrement les Sciences ſeront un pays d'enchantement, où vos yeux faſcinés ne verront que des phantômes, à la place de la vérité.

Sans cette étendue de génie qui ſçait mêler, réunir & replonger toutes les eſpeces, & cette infinité de combinaiſons qui les diſtinguent, dans l'antique maſſe d'où le mouvement les a fait ſortir, on ne verra jamais l'unité de la nature. Eh! comment donc l'interpréter?

Au lieu d'étudier les natures compliquées, telles que la flamme, le ſommeil & la fiévre, il faut ſe retrancher dans les qualités ſimples, telles qu'elles s'of-

frent au premier coup d'œil dans l'obſervation, ou bien pénétrer juſqu'à cette ſimplicité où les décompoſitions de l'art & les abſtractions de l'entendement nous les repréſentent ; c'eſt le moyen d'enrichir le pays des découvertes, c'eſt attaquer les préjugés par la racine, & ramener tous les eſprits à une maniere de penſer.

Ainſi mon Interpréte ſera dans un tel équilibre que, l'antiquité ou la coutume, la mode ou la nouveauté, l'envie de dominer ou le reſpect humain, n'auront aucun pouvoir ſur lui. Son eſprit ſuſpendu, ſans être flottant, entre la crédulité qui ne doute de rien, & le Pyrrhoniſme qui renverſe tout, mettra chaque notion à ſa place dans l'ordre des probabilités, des certitudes ou de l'évidence. L'eſpérance lui ſer-

vira d'éguillon au travail, jamais de prétexte à la pareſſe. Il jugera du mérite des choſes, non par la rareté, la difficulté & la vogue, mais par une conſtante & ſolide utilité. En voyant la vérité, comme iſolée dans un terrein de toutes parts limitrophe à l'erreur, & combien il eſt aiſé de ſe perdre encore, après s'être retrouvé, il ſe gardera de mépriſer & d'admirer. Il aſſouplira ſon eſprit pour s'inſinuer dans celui des autres, faiſant entrer la vérité à l'ombre d'un commerce réciproque d'opinions. D'un œil, il obſervera les tréſors de la nature, & de l'autre, les beſoins de l'humanité, pour ſecourir celle-ci par celle-là. Il peſera ſurtout l'application des termes, ſans quoi les mêmes inſtrumens détruiront l'édifice qu'ils avoient élevé. Enfin la candeur égale

ment éloignée de l'oſtentation qui s'annonce, & de la timidité qui ſe cache, munira ſon imagination d'enthouſiaſme, pour faire ſortir ſes idées avec ſuccès, & ſon ame de patience, pour ſoutenir les traverſes de ſon ſiécle. Son intrépidité dans les travaux qui aſſureront ſon immortalité avec la perpétuité des Arts, & ſa bonne foi à revenir ſur les erreurs qui lui ſeroient échappées, lui feront des lecteurs & des amis dans tous les ſiécles & chez toutes les Nations. Tel doit être le caractere du Philoſophe, & voici ſes obligations.

Pénétré de la foibleſſe de l'eſprit humain qui ſe laiſſe ſurprendre à tant de piéges; qu'il commence par rentrer dans les droits de la raiſon, & par en faire ſortir les préjugés de mille eſpeces que la préoccupation du juge-

ment, l'illuſion des ſens, la ſervitude de l'enfance, l'imagination de la jeuneſſe y avoient établis comme autant de tyrans & d'obſtacles à l'interprétation. Qu'il prépare enſuite une Hiſtoire naturelle diviſée en tables de faits, avec leurs titres & leurs uſages. Qu'il marque les reſſemblances & les différences par où la nature ſe repréſente toujours la même, ſous une multitude d'images. Qu'il léve une claſſe ſéparée de ces faits lumineux qui ménent à l'invention des cauſes, & de ces faits pratiques qui ménent à la perfection des Arts, ſans oublier la prééminence dûe à certains faits plus concluans, pivots de l'induction qui abrége les opérations de la Philoſophie rationnelle & expérimentale. Ces combinaiſons réitérées pluſieurs fois pour en vérifier la juſteſſe,

il ira ſaiſir les mouvemens ſimples & uniformes de la matiere dont la progreſſion conſtante & toujours réglée, enfante la durée des ſiécles & les révolutions merveilleuſes de ce grand tout. Cependant chaque jour de ſa marche ſera marqué par quelque heureuſe découverte, gage conſolant des plus riches inventions. Ses expériences ſeront, ou des indices pour découvrir les ſecrets de la nature, ou des eſſais pour imiter ſes prodiges, ou des inſtrumens pour ſuppléer à ſon abſence. Autant de reſſources ouvertes à la proſpérité de la vie, autant de moyens pour en prolonger & pour en embellir le cours; car tel eſt le but & le terme de l'interprétation.

On ne peut s'étonner aſſez, qu'après avoir manqué, pendant l'eſpace de pluſieurs ſiécles, des

tréſors

tréſors qu'ils avoient à la main & ſous les yeux, les hommes puiſſent trouver tout-à-coup cette veine d'abondance qui doit tarir ou adoucir leurs miſeres ; mais c'eſt que la lumiere de la véritable ſcience eſt rapide dans la fécondité de ſes progrès, au lieu que les productions du tems ſont tardives. L'invention eſt ſouvent le fruit du hazard, une découverte n'enfante pas toujours une autre découverte dans le même genre ; les arts roulent autour d'un cercle d'ornemens que l'inconſtance des modes leur prête tour-à-tour, ſans jamais franchir les bornes de l'imitation. Les hommes ſont enveloppés dans une ſphere de mouvemens limités & d'eſſors contraints : la volonté de l'homme cede à l'inſtinct puiſſant qui gouverne le monde, ce qu'il rencontre

vaut mieux que ce qu'il cherche ; il a des projets ſans moyens, ou des moyens ſans projets, & ces ſortes d'inventions qui ſont hors de la ſphere de l'imagination, & hors de la route battue du méchaniſme, ne peuvent venir que de l'étude de la nature qui, ſuivie dans ſes détours écartés, fait découvrir à l'homme ce qu'il n'eût jamais imaginé, ni exécuté ſans elle. Une derniere précaution, mais la plus eſſentielle, c'eſt de ne jamais former un mêlange adultere de la nature avec la religion ; cette méſalliance n'enfante que des erreurs. La révélation ne prend point la raiſon pour interprete ; & ſi l'homme eſt l'image de Dieu, la nature n'offre point de miroir de cette reſſemblance.

Revenons : l'Antiquité, com-

me on voit, ne perd autre choſe de ſa gloire, que celle de nous ſubjuguer. On ne touche ni à la ſublimité de ſes ſpéculations, ni à la ſubtilité de ſes méthodes; en un mot, loin d'oſer faire aſſaut, nous évitons d'en venir aux priſes. Tel eſt le projet de la réformation des ſciences. Si l'on s'étonnoit de mon audace, je ſerois bien plus ſurpris de notre foibleſſe, & qu'il n'y eût pas encore eu d'ame aſſez mâle, ou aſſez généreuſe, pour rendre à l'homme ſon véritable empire ſur la nature; ſi je ne ſçavois que cette fatalité qui domine ſur tous les événemens, fait que l'homme ne connoît pas ſes forces, ou qu'il ne ſçait pas les mettre à profit; que tantôt il ſe méfie de lui-même juſqu'à n'oſer rien tenter, & tantôt pouſſe l'orgueil juſqu'à ne conſulter & ne

ſuivre que les impreſſions de ſon mauvais génie. Que nous reviendra-t-il de cette noble entrepriſe ? Non pas de la réputation, non pas des applaudiſſemens ; tribut indigne d'une ame qui ſe plaît à faire le bien, mais la douceur incomparable d'avoir ouvert à la perpétuité du genre humain une ſource intariſſable des remédes & de plaiſirs ; juſte compenſation d'une gloire frivole & paſſagere qui rend du bruit pour de l'éclat. Un Philoſophe jouera mal ſon rôle, s'il attend ſa récompenſe du jugement des hommes. Il eſt trop au-deſſus d'eux pour en être payé. Les choſes utiles ne frappent jamais ſi vîte ni ſi vivement, que les choſes curieuſes : c'eſt un riche vieillard qui plante des pépinieres pour ſes arrieres-neveux. On l'aura preſque oublié, quand

le tems ſera venu de jouir de ſes dons.

Tout va concourir à nous ſeconder ; les découvertes de notre ſiécle qui a franchi les limites que l'Antiquité donnoit à la terre, qui a pû ſoumettre au pouvoir de l'art la foudre inimitable, qui a ſuivi la courſe du ſoleil autour de notre globe, & qui s'eſt frayé ſur la mer une route pareille à celle que cet aſtre parcouroit dans les airs. La navigation & les voyages jettent un jour nouveau dans le cercle de nos connoiſſances, ſoit qu'ils vérifient les conjectures de nos peres, ſoit qu'ils démentent leurs opinions, comme ſi la propagation des limites du monde & la multiplication des ſciences liées par le même deſtin, euſſent été réſervées au bonheur de nos jours. Ajoutons-

y l'art de l'Imprimerie qui fait voler, comme un éclair, d'un pole à l'autre, toutes les inventions, & qui enchaînant tous les peuples par la communication de leur bienfaits, excite une émulation générale pour la felicité de la terre. Ne laiſſons pas échapper ce concours d'avantages. J'entrevois une révolution prochaine dans la Philoſophie. Déja dans nos entrailles, quoique toutes de glace, dans des jours encore nébuleux, où la ſuperſtition ſembloit avoir éteint tout le feu du génie, n'a-t-on pas eſſayé de s'ouvrir une route vers la nature? Teléſius eſt monté ſur la ſcéne, a produit un ſyſtême plus probable qu'applaudi. Gilbert d'Angleterre qui avoit pouſſé la nature à bout, ſur le ſecret de l'ayman, qui a pourſuivi ce phénoméne avec une nuée de faits & d'expérien-

ces; n'alloit-il pas imaginer un nouvel ordre de choſes, ſans craindre ce reproche de *Xénomanie* que lui valut ſon admiration pour Xénophane? Fracaſtor qui n'a voulu ni maître, ni diſciples, pour être plus libre; Cardan un peu fou, comme il convient de l'être à tout homme de génie, n'ont-ils pas auſſi appris qu'on pouvoit penſer ſans Ariſtote? Bientôt nos neveux émancipés de la tutelle de l'Ecole, dès qu'ils voudront uſer de leur liberté, me laiſſeront bien loin derriere eux, & diront de moi ce qu'on a dit d'Alexandre; tout ſon mérite eſt d'avoir ſçu mépriſer de foibles ennemis. Ils me rendront juſtice, en proteſtant qu'ils ne me doivent rien; mais ils ſe feroient tort, s'ils oſoient attribuer à leurs efforts, ce qu'ils ne doivent eſpérer

que de leur modeſtie, & de cette ſageſſe ſi contraire à l'orgueil philoſophique qui a tout confondu. C'eſt un aſſez grand avantage d'avoir convaincu l'homme de ſa foibleſſe, & c'eſt avoir des droits ſur ſa reconnoiſſance, que de lui remetre ſa véritable force entre les mains.

Le Philoſophe parla, & toute l'aſſemblée jugea que ſon diſcours étoit plein de ce génie, & de ce ſentiment, qui éleve & & honore l'humanité. Sa liberté que des Théologiens auroient appellée arrogance, ne fut regardée parmi des ſages, que comme une louable & généreuſe émulation. On les voyoit ſe parler avec complaiſance ; on eût dit qu'ils paſſoient tout-à-coup d'un ténébreux ſoûterrain à la clarté du grand jour. A la vérité ils voyoient moins qu'auparavant, mais ils

ſe ſentoient près de la lumiere & aſſurés d'en jouir.

Que penſez-vous de tout ceci, dit mon ami ? Des merveilles, lui dis-je. S'il en eſt ainſi, ne manquez pas, ajouta-t-il, d'inſérer ce Diſcours dans vos Ecrits, afin que le fruit de mon voyage ne ſoit pas entiérement perdu. Je le promis, & je m'acquitte.

CHAPITRE IV.

La Fable raiſonnée.

LA Fable eſt le tableau mutilé, ou le monument informe de cette premiere antiquité que le tems a comme enſevelie dans la nuit de l'oubli. C'eſt un voile tiré entre l'hiſtoire perdue, & celle qui nous reſte ; mais un voile tranſparent, qui laiſſe

entrevoir la vérité. Car quel que ſoit l'abus de l'allégorie, il faut bien y avoir recours, quand le ſens littéral ne préſente qu'un monſtre d'abſurdité qui n'a jamais pû entrer dans l'eſprit humain, encore moins en ſortir avec ces traits bizarres & difformes, qui l'auroient d'abord fait étouffer. Homere, ce génie créateur de tant de merveilles; auroit-il enfanté des dieux ſi ridicules? Les a-t-il mis en action pour détromper le vulgaire de ſa crédulité; ou a-t-il abuſé de la ſuperſtition, pour enchanter les eſprits encore davantage? Non ſans doute; mais c'eſt que les Poëtes trouvent une carriere plus libre dans la région des immortels, & qu'ils ſont toujours aſſurés d'intéreſſer les hommes par le merveilleux, dès qu'il touchera de

près à ce qu'ils aiment, ou qu'ils craignent le plus. Le peuple croyoit d'avance ce qu'Héſiode alloit lui raconter, & ſon hiſtoire étoit fondée ſur la tradition. Elle a été depuis ce tems défigurée par les rêves des Enthouſiaſtes, ou par le mépris des ſectes ennemies. Les Philoſophes, les Chymiſtes, les Théologiens même ont abuſé de la licence que donne l'allégorie, & chacun a prétendu rencontrer ſes dogmes & ſes opinions dans la fable. C'étoit la religion des Payens, & chaque peuple y trouve des traces de la ſienne. Mais qu'eſt-ce que la ſuperſtition a de commun avec la vérité, pour qu'on oſe les confondre ainſi ? Voudroit-on nous prouver que toutes les religions viennent des hommes, ou qu'elles ont porté la faux dans le domaine du

Chriſtianiſme ? Ou bien les paraboles ne ſeroient-elles que des miroirs à pluſieurs faces, où l'erreur ſe reproduit & ſe multiplie ? En vain nous dit-on que l'explication de l'Interpréte n'a pas d'autre fondement que le texte du Poëte, & que l'un & l'autre puiſent dans l'imagination ; ne fût-ce qu'un amuſement, qu'on nous le pardonne, s'il peut donner jour à des conjectures neuves. & à des réfléxions ſolides. Tâchons de juſtifier une licence puérile par un uſage noble & digne d'un Philoſophe. La Fable ſert de bandeau, ou de flambeau à la vérité. Que d'autres prennent ſoin de lever ce bandeau, pour nous introduire dans le ſanctuaire de la Divinité, ce deſſein eſt trop hazardeux en des mains profanes. Mais qui nous empêche de découvrir la nature à la lueur

de ce flambeau ? Les paraboles furent comme les premiers jeux de la raiſon, qui s'eſſayoit avec la vérité. On voulut plaire aux hommes, avant de les inſtruire, & amuſer l'enfance de l'eſprit par des images agréables. Elles précéderent les diſcours raiſonnés, comme les hiéroglyphes ont précédé l'uſage des lettres. Nous jugeons de tout par comparaiſon, il faut donc nous dire à quoi une choſe reſſemble, pour nous apprendre ce qu'elle eſt. Ainſi la ſageſſe des premiers ſiécles, (ſuppoſé que la fable ne ſoit pas le débris de l'hiſtoire ancienne) étoit ou bien ingénieuſe d'avoir eu recours à cet artifice innocent, pour enſeigner la vérité, ou extrêmement heureuſe d'être arrivée à ce but, ſans y prétendre. Pourquoi n'aurions-nous pas le même

ſort avec de meilleures vûes.

Orphée, ou la Philoſophie.

Orphée (ou plutôt ſa lyre) après avoir déſarmé les mânes infléxibles, enchanta la rigueur de Pluton qui lui rendit ſon épouſe, mais ſous une condition trop cruelle ſans doute. Sa paſſion n'y pût tenir, il jette avant le tems un regard ſur Euridice, & l'ombre plaintive échappe de ſes bras. La perte d'une femme trop chérie les lui fait toutes haïr, il va cacher ſa douleur dans une ſolitude, n'emportant que ſa lyre pour toute conſolation. D'abord il n'en tira que des ſons funébres que ſon cœur adreſſoit à ſa chere Euridice, & les tigres attendris vinrent prendre part à ſa triſteſſe, les rochers mêmes & les forêts, s'émurent à ſes accords touchans,

toute la nature cédoit au pouvoir de ſon harmonie ; & des femmes y furent inſenſibles, tant le dépit de ſe voir mépriſées étouffa les autres ſentimens. Les Bacchantes jetterent le trouble & la déſertion dans la troupe féroce qu'il avoit apprivoiſée ; le bruit épouvantable de leurs tambours, & les ſons rauques de leur voix enrouée firent taire la mélodie du chantre divin ; Orphée lui-même eſt impitoyablement déchiré par ces furieuſes, & les lambeaux tout ſanglans de ſon corps mutilé furent ſemés dans les campagnes de la Thrace. L'Hélicon par horreur de cet attentat, ou par pitié pour la mort du favori des Muſes, refuſa de couler plus longtems ſur des bords profanés ; & ſe perdant ſous le ſable, il alla ſe faire un nouveau lit ſous un ciel moins affreux.

Tel eſt le ſort de la Philoſophie. Elle porte d'abord un œil curieux ſur la nature ; mais l'impatience de jouir de ſes découvertes lui en fait auſſi-tôt perdre le fruit : elle n'embraſſe que des ombres. Déſeſpérée de ſes mauvais ſuccès, elle ſe tourne vers la Morale, & ne s'attache plus qu'à fléchir les paſſions de l'homme ; elle réuſſit à calmer ſa férocité, à lui donner des loix, à lui inſpirer des vertus ſociales : les peuples ſe lient, les villes ſe bâtiſſent, les bois & les champs déſerts deviennent des jardins & des promenades enchantées. C'eſt ainſi que l'impuiſſance d'arrêter la mort, impoſe au Philoſophe la douce néceſſité de s'éterniſer par ſes bienfaits. Peu ſatisfait de l'immortalité du ſang qui vient de la propagation de l'eſpece, & que la

bête même peut lui disputer, il renonce aux douceurs du mariage, pour jouir des solides plaisirs que donne une réputation établie sur de signalés services qu'il rend au genre humain. Mais qu'arrive-t-il ? Soulevées par la superstition, les sectes détruisent l'ouvrage de la sagesse, les loix sont réduites au silence, l'harmonie cesse dans les Gouvernemens politiques, les hommes reviennent à leur premiere brutalité, les Empires les plus peuplés ne sont bientôt que de vastes solitudes, & la Philosophie elle-même, en proie à la barbarie, ne laisse que des membres épars; les Muses désolées se retirent & vont porter à d'autres nations le goût, la politesse & les Arts.

Pan ou la Nature.

Pan étoit un Dieu compoſé de la bête & de l'homme. Quelle qu'ait été ſa naiſſance, les Parques étoient ſes ſœurs. Tout ſon corps étoit couvert de poil. Comme Dieu des chaſſeurs, il portoit une peau de léopard; & comme Dieu des bergers, il avoit la houlette & le chalumeau. Une troupe de nymphes danſoient autour de lui, avec un chœur de Satyres & de Silenes faiſant mille jeux plaiſans, ſans être agréables: car avec ce cortége & cette pompe bizarre, il répandoit l'épouvante dans les campagnes. Il voulut jouer avec Apollon, il fut humilié; il voulut joûter avec Cupidon, il fut défait; ennemi de l'amour, il n'eut point de poſtérité.

Pan ſignifie la nature, ou ce grand tout qui compoſe l'univers. Le fil des Parques eſt la chaîne des cauſes naturelles, qui domine ſur la progreſſion des eſpeces & ſur la durée des individus. En effet la deſtinée, cette maîtreſſe des Dieux, dont les Parques étoient les miniſtres, & qui renfermoit tous les événemens dans ſon ſein, n'eſt que l'ordre de la nature qui développe le cours des choſes avec une harmonie inviſible & conſtante. Le plus léger mouvement tient à un grand principe, & les révolutions prodigieuſes partent du plus ſimple reſſort. Il n'y a rien d'iſolé dans l'univers, la nature embraſſe & retient tout avec des nœuds plus forts que le diamant. Le monde a une eſpece de pente vers le chaos; mais ce panchant eſt combattu par l'é-

quilibre des mouvemens. Les ſoulevemens de la mer, les débordemens du ciel, les épouvantables ſecouſſes de la terre ne feront jamais ſortir l'univers de ſes gonds, tandis que la nature le tiendra comme empriſonné dans ſes filets. Pan habitoit ſous le voile des cieux & les Parques dans les cavernes de la terre; c'eſt-à-dire, que la nature ſe montre en ſpectacle dans ſes révolutions générales; mais la trame qui régle le ſort des êtres particuliers eſt ſecrette & cachée. Le corps de Pan monſtrueuſement aſſorti figure la liaiſon des globes céleſtes avec la terre, ou plutôt le mêlange des eſpeces; car il n'y a point d'être ſimple, l'homme tient de la bête, l'animal des végétaux, & les plantes ont quelque choſe des minéraux. Le chalumeau compoſé de ſept

tuyaux, eſt l'image de l'accord diſcordant qui forme l'harmonie dans la Muſique & dans le cours de la matiere. L'habit tacheté du Dieu nous peint l'admirable variété de la nature qui a ſemé le ciel d'étoiles, la terre de fleurs, la mer des vaſtes iſles, & la plûpart des objets de brillantes couleurs. S'il préſide aux forêts, c'eſt que tout eſt une eſpece de chaſſe dans la nature, les atomes ſe pourſuivent, les deſirs courent après leurs alimens, & les paſſions après les plaiſirs comme leur proie. S'il préſide aux troupeaux, c'eſt que la vie champêtre eſt la plus conforme à la nature. Les nymphes qui formoient ſa cour, ſont toutes les eſpeces vivantes qui font l'ornement & les délices de la nature, & qui ſont comme l'abrégé des mouvemens univerſels qui animent

ce tout viſible & permanent. Les Satyres & les Silénes repréſentent aſſez les folies de la jeuneſſe, & celles de la vieilleſſe, deux âges qui divertiroient un Démocrite par les traits ridicules qui les rapprochent. Les terreurs paniques ſont les ſuites de cette crainte exceſſive que la nature inſpire aux hommes pour la conſervation de leur être, & comme il ne ſçauroit y avoir trop de précaution contre les dangers qui aſſiégent ſon ouvrage, ces terreurs ſuperflues en elles-mêmes, doivent entrer néceſſairement dans ſon objet eſſentiel. On ne prête point d'amours au Dieu Pan; car l'amour eſt un beſoin, ou le déſir de la jouiſſance, mais la nature ſe ſuffit à elle-même, & jouit continuellement de ſes propres charmes; auſſi pour achever le paralelle, ne

produit-elle rien au-dehors, contente de cette fécondité qui met ſans ceſſe au jour des phénoménes long-tems cachés dans ſon ſein.

Le Ciel, ou l'origine du monde.

Le ciel étoit le plus ancien des Dieux. Saturne, comme s'il eut voulu reſter ſeul, après avoir privé ſon pere de ſa fécondité, dévoroit ſes propres enfans, à meſure qu'il les produiſoit. Jupiter lui échappa, lui fit la guerre, le mit aux fers & s'empara de ſon trône. Ce n'eſt pas tout: afin de forcer Saturne à reconnoître ſon crime par ſon ſupplice, il ſe montra fils barbare à ſon exemple; il lui ôta l'eſpoir de devenir pere déſormais, jetta les dépouilles de la génération dans la mer; & voilà l'écume

dont Venus naquit. Le regne de Jupiter fut troublé par la révolte des Titans & des Géants ; mais leur défaite aſſura pour jamais ſa gloire & ſa puiſſance.

C'eſt ici le ſyſtême de l'éternité de la matiere, d'où le tems fit éclorre le monde. Le Ciel eſt ce voile de la nature, qui embraſſe toute le globe de l'univers. Il eſt *inféconde*, car la maſſe de la matiere ne peut augmenter. Ces enfans dévorés par Saturne, ne ſont que les eſſais de l'Etre toujours détruits & toujours repris par le tems, ou ces premieres combinaiſons du mouvement pour enfanter le monde, juſqu'à ce qu'après bien des métamorphoſes inutiles & des générations imparfaites, la matiere prît cet état de conſiſtence & d'harmonie où nous la voyons. L'univers ne fut pas d'abord

d'abord paiſible ; les élémens encore indociles, lutterent contre le nouveau joug ; mais l'attraction ramena le calme & l'équilibre : d'autres ſoulévemens menaçoient la nature ; une conſpiration générale des vents, des pluies & des feux inteſtins alloient diſſoudre la terre, tout fut arrêté. Cependant Saturne ne périt pas, parce qu'après la ſucceſſion révolue des ſiécles, le tems replongera l'être dans la confuſion d'où il l'a tiré. Voilà, comme on voit, & de la Philoſophie dans la Fable, & de la Fable dans la Philoſophie.

L'Amour ou les Atomes.

L'Amour & le Chaos tous deux fils de la nuit, enfanterent les Dieux & l'univers. L'Amour toujours enfant, aveugle & nud,

eſt armé de fléches. C'eſt à ce pere des immortels que le fils de Vénus, le plus jeune des Dieux, a dérobé ſon appanage & ſes caractéres.

Tel fut le développement de la matiere. Un premier inſtinct, dont on ne peut deviner la cauſe ni l'origine, antérieur aux autres mouvemens, univerſel, toujours durable & le plus eſſentiel de tous, tira les êtres des flancs de l'abyſme ou du chaos. C'eſt cette inquiétude des élémens que les Philoſophes ont toujours ſentie, ſans l'expliquer. Car l'appeller un éguillon ou un attrait violent, comme les Peripatéticiens; c'eſt rendre un ſon, & non pas une idée : la rapporter à Dieu; c'eſt ſans doute terminer la difficulté, mais non pas la réſoudre. La Religion nous mene à la vérité, par un intervalle im-

menſe & ténébreux hors des limites de la nature ; eſpace qu'il faut franchir d'un ſaut, car on ne peut y arriver pas à pas. Démocrite avoit mieux ſenti, lorſqu'après avoir arrondi ſes atomes, & leur avoir prêté une inclination qui naiſſoit de leur configuration même, il ſuppoſoit qu'ils avoient tous un point de réunion vers le centre du monde ; que dans cette impulſion générale, les grands atomes allant avec plus de force à leur terme, chaſſoient les petits qui ſe rencontroient dans leur route, & leur communiquoient une direction oppoſée qui les éloigne autant du centre, qu'ils en approchent eux-mêmes. Mais ce ſyſtême plus ingénieux que ſatisfaiſant, n'explique ni les mouvemens circulaires des aſtres, ni les phénoménes de la

condenſation & de la raréfaction, ni la compreſcibilité & l'élaſticité des corps.

Epicure nous replonge dans les ténébres avec ſon concours fortuit, & c'eſt alors que l'Amour reſte dans la nuit où la Fable l'a trouvé. Quant à ſes attributs ſinguliers, les atomes & la petiteſſe des élémens, avant l'aſſemblage des maſſes, développent l'énigme de cette enfance imaginaire; ſa nudité nous peint la décompoſition des molécules. On le repréſente aveugle; en effet ce premier inſtinct n'eſt qu'un mouvement embarraſſé, ſans ordre & ſans vûes: il n'y a que le ſecond pas de la matiere, au ſortir du chaos, qui, après des eſſors infinis, ait établi cette harmonie & cet arrangement invariable qui nous enchante: ainſi la Providence aſ-

ſujettit l'aveugle hazard à ſes deſſeins. Cet arc & ces fleches, que ſignifient-elles, ſinon l'influence réciproque des corps qui s'attirent & ſe repouſſent à des diſtances éloignées ? Ne lancent-ils pas leurs rayons imperceptibles, comme autant de fléches, à travers les vuides épars, ou par un milieu tout-à-fait inviſible ? A ce panchant inquiet des atomes qui s'accrochent, rapportez la multiplication & la propagation des eſpéces. De l'antique Amour eſt ſorti le dernier ; c'eſt-à-dire, de l'impulſion univerſelle qui lie le Ciel à la terre, & tous les grands corps enſemble, deſcend la ſympathie qui aſſortit les individus pour la réproduction. Cet Amour eſt le fils de Venus. Car Vénus nous donne une inclination générale pour un autre ſexe,

& l'Amour la détermine vers un objet particulier qui nous charme, nous rappelle & nous entraîne par des reſſorts invincibles à l'union naturelle ; ſource intariſſable de joie & de plaiſirs, de bonheur & d'immortalité.

Proſerpine ou l'Ether.

Pluton condamné par le Deſtin à régir les Enfers, comprit que ſon Empire n'avoit rien d'aſſez attrayant, pour engager une jeune Déeſſe à venir partager ſa couche. Cependant il ne pouvoit habiter ſeul le ſéjour des ennuis & de la triſteſſe, il ſe réſolut donc à tenter la voie de l'enlévement. Proſerpine digne par ſa beauté du lit de Jupiter, s'occupoit à cueillir des narciſſes, dans les prairies de la

Sicile ; elle ſe ſentit tout-à-coup enlevée par des mains inviſibles, dans un char ténébreux qui la tranſporta d'un clin d'œil ſous les abyſmes de la terre. Cérès ne voyant plus ſa fille, la cherche vainement, une torche à la main, de contrée en contrée ; elle apprit enfin, ou conjecturа ce qu'elle étoit devenue. Elle va toute déſolée la demander à Jupiter qui, touché de ſa tendreſſe, conſent à ce que ſa fille lui ſoit rendue, pourvû qu'elle n'ait encore pris aucune eſpece de nourriture dans les Enfers : condition bien injuſte de la part du Dieu qui l'impoſoit, ſçachant qu'elle n'étoit plus poſſible ; car il ne pouvoit l'ignorer, ſans être aveugle. Proſerpine avoit déja entamé une pomme de grenade ; & quoiquelle n'en eût mangé que trois grains, il fallut re-

courir à de nouvelles ſupplications pour diminuer la rigueur de l'Arrêt. Enfin à force de larmes, Cérès obtint que Proſerpine partageroit l'année entre ſon époux & ſa mere. Pendant les ſix mois qu'elle ſéjournoit avec Pluton, Théſée & Pirithoüs eſſayerent de la ravir: elle étoit faite pour les enlévemens; ils deſcendirent ſur un rocher: mais quel fut leur étonnement au réveil, de ſe trouver aſſis pour l'éternité! Après un ſi funeſte voyage, il n'étoit plus permis de revoir le jour; cependant Proſerpine, en qualité de Reine, obtint le privilége d'accorder ſon retour à celui des mortels qui lui porteroit un rameau d'or, caché dans l'horreur de la forêt ténébreuſe qui conduit aux Enfers.

Tel eſt l'Ether celeſte qui,

pénétrant le ſein de la terre, s'attache aux flancs de ce grand corps, par de vaſtes embraſſemens, pour y répandre le germe de toutes les productions. Image de cet hymen inexprimable, qui enfante la vie de tout ce qui végete ou reſpire, & perpétue ainſi la durée des ſiécles & des hommes. Cet eſprit divin donne & répand ſa ſubſtance par des fermentations continuelles, principe de la formation & de la diſſolution de tous les corps. Sa nature eſt de s'envoler & d'échapper ſans ceſſe, rien ne peut le retenir, ſi ce n'eſt la violence de l'art. On le voit dans l'écume, où l'air ſemble ſe marier à l'eau, mais c'eſt qu'il y eſt contraint par un mouvement rapide & tournoyant, comme les rouesd'un char. Quelquefois il s'enferme dans les en-

trailles de la terre où lui ſeul préſide à l'entretien des ſucs ; car la terre eſt alors comme morte, inſenſible, aveugle & ſans reſſort. C'eſt dans cette priſon qu'il ſe nourrit des débris que la mort laiſſe ſur ſon paſſage, lorſque deſcendant du ſigne du Scorpion ſur les aîles de l'Aquilon, elle vient abbatre les fruits, dépouiller la campagne de tous ſes ornemens, précipiter les vieillards dans la tombe, & détruire l'ouvrage des tiédes Zéphyres. C'eſt-là qu'il réchauffe & ranime tous les corps pour une nouvelle organiſation : tandis qu'il s'occupe dans les mines à la formation des métaux, il eſt inutile de le ſolliciter à revenir ; mais il arrive une ſaiſon plus heureuſe : alors le ſoleil par ſes inſtances & l'importunité de ſes rayons, l'attire ſur la face de la

terre, où il porte l'abondance & les plaiſirs, cortége de l'abondance, juſqu'à ce que le triſte hyver le rappelle dans ſes cavernes profondes. Car à peine a-t-il étalé ſes charmes & ſes tréſors ſur l'horizon, qu'il deſcend & ſe retire dans ſa couche ordinaire, pour y travailler à la régénération. Les eſprits les plus actifs qui volent ſur la terre, pénétrent quelquefois dans ſes retraites pour l'enlever, s'il eſt poſſible, & s'unir à cet eſprit de vie; mais ils ſe trouvent retenus en chemin, & pour jamais attachés au premier corps ſur lequel ils s'arrêtent. Le rameau d'or eſt ſans doute le grand œuvre des Chymiſtes, avec lequel ils prétendent rétablir toutes les fortunes, & éterniſer la vie des hommes. Merveilleux ſecret enfoncé dans

l'épaiſſeur des ombres & des ténébres. Mais ſi cette alluſion déplaiſoit aux aſpirans de la pierre philoſophale, on peut y ſubſtituer une application moins ingénieuſe & plus raiſonnable : c'eſt l'idée de la conſervation des corps par les moyens de l'art ; choſe moins abſurde qu'impraticable : on l'a conçue avec quelque apparence de raiſon & de ſuccès ; & ſi la vanité qui l'a fait imaginer, pourſuit l'exécution d'un ſi rare projet, peut-être ne ſera-t-il pas auſſi ridicule qu'il le paroît.

Protée ou la Matiere.

Protée étoit l'interprête de tous les ſecrets ; l'avenir & l'antiquité n'avoient rien d'oſcur pour ſes yeux perçans. Une grotte étoit l'aſyle de ce Devin. C'eſt-là qu'il rentroit tous les jours,

rappellé par la chaleur du midi, pour y compter les veaux marins que Neptune avoit confiés à ſa garde, après quoi il dormoit tranquillement. C'étoit le le temps de le ſurprendre; il falloit enchaîner l'oracle, pour lui arracher la vérité. Mais que ne faiſoit-il pas pour échapper à la violence ? Il paſſoit ſucceſſivement par toutes ſortes de metamorphoſes, juſqu'à ce que forcé de revenir à ſa premiere forme, il dévoiloit tous les myſteres que le tems dérobe à la curioſité des mortels.

C'eſt la matiere qui ſe peint ſous cet emblême. Elle erre & ſe proméne ſous l'immenſe concavité de la voûte des Cieux, veillant toujours à la conſervation de toutes les eſpeces. Animaux, plantes & minéraux, tout vit par ſes ſoins. C'eſt au-

tour de ces nombreux troupeaux qu'elle épuiſe ſon activité féconde, puis elle paroît s'endormir dans un profond repos. L'ardeur du midi déſigne ce dégré de mouvement ou d'action *créatrice*, où étoit la matiere, quand embraſée & fondue, pour ainſi dire, elle ſe ſépara en eſpeces innombrables, & chaque eſpece en individus diviſibles preſqu'à l'infini. Juſqu'ici la nature eſt repréſentée dans toute ſa liberté, conduiſant l'amas prodigieux de tous les êtres. Un Philoſophe vient, inquiet d'un phénoméne qu'il a découvert par l'obſervation, ou d'une vérité qu'il entrevoit dans les combinaiſons d'un ſyſtême; il ſolicite la nature, elle ſe refuſe; il la preſſe & l'empriſonne dans le creuſet ou les fourneaux; & c'eſt après avoir parcouru le cercle de ſes métamorphoſes,

& s'être changée en eau, en fumée, en pouſſiere, en caillou, qu'elle ſe montre dans l'analyſe, telle qu'elle étoit avant la compoſition : car l'alambic eſt comme une eſpece de matrice où chaque partie reprend ſa forme naturelle. C'eſt alors que le Philoſophe connoiſſant toutes les extrémités des opérations de la matiere, & ſuivant tous les progrès de la formation & de la *diſſolution*, voit la route qu'elle a tenue dans l'immenſité des ſiécles paſſés, & la route qu'elle tiendra dans l'éternité des tems.

Dédale ou les Arts.

Dedale fut l'homme le plus admirable & le plus déteſtable de ſon ſiécle, car l'envie lui fit immoler bien des rivaux, comme s'il ne lui ſuffiſoit pas de les ſurpaſſer. Exilé

de ſa patrie, il trouva de l'appui chez les Rois étrangers & dans la plûpart des villes, où la réputation de ſes talens l'avoient fait connoître. Il travailla pour la gloire des Princes qui l'avoient accueilli ; il embelli les temples des Dieux, il enrichit de vaſtes Palais, de ſes inventions. Mais ſon génie dévoué au crime, ſe ſignala ſurtout par des chef-d'œuvres d'infamie. L'attentat inoüi de Paſiphaé & ſon fruit exécrable furent l'ouvrage de ſon induſtrie. Le Minotaure parut, il voulut cacher ce monſtre de brutalité, mais par un nouveau crime : il imagina le labyrinthe, où il recela toutes les abominations de la nature : car la pudeur n'avoit point eu de part à ſes précautions. Cependant pour fournir quelques remédes au crime, après en avoir fabriqué les inſ-

trumens, il inventa ce fameux fil qu'Ariane eut la foibleſſe de prêter à Théſée, pour ſortir du labyrinthe. Minos pourſuivit ce mauvais génie avec une rigueur digne de l'équité d'un grand Légiſlateur; mais le ſcélérat eut le bonheur de lui échapper, ſon art & ſa renommée lui procurant des reſſources partout. Enfin victime de ſes inventions, il périt, comme ſon fils, dans la mer Egée.

Cette parabole n'a pas beſoin d'interpréte. On y voit le cours des paſſions, des crimes & des malheurs attachés au génie. Quand un Artiſte habile a mérité les applaudiſſemens & la haine de ſes concitoyens, on punit encore l'Etat, en l'exilant; car il ne manque pas d'aſyles que la curioſité ou l'émulation des peuples voiſins lui ouvrent de toutes

parts. Il ſe ſauve ſur cette opinion généralement répandue, qu'un grand homme eſt toujours, dans ſa patrie, au-deſſous de ſon mérite. Le monde profite de quelques inventions ; mais combien de découvertes pernicieuſes, fatales influences du génie ! L'art ne ſemble-t-il pas s'être plutôt exercé à la deſtruction du genre humain, qu'à perpétuer ſa félicité ? Tant d'armes, tant d'inſtrumens de guerre, tant de poiſons mêlés parmi les remédes, que de ſecours prêtés à la mort, pour dépeupler la terre ! épouventables monumens de ces eſprits créateurs. S'ils rencontrent par hazard, & peut-être contre leur intention, un nouveau moyen de vivre & de jouir, n'en font-ils pas auſſi-tôt un labyrinthe inexplicable par le myſtére dont ils le couvrent, & par

le prix énorme qu'ils y attachent ; enſorte que les ſecrets de la pharmacie ne ſont que les rançonnemens de l'avarice. Le luxe & la débauche puiſent dans l'invention, des Artiſtes des rafinemens que la Politique eſt tôt ou tard obligée d'interdire ; mais, comme dit Tacite, en parlant des Charlatans de ſon ſiécle, il y a une eſpece de gens que l'Etat à beau chaſſer, quand la nation les retient. Heureuſement la vanité de ces Arts corrupteurs, les fait évanouir plus ſûrement que la perſécution des Loix. Car le libertinage enfin déſabuſé de ces remédes qu'on promettoit à ſes excès, & ſur la foi deſquels il avaloit le poiſon de la débauche; l'homme rattrape ſa raiſon & ſes mœurs au prix de ſa ſanté.

Le Styx ou les Traités.

Les Dieux juroient par le Styx ; c'étoit un fleuve qu'on ne repaſſoit jamais. Auſſi le parjure, après ce terrible ſerment, excluoit la Divinité ſacrilége de la table de Jupiter.

La néceſſité repréſentée par ce fleuve fatal, eſt le ſeul nœud qui lie les Rois. Tous les autres droits de la naiſſance, de la religion, de la reconnoiſſance, de l'honneur même, ſont de foibles barrieres que l'ambition briſe toujours. Il eſt ſi aiſé à un homme qui ne rend compte à perſonne de ſes volontés, d'interpréter à ſon gré la foi des Traités, & de couvrir ſes infractions du plus beau voile. Iphicrate avoit raiſon de dire aux Lacédémoniens, que l'unique garant de

leur fidélité envers les Athéniens, ſeroit l'impuiſſance de leur nuire. Si la couronne ou la vie d'un Prince n'eſt en danger par la rupture, on ne doit pas compter ſur ſa parole.

Acheloüs ou la Guerre.

Hercule diſputoit Déjanire avec Acheloüs. Un combat devoit décider auquel des deux cette beauté tomberoit en partage. Acheloüs ſe prépare, & après avoir eſſayé pluſieurs métamorphoſes, il ſe préſente enfin à ſon rival ſous la forme d'un taureau menaçant & qui frémit de rage, attendant le premier coup. Hercule avoit dompté tant d'autres monſtres, il rompt une corne à celui-ci; Acheloüs la lui redemande; & pour l'obtenir, lui donne en

dédommagement celle de la chévre Amalthée, qui étoit la corne d'abondance. Qu'arive-t-il dans la guerre ? Beaucoup de préparatifs d'un côté pour ſe défendre ; on fortifie les places, on redouble les garniſons, on coupe les ponts, on garde les défilés, on dépeuple la campagne, on remplit les greniers : l'ennemi vient à la tête d'une armée ou d'une flotte, il fait un ſiége on livre une bataille, & tout cet appareil de défenſe ſe diſſipe ; un boulevard des frontieres emporté, tout plie ; & pour le ravoir, il faut céder de vaſtes pays au vainqueur. Tel eſt l'avantage de la puiſſance qui attaque.

Typhon ou la Rebellion.

Junon indignée de n'avoir pas eu de part à la naiſſance de

Minerve, & voulant se venger des mépris de Jupiter, fatigua tout le Ciel, pour en obtenir un fruit qui n'appartînt qu'à elle. L'Olympe y consentit, elle frappa la terre, & Typhon sortit de ses entrailles. Cet horrible monstre nourri par un serpent, devint bientôt un géant qui essaya ses premieres forces contre Jupiter. Il vint à bout de vaincre le Dieu, transporta son captif sur ses épaules dans un affreux désert, lui coupa les pieds & les mains, qu'il eut soin d'emporter avec lui comme un trophée. Il n'en jouit pas long-tems, Mercure atteignit le scélérat, lui arracha ces dépouilles encore sanglantes, & rétablit Jupiter dans son premier état. Jupiter attaque le monstre, le blesse d'un trait de foudre; & son

ſang empoiſonné couvrit auſſitôt la terre de ſerpens ; il fuyoit encore, quand ſon vainqueur l'arrête en l'accablant ſous le poids du Mont Æthna.

C'eſt ici l'image des ſéditions qui arrivent dans une Monarchie. Les Rois, quoique ſubordonnés aux Loix fondamentales de l'Etat, confondent ſouvent le pouvoir légitime avec le pouvoir arbitraire, & donnent à leurs caprices toute la force de leurs volontés ; au mépris de leur Conſeil, du Sénat & de tous les Ordres de leur Empire. Alors le peuple forme auſſi des entrepriſes, & de concert avec la nobleſſe, il enfante des rumeurs ſourdes qui éclatent bientôt en des ſéditions ouvertes. C'eſt un monſtre à cent têtes qui, par autant de bouches enflammées, vomit

vomit l'incendie dans les provinces, ſes mains de fer mettent tout en ſang, la rebellion vole juſqu'à la Capitale; & le Monarque n'étant plus en ſûreté dans ſa Cour, cherche un aſyle ſecret où ſon autorité languit & diſparoît, juſqu'à ce que des paroles de paix, de modération & d'équité lui redonnant ſa véritable force, il puiſſe déſarmer & confondre les rebelles qui oſeroient encore lui tenir tête.

Endymion, ou le Favori.

Endymion couchoit dans une grotte ſous d'énormes rochers. C'eſt-là que Diane deſcendoit ſouvent, comme pour lui dérober, à la faveur du ſommeil, de tendres baiſers qu'il n'eût pas eu ſans doute la cruauté de refuſer. Elle prenoit ſoin de l'en-

dormir elle-même ; & de peur que ſon amour ne cauſât quelque dommage à l'innocent berger, elle veilloit ſur la proſpérité de ſon troupeau, enſorte que ſous la garde favorable de la Déeſſe, il devint le plus nombreux & le plus brillant de toute la contrée.

Les Princes doivent prendre ces précautions avec leurs confidens. Obligés de ſe livrer à quelqu'un, ce n'eſt point à des eſprits inquiets & curieux de leurs ſecrets qu'ils s'ouvriront, mais plutôt à des cœurs ſimples, en qui la candeur habite avec la modeſtie, incapables de trahir les myſteres qu'on leur révéle, & d'abuſer de la confiance de leur maître, pour leur élévation. Loin d'épier avec indiſcrétion des démarches que l'on doit reſpecter en ſilence, ils ferment

les yeux, & paroiſſent ſe prêter à la faveur, plutôt que s'empreſſer après elle. C'eſt avec eux qu'un Roi peut deſcendre de la Majeſté du Trône, & s'abbaiſſer juſqu'à une eſpece de familiarité. Tel étoit Tibere qui fuyoit les regards malins des courtiſans trop éclairés, & dépoſoit ſa diſſimulation à l'égard de ceux qui n'en avoient point. Tel étoit Louis XI, le Prince le plus clair-voyant & le plus impénétrable. Mais un Monarque adroit, de peur de faire éclater ſes ſecrets avec ſa faveur, ménage ſi bien les intérêts de ſon favori, que ſa fortune augmente, & s'embelliſſe imperceptiblement. S'il accorde trop dans les commencemens, que lui reſtera-t-il à donner dans la ſuite ? Un favori doit ſe contenter de ſon crédit & de l'amitié de ſon Prince,

ſans exiger de lui des honneurs extraordinaires qui le rendroient odieux.

Actéon & Penthée, ou la Curioſité.

Actéon vit Diane au ſortir des bains, & ſes propres chiens le dévorerent. Ceci regarde les Courtiſans aſſez téméraires pour oſer percer dans l'ame des Rois, & ſur-tout aſſez malheureux pour avoir découvert leurs foibles. A peine ils ont dévoilé le funeſte ſecret, que la haine prépare leur diſgrace ; ils l'attendent dans l'allarme ; enfin le coup éclate, & leurs propres cliens, ceux-mêmes qu'ils nourriſſoient à leur ſuite, engloutiſſent cette proie de l'infortune.

Penthée voulut ſonder les myſteres de Bacchus, & le voilà

tellement rempli de ſes fureurs, que tous les objets ſe multiplient à ſes yeux ; il croit voir deux ſoleils, Thebes ſe reproduit, il la trouve toujours ſur ſes pas, & il n'y arrive jamais.

N'eſt-ce pas vous, Philoſophes, qui, par les ſecrets de la nature, prétendez vous élever aux myſteres de la religion, & oppoſer les ouvrages de la Divinité contre ſes décrets ? Bientôt un vertige inquiet s'empare de votre raiſon, vos yeux troublés voient pluſieurs ſoleils & pluſieurs mondes. Le déréglement de votre eſprit paſſe dans votre conduite. Méchans, ou vertueux, au gré de vos opinions flottantes & mobiles, ou plutôt réduits au dernier inſtinct qui vous agite, vous livrez & le monde & vos actions aux bizarreries du hazard.

Caſſandre, ou la Moroſophie.

Caſſandre avoit enflammé le cœur d'Apollon : elle éludoit ſes déſirs, ſans rebuter ſes eſpérances. Mais ſa curioſité exigeoit, avant de ſatisfaire celle d'Apollon, que ce Dieu lui accordât la faveur de connoître & de prédire l'avenir. A peine eut elle obtenu ce ſecret de ſa complaiſance, que ſes détours ſe changerent en refus déclarés. Le Dieu déſeſpéré ne pouvant retirer ſes dons, les rendit inutiles ; & laiſſant à l'infidelle Prêtreſſe l'avantage d'annoncer la vérité, il ne lui donna pas le talent de la perſuaſion. Elle eut beau préduire la ruine de Troye, perſonne n'ajouta foi à ſes oracles.

Tel eſt le mauvais ſort de ces

caractéres vertueux, qui prenant les inſtigations d'une fiere liberté pour l'inſpiration de la ſageſſe même, donnent de bons conſeils, & ſuivent leur goût pour la vérité, ſans attendre le moment favorable de la placer : parce qu'ils n'entendent, ni le ton de leur ſiécle, ni la ſcience des conjonctures, ils dérangent l'harmonie, achevent de renverſer ce qui panchoit, & ne ſont reconnus pour de profonds Politiques, que par la vérification de leurs ſiniſtres préſages. Caton d'Utique avoit ſagement prévû la ſervitude de Rome, & la tyrannie des Céſars ; mais comme il l'annoncoit en dieu qui tonne & menace, & non en citoyen que ſa tendreſſe allarme, il ne fit que hâter la chûte de ſa patrie. Caton eſt admirable, diſoit Ciceron, il voit le bien, il le

ſent. Mais pourquoi s'imagine-t-il parler à la République de Platon, tandis qu'il a affaire au vil troupeau de Romulus ?

Prométhée, ou l'Homme.

Prométhée avoit fait une ſtatue de boüe, aſſez belle, s'il n'y avoit pas mêlé un levain, compoſé du fiel de l'aſpic & de l'écume du lion. Il voulut animer cette maſſe inſenſible ; le feu du ſoleil étoit propre à ſon deſſein : il le dérobe aux cieux, & donne la vie à l'homme, qui ſe plaint auſſitôt aux Dieux de ce préſent fatal, comme ſi ſon premier ſentiment eut été celui du malheur. Jupiter écouta l'accuſation intentée contre Prométhée, & pour nous dédommager de l'effet de ſon larcin, avant de le punir, il le répare par un bien-

fait capable d'adoucir les peines de l'exiſtence, c'étoit le don de rajeunir. L'homme enchanté de ſon bonheur, ſans en connoître le prix, charge un âne de ce fardeau. La bête preſſée en chemin d'une ſoif ardente, s'arrête au bord d'une fontaine que gardoit un ſerpent, & lui céda pour un peu d'eau la charge qu'il portoit; car le ſerpent ne la laiſſa boire qu'à cette condition. Prométhée vengé de l'injuſtice des hommes, par la perte qu'ils venoient de faire; quand il les vit réduits au premier état où ils étoient en ſortant de ſes mains, ſe réconcilia d'abord avec eux, mais ne le pardonna pas à Jupiter; & pour mieux l'outrager, prit le moment d'un ſacrifice. Il immole deux taureaux, enveloppe toute la chair des deux victimes ſous une peau,

tous les os ſous l'autre, & donne le choix au Maître des Dieux. Jupiter vit cette impudente fourberie ; mais afin de faire mieux éclater ſon reſſentiment, il diſſimula ; & comme s'il eut été dupe d'un mortel, il préféra l'offrande la moins acceptable. Cependant il ne tarda pas à décharger ſa colere, & le poids en retomba ſur tout le genre humain : il ordonne à Vulcain de forger une femme ; elle avoit tous les dons de la beauté, chaque trait marquoit un préſent des Dieux, dont elle étoit l'image. Juſques-là tant de bienfaits n'annonçoient point, ce ſemble, de vengeance ; enfin Pandore fut renvoyée avec une boëte fatale où l'eſſain des maux étoit empriſonné. Prométhée fut le premier, à qui elle s'offrit avec ces graces ſéduiſantes qui dé-

concertent la ſageſſe ; il regarda la femme, & ne toucha point à la boëte. Epiméthée moins ſoupçonneux, ou plus enyvré des charmes de Pandore, ouvre ſa boëte, plein d'impatience & de curioſité ; les crimes & les peines, tous les fléaux de la nature s'envolent auſſi-tôt & couvrent la face de la terre, il eut beau vouloir retenir ce débordement des maux, il ne reſta que l'eſpérance au fonds de la boëte. Prométhée avoit été puni dans ſon ouvrage, il devoit l'être encore dans ſa perſonne. Jupiter rappella tous ſes crimes, entr'autres ſon attentat ſur Minerve, & le condamna à des tourmens perpétuels. Un vautour attaché ſur ſon cœur, ne lui donnoit point de relâche ; & de peur que ſon ſupplice n'eut en terme, ſes entrailles renaiſ-

ſoient chaque nuit, pour être inceſſamment dévorées. Cependant Hercule, après bien des années, parvint au Mont Caucaſe, tua l'oiſeau rongeur à coup de fléches, & délivra Prométhée. On inſtitua la fête des torches, en l'honneur de ce réparateur du genre humain. On s'aſſembloit pour courir avec des flambeaux; celui qui laiſſoit éteindre le ſien, ſe retiroit des jeux, & la victoire reſtoit au premier qui portoit ſa torche allumée au bout de la carriere.

Voilà tout l'homme. Son ame eſt une émanation de cet eſprit moteur qui vivifie l'univers. On diroit qu'il eſt le terme & le centre de ce monde, tant il y a ſçû tout aſſujettir à ſes beſoins ou à ſes plaiſirs; la terre ſemble ne ſe couvrir de plantes & & d'animaux, que pour ſon uſa-

ge ; le ſoleil ſemble ne luire que pour lui, les aſtres ne rouler qu'à ſes ordres, la nature enfin ne s'occuper dans ſes fonctions, que des intérêts de l'homme ; il eſt lui-même un compoſé de tous ſes ouvrages, un abrégé de tous ſes ornemens. Mais ce qui va diſſiper l'enchantement de cette illuſion, c'eſt la miſere de ſa naiſſance, la foibleſſe & la nudité qui l'accompagne ; il n'a de ſecours que dans ſes larmes, ni d'eſpoir que dans la compaſſion qu'excite ſon indigence. Si la nature l'abandonnoit !.... Mais non : l'inſtinct, ſon premier guide, veille à ſa conſervation. A peine l'ingrat a ſenti l'impreſſion des bienfaits du ciel, qu'il ſe plaint de ſa condition : il accuſe l'Auteur de ſon exiſtence ; & le ciel, loin de s'irriter, accorde à ſes murmures tout ce qui lui man-

que, en lui donnant l'induſtrie de ſe le procurer, par la voie de la réfléxion & de l'expérience. La main eſt ſon principal inſtrument, & le feu comme le premier des élémens, parce qu'il préſide à preſque toutes les opérations de l'art. La religion devroit être l'expreſſion de ſa reconnoiſſance, mais l'hypocriſie ſe mêle à ſes offrandes. Il ſemble vouloir en impoſer à la Divinité; & tandis qu'il l'invoque à grands cris, qu'il s'immole tout entier en apparence, ſon cœur dément le ſacrifice; il n'offre que la dépouille de la victime, ſes dehors trompent tous les yeux, excepté l'œil qui ſonde les ténébres de la méchanceté. Bientôt après il s'attaque à la ſageſſe de Dieu même, & prétend ſoumettre ſes décrets au tribunal des ſens & de la

raiſon. C'eſt alors que la juſtice infaillible le livre à ſes paſſions. La volupté s'empare de ſon cœur, il la reçoit comme le plus chéri de tous les dons céleſtes; mais que de maux elle traîne à ſa ſuite, ſans parler des douleurs qui l'accompagnent! Eh! n'eſt-ce pas de cette ſource de corruption & de plaiſir que ſont ſorties les peſtes qui affligent le cours de la vie humaine; les guerres qui déſolent les Empires, & tant de révolutions qui ont boulverſé la face de la terre? Heureuſement la contagion ne ſe répand pas dans toute ſon étendue; & tandis que la foule du genre humain, la plus imprudente, ne ſonge qu'à ſatisfaire la curioſité du mal qui la preſſe, qu'on ſavoure les douceurs du plaiſir, ſans s'inquiéter de l'amertume qui vient après,

ou peut-être qu'on ſe repaît de vaines eſpérances qui, comme des ſonges legers, charment le ſommeil de la vie ; les autres rejettent les ſollicitations de cette enchantereſſe. Mais pour être plus ſage, on n'en eſt pas plus heureux. Que de goûts délicieux la raiſon nous fait ſacrifier ! & les remords importuns, & les ſombres réfléxions, & les agitations perpétuelles de la fortune ! En proie au ſoulévement des paſſions, à la tyrannie de la vertu, mille penſées inquiétes & chagrines, la crainte des hommes, la vanité, l'intérêt, la réputation, autant de vautours qui déchirent un cœur attaché à ſes réſolutions. S'il a des intervalles paſſagers de conſolation, la tréve eſt bientôt rompue ; & ſes ennemis toujours prêts viennent l'attaquer avec un

redoublement de forces. Il n'y a qu'une conſtance infatigable, comme celle d'Hercule, capable de ſurmonter tant de travaux. Telle eſt cette intrépidité d'ame qui voit tous les événemens du même œil, reçoit les faveurs & les coups du ſort ſans aucune altération, & cette magnanimité qu'on a toujours appellé Philoſophie, parce qu'elle vient moins d'une indifférence naturelle, que de l'habitude de contempler les orages de la vie & les viciſſitudes de la fortune.

Un Chrétien pourroit bien entrevoir dans cette fable des alluſions aux myſteres de ſa créance; mais c'eſt porter une lumiere profane à l'Autel du Dieu de ſainteté.

Il ſeroit encore plus naturel d'y trouver des rapports avec l'étude de la Philoſophie. On y ver-

roit que le rajeuniſſement n'eſt autre choſe que l'art de renouveller la vie de l'homme par les ſecrets de la nature, mais qu'on les a perdus ces ſecrets, en les confiant à une expérience lente & peu réfléchie; qu'on doit cependant beaucoup plus attendre, en fait de découvertes, des yeux de l'obſervateur ſans génie, que de l'imagination des raiſonneurs.

Les jeux inſtitués pour honorer la mémoire de Prométhée, nous rappelleroient que les arts ne peuvent arriver à leur perfection, que par le concours des Philoſophes de pluſieurs ſiécles; que les eſprits les plus bouillans perdent de vûe la lumiere qu'ils tenoient, & que le flambeau de leurs ſyſtêmes s'éteint par la précipitation de leur courſe. On concluroit donc qu'il faut rallumer cette émulation, ou plutôt

cette ardeur générale d'étudier la nature ; & tous les partis qu'une ambition puérile a jusqu'ici divisés, se réuniſſant pour combiner ensemble les résultats de l'observation & de la réflexion, on parviendroit enfin au but de la Philosophie, qui est la vérité, l'utilité, le bonheur des hommes.

Dioméde ou le Fanatisme.

Dioméde étoit protégé de Pallas, elle lui inspira l'audace d'attaquer Vénus ; car non plus que Junon, elle n'avoit pas oublié le triomphe de sa beauté sur le mont Ida. Dioméde affronte Vénus, & la bleſſe. On peut juger après cela quel avantage il eut sur les Troyens, qui n'étoient que des hommes. Mais son attentat crioit vengeance, & ce fut dans sa patrie, au milieu de sa famil-

le, qu'il éprouva les coups inviſibles de ſon ennemie. Obligé de chercher un aſyle en Italie chez des Etrangers, il y fut reçu avec les honneurs les plus éclatans, juſques-là qu'on lui érigea des ſtatues comme au vainqueur des Dieux. Malheureuſement la colere de Vénus le pourſuivoit, il traîna chez Daunus les calamités qu'il avoit apportées dans ſon propre palais. Ce Roi voyant ſon pays en proie à la déſolation, ſentit bien qu'il avoit reçu l'ennemi du ciel : pour appaiſer les Dieux, il ſe hâta de leur ſacrifier leur victime ; & faiſant paſſer les droits de la Religion ſur ceux de l'inviolable hoſpitalité, non content d'abbatre les ſtatues de Dioméde, il le maſſacra lui-même impitoyablement. Ce fut encore un crime de pleurer ſa mort, & ſes compagnons, au

milieu de leur deüil, furent changés en cygnes.

Tel eſt l'abus du Fanatiſme que les Payens ne connoiſſoient guéres, parce que leurs Dieux n'étoient pas jaloux d'un Culte unique. Quand on attaque une ſecte, non avec les armes perſuaſives de l'exemple & de la raiſon, mais par le fer & le feu, ſans-doute on ſe croit autoriſé d'en-haut par la ſageſſe même. Cette horreur ſacrée de l'impiété trouve un appui dans le peuple ennemi de la modération, il préconiſe les fureurs du zèle & met au rang de ſes Dieux le tyran des infidéles. Mais cette apothéoſe dure auſſi peu que l'illuſion qui l'a formée; on ſe détrompe, on ſe relâche de cet acharnement, la tolérance vient, ou peut-être la ſecte accruë par ſes martyrs, devient à ſon tour redoutable

à ſes perſécuteurs, & il ne leur reſte plus que la haine & le mépris de ceux qui les encenſoient. Juſte ſalaire d'un zèle abominable qui ſéme la trahiſon dans les familles, où l'on voit le pere & le fils le bras levé pour s'entr'égorger. C'eſt alors que la piété ſacrilége ſe fait un devoir de fouler aux pieds l'humanité, & que la compaſſion ſemble devenir un crime. Dans ces tems de vertige, on voit les hommes courir à l'échaffaut avec des tranſports de joie; leurs diſcours ſemblables au chant du cygne, ont un charme impérieux ſur tous les cœurs; on reçoit leurs ſoupirs, on embraſſe leurs chaînes, on bénit leur mort comme un triomphe.

Les Syrenes ou les Plaiſirs.

Les Syrenes étoient filles

d'Achéloüs & de Therpſicore. Elles avoient des aîles; mais ayant eu la témérité de combattre avec les Muſes, celles-ci leur couperent les plumes & s'en firent des couronnes. Auſſi depuis ce tems les Divinités du Parnaſſe parurent toutes, excepté la mere des Syrenes, avec des aîles à la tête. Ces Nymphes enchantereſſes habitoient des iſles délicieuſes, où elles eſſayoient d'attirer les vaiſſeaux par la mélodie de leurs chants. Les cruelles endormoient les paſſagers, pour les dévorer. Elles avoient immolé un ſi prodigieux amas de victimes, que la campagne paroiſſoit au loin couverte d'oſſemens blanchis; perſonne n'échappoit au charme de leur voix qui attaquoit tous les cœurs par l'endroit foible & ſenſible. Il n'y eut qu'Ulyſſe & Orphée

qui ſe ſauverent de leurs piéges ; l'un, après s'être bouché les oreilles avec de la cire, ſe fit encore attacher au mât de ſon vaiſſeau ; l'autre eut recours aux ſons tout-puiſſans de ſa lyre conſacrée à la gloire des Dieux ; & par la ſupériorité de ſon harmonie, il effaça la funeſte impreſſion de leurs chants.

Les plaiſirs naiſſent au ſein de l'abondance & de la joie. Les paſſions leur prêtent des aîles, pour enlever l'homme à lui-même. Mais la raiſon & l'étude modérent ces tranſports fougueux. La Philoſophie apprend à mépriſer l'amorce des voluptés, elle ennoblit & tranſporte l'ame par la ſublimité de ſes conſidérations, & lui fait prendre ſon vol juſqu'au cieux, donnant des aîles à toutes ſes penſées. Elle ne laiſſe ſur la terre que cette poëſie voluptueuſe,

luptueuſe, mere des vers amoureux, enfantés dans l'yvreſſe des feſtins & d'une tendre extaſe ; délices rafinées dont Pétrone aſſaiſonna ſes derniers momens, attendant que la mort le ſurprit dans les bras des amours, tout couronné de roſes & de myrthes reverdis.

Les plaiſirs habitent dans une iſle, c'eſt-à-dire, loin de la foule & du tumulte. C'eſt dans ces ſolitudes enchantées, que les paſſions douces élevent une voix ſéduiſante : on l'écoute, on s'en laiſſe charmer, le cœur s'amollit, le penchant gagne, on ſuccombe ; on ſe reléve pour retomber encore, l'ame ſe plonge toute entiere dans le péril qu'elle goûte, elle s'endort, elle eſt perdue : ni ſes propres chûtes, ni les fameux naufrages n'ont pû la retenir & l'éloigner de l'é-

cueil où elle va périr. Il y avoit pourtant des remédes dans la ſageſſe, qui lui eût appris à fermer l'oreille à la ſéduction ; à fuir l'occaſion, ſoit qu'elle naiſſe dumauvais exemple, ou de l'oiſiveté & des ennuis qui l'accompagnent ; à regarder d'un œil de pitié la folie des amans qui ſe laiſſent captiver, ſouvent par des objets qu'ils mépriſent ; à ſentir enfin les ridicules d'une paſſion honteuſe : car l'amour n'eſt jamais grand, s'il n'eſt pas vertueux ; mais quand la vertu s'y mêle, alors tous les ſacrifices tiennent à l'héroïſme ; & la même action qu'on appelle baſſeſſe dans une ame foible & commune, devient un excès de généroſité dans un cœur inſpiré par le véritable honneur.

Néméſis, ou les Retours du ſort.

Néméſis fille de l'océan & de la nuit, étoit redoutable, même aux heureux. Elle avoit des aîles, une couronne ; elle étoit montée ſur un cerf, tenant la lance d'une main, & de l'autre une bouteille. Son nom ſignifie la fatalité. Elle avoit ſoin de punir l'inſolence de la proſpérité ; & même, afin de prévenir l'enflure & les autres vices qui l'accompagnent, elle mêloit à ſes joies quelques ſujets de triſteſſe.

Les viciſſitudes de la fortune & les deſſeins ſecrets de la providence ſont repréſentés par l'océan & la nuit. Néméſis a des aîles, car la fortune arrive & diſparoît d'un jour à l'autre. On ne peut prévoir ſes faveurs, ni détourner ſes diſgraces. Sa cou-

ronne eſt ſur la tête du peuple, quand il triomphe de l'abbaiſſement des riches & des grands. Sa lance frappe & renverſe ceux qu'elle veut châtier.

Mais cette bouteille eſt le miroir qu'elle préſente ſans ceſſe, aux yeux de ceux qu'elle ménage. Eh ! quel eſt l'homme à qui la mort, les maladies, les trahiſons, & mille accidens étrangers ne retracent ſouvent les plus affreuſes images ; comme ſi les mortels ne pouvoient être admis à la table des Dieux, que pour leur ſervir de joüet ? Quand on ſe rappelle tous les chagrins domeſtiques qui traverſerent la proſpérité d'Auguſte, il faut bien adorer le pouvoir d'une Divinité qui frappe ſur les Rois, comme ſur des victimes ordinaires. Le cerf eſt le ſymbole d'une longue vie ; la jeu-

neſſe qui meurt avant le tems, échappe ſeule aux révolutions du ſort; mais le vieillard ne mourra point, ſans avoir eſſuyé quelque revers.

Narciſſe, ou l'Amour propre.

Narciſſe étoit beau, mais plein de cet orgueil qui fait haïr la beauté : devenu déſagréable à tout le monde, & ne ſe plaiſant qu'avec lui-même, il habitoit les bois & les montagnes déſertes. Echo ſeule enyvrée des charmes de Narciſſe, preſqu'autant que Narciſſe, affectoit de le ſuivre par-tout. Elle le voyoit chaque jour, à l'ombre d'un berceau, ſur le bord d'une fontaine, ſe contempler dans un miroir liquide, & s'adorer ſans ceſſe. Enchanté de ſon image, il repaſſoit tous ſes traits qui faiſoient les plus profon-

des bleſſures dans ſon ame. Enfin ravi d'amour & d'admiration pour celui qu'il voyoit, il demeura pour toujours attaché ſur les bords de cette onde enchantereſſe qui le reproduiſoit éternellement à ſes yeux. Echo cherchoit encore Narciſſe ; elle ne vit plus qu'une fleur, qui fut depuis l'avant-couriere du printems.

L'amour propre ne fut jamais mieux peint. La jeuneſſe idolâtre de ſes talens, de ſes graces, & de tous ſes avantages, eſt ordinairement fiere, dédaigneuſe, inſolente : comme elle s'expoſe à eſſuyer des rebuts, parce qu'elle n'attend que des careſſes, elle eſt ſouvent réduite à vivre iſolée, avec le petit cercle de flatteurs que l'intérêt ou l'illuſion raſſemble autour d'elle, pour applaudir à ſa folie. C'eſt au milieu

de cette Cour infidéle, que l'enfant de la Fortune, ou des Muſes, acheve de ſe perdre, & qu'il ſe plonge dans une molle indolence, où les charmes de l'eſprit, & toutes les forces de l'ame s'éteignent & diſparoiſſent. Auſſi la ſaiſon des talens frivoles eſt déja paſſée, quand l'âge de la gloire & de la ſolide réputation arrive.

Vulcain, ou l'Artifice.

Vulcain vouloit ſe conſoler des mépris de Vénus, auprès de Minerve ſa rivale; comme il ne put rien en obtenir par la ſéduction, il eſſaya la violence. Erichthon fut le fruit de ſes aſſauts, auxquels il parut bien que Minerve avoit réſiſté; car ce n'étoit qu'un homme à demi formé, dont la figure & la taille aſſez avantageuſe d'ailleurs, ſe termi-

noit par une queue de ſerpent. Mais pour cacher cette difformité, il inventa les chars, & trouva par ce moyen le ſecret d'éblouir.

Ainſi la laideur ſe voyant rebutée de la nature, oſe lui faire violence, & par des apprêts étudiés, maſque les taches, compoſe des graces, & ſauve encore les apparences d'un homme ſur le fond d'un monſtre; enſorte qu'à l'aide des parures & des ornemens poſtiches, Therſite eſt un Adonis, Hécube devient une Léda. Enfin un char eſt le dernier retranchement, où l'on peut eſquiver le ridicule, & braver encore la beauté qui n'auroit pas un théatre auſſi commode pour s'étaler.

CHAPITRE IV.

Penſées & Vûes générales, ou Récapitulation.

JE me connoiſſois à peine, & je me ſentis né pour le bonheur du genre humain. Je regardai le bien de la patrie, comme un objet de droit public, dont un ſecret inſtinct, & peut-être mes talens, me faiſoient un devoir particulier. Dans le deſſein de remplir cette unique ambition, je trouvai qu'il n'y avoit point de moyen plus ſûr ni plus facile, que l'invention & la perfection des arts. Qu'on parcoure l'hiſtoire, les premieres apothéoſes ont été faites pour les inventeurs; la terre les adora comme ſes Dieux viſibles. Les *Avant-propos.*

fondateurs des Empires, les ſages Légiſlateurs, les Deſtructeurs de la tyrannie n'eurent que des autels, où les autres avoient des temples; leur nom paſſager qui devoit périr avec le fruit de leurs travaux, ne franchit point les limites de leur Empire & de quelques ſiécles: l'invention obtint ſeule une recommandation univerſelle; & parce qu'elle avoit travaillé pour l'éternité, ſa gloire fut immortelle, ainſi que ſes bienfaits.

J'ai donc penſé que, ſi quelque génie étendu, pénétrant, infiniment capable, jettoit un nouveau jour ſur l'empire des découvertes, pour en aggrandir les frontieres; ſi le globe intellectuel des ſciences & des arts pouvoit s'arrondir ſous ſa main; s'il éteignoit la fureur des ſyſtêmes, pour y ſubſtituer celle

des expériences ; ſi cet eſprit naturaliſé, pour ainſi dire, avec la vérité, par le don de l'aimer & de la ſentir, ſaiſiſſoit toutes les nuances qui diſtinguent les objets de notre connoiſſance, & ce point de vûe qui les raſſemble tous ſous un rapport uniforme & conſtant ; s'il joignoit heureuſement à la curioſité de s'inſtruire la patience de douter, au goût de la réfléxion, des ſentimens de lui-même tout-à-fait déſintéreſſés ; cet homme mériteroit ſans doute la reconnoiſſance de la poſtérité, comme le vengeur de la foibleſſe humaine, & le reſtaurateur de nos véritables forces.

Une éducation conforme à ma naiſſance m'avoit d'abord jetté dans des études purement civiles ; j'étois imbu de ces préjugés qu'on inſpire à la jeuneſſe, Qu'il faut prendre un état & ſe

faire jour dans quelque carriere ; j'étudiai les loix, & je cherchai des protecteurs qui fuſſent mes amis, toujours éloigné de la baſſeſſe qui rampe ou qui flatte ; c'eſt ainſi que je courois à mon avancement, mais pour l'employer aux beſoins de mes concitoyens. Le bien des hommes étoit tellement ma paſſion, que prévoyant combien l'étude des ſciences profanes borneroit les ſervices que je pouvois rendre à l'humanité, puiſqu'ils ne s'étendroient pas au-delà de cette vie étroite & paſſagere, je me ſentis animé par le zéle de la Religion, qui éprouvoit alors des ſchiſmes dans toute l'Europe, à travailler au ſalut des ames. Mais cette piété fut ſoupçonnée d'ambition. Mon âge & ma ſanté chancelante, tout m'avertit qu'il n'étoit plus tems d'em-

braſſer un autre genre de vie, & que je m'étois mépris en abandonnant les moyens que j'avois en main, pour en ſuivre de fort incertains, parce qu'ils dépendent du caprice & de la perverſité des hommes. Je reviens donc à ma Philoſophie : elle ſeule peut remédier aux troubles qui vont déſoler l'empire des ſciences. Ce n'eſt pas qu'on doive craindre une ſeconde irruption des Barbares, à moins que l'Eſpagne ne prenne de telles forces, qu'elle vienne à ſubjuguer toutes les nations & à tomber enfin elle-même ſous le poids de ſa grandeur ; mais les guerres civiles qui, par le cours qu'elles ont pris, ſemblent devoir ravager notre hémiſphére, la fureur des ſectes, la miſere même des ſubtilités ſcholaſtiques, qui ont envahi la place de la véritable

érudition, tout menace les lettres d'une extinction prochaine. L'art des Imprimeurs qui crée & reſſucite les bibliothéques, ne ſçauroit parer à tant de maux. Cette ſcience oiſive & pacifique qui ſe nourrit dans la ſolitude, n'a pas la manie de faire des partis : celle qui veut s'élever ſur les aîles de la gloire & de la fortune, n'a pas le courage de réſiſter aux factions; les lettres ſuccomberont infailliblement & vont ſe perdre dans les ruines générales. Il n'en ſeroit pas de même de la ſcience qui s'établit ſur l'invention, ſes fondemens ſubſiſtent dans les monumens qu'elle laiſſe à la poſtérité. Mais ſi je puis réſiſter aux injures du tems, je ne crains pas celles des hommes. Eh ! que moppoſeront-ils en effet ? que je prends un vol trop audacieux ? La modeſtie

eſt une vertu dans la Morale & dans le Commerce de la vie ; mais en matiere de connoiſſances, l'amour de la vérité tient la place de toutes les vertus. Me demandera-t-on des preuves de ma théorie ? Je crois qu'il ſuffit à un homme valétudinaire, occupé toute ſa vie dans les fonctions du miniſtere, d'avoir découvert ſans guide & ſans flambeau, une région ténébreuſe, & d'avoir élevé la machine prête à être miſe en œuvre. J'ajoute que l'interprétation de la nature doit ſe fixer quelques tems dans les bornes de la ſpéculation, avant de deſcendre à une application pratique, parce que la plûpart des Philoſophes ſont reſtés à la porte, pour s'être trop preſſés d'entrer. Peut-être exigeront-ils pour gage, quelque invention utile ? Mais qu'elle ? leur dirai-je en-

core, car ils ne ſont pas ſeulement aſſez éclairés pour ſçavoir ce qu'ils deſirent. Au reſte mes idées ne ſeront pas toujours au niveau de tous les eſprits. Eh! qu'importe au peuple, pourvû qu'il en retire des avantages ſolides & permanens? En revanche cette méthode entre les mains de quelques génies ſupérieurs, fructifiera prodigieuſement. Mon cœur indépendant du jugement des hommes, affranchi déſormais de toute eſpece de crainte ou d'eſpérance, goûte ſa récompenſe dans ſa ſécurité. Je ne chaſſe point à la réputation, encore moins après la fortune. La vérité de mes penſées, la droiture de mes intentions, l'avant-goût d'un ſuccès éternel me mettent à l'abri des atteintes du ſort. Les hommes ſeront heureux par

mes ſoins, je le ſuis d'avance par cet eſpoir.

LEs ſciences ont été juſqu'ici ſtériles en œuvres. La médecine a déclaré incurables beaucoup de maladies qu'elle ne connoiſſoit point, ou a rendu telles, celles qui ne l'étoient pas. La Chymie vieillit & meurt dans les chimères d'une folle eſpérance. Les arts mécaniques, au lieu de puiſer dans la Philoſophie une lumiere féconde, ne font que s'exercer autour d'une même invention: tout eſt informe, imparfait & le ſera long-tems, ſi l'on ne prend une meilleure route.

La préſomption d'une fauſſe opulence eſt la cauſe de la miſere. Le Médecin ſe croit riche de ſon fonds, & pour couvrir ſon indigence, il a recours à des ruſes de métier : content de ſauver ſa réputation, parce que ſa ſor-

tune en dépend, il s'en prend de l'imperfection de l'art, au défaut de la nature, qui s'embarraſſe & ſe borne elle-même dans ſon cours, ou qui ſe refuſe aux ſollicitations de l'expérience : ainſi l'art qui devient ſon propre juge, n'a garde de ſe condamner. Le Chymiſte ne doutant point de la fécondité & de la docilité de la nature, n'accuſe que lui-même du mauvais ſuccès de ſes épreuves. Tantôt il n'a pas entendu les termes, ou le ſens de ſes Auteurs ; tantôt il s'eſt trompé dans le choix & la quantité de ſes matieres, ou il a manqué le degré de préparation : il recommence donc ſes eſſais avec la même confiance, tout ce qui a l'air de nouveauté l'enchante ; une lueur, une apparence de découverte l'entraîne, & de clartés en ténébres, il tombe dans un abyſme

qui engloutit ſa fortune, ſon tems & ſes talens. L'Artiſte uſe toute ſon induſtrie à rhabiller, aſſortir, imiter, rapetiſſer, aggrandir, à faire enfin des dupes, après l'avoir été. Les Auteurs nouveaux (on peut le dire dans les arts, comme dans les lettres) ſeroient bien ſurpris de ſe trouver anciens; ils le paroîtroient cependant, s'ils n'avoient ſoin de défigurer le pays où s'eſt fait le pillage. Qu'arrive-t-il enfin? C'eſt qu'on ne croit plus au myſtére de l'invention, qu'il reſte iſolé dans quelques cerveaux à ſyſtême, & qu'on s'accorde à ne rien tenter d'utile & qui ſoit digne de l'humanité.

Les ſciences ont une avenue brillante, un milieu très-pénible, & pour iſſûe un déſert aride. La difficulté reſte toute entiere aux génies inventeurs, & le

fruit dépend de l'eſtime du peuple, du ſuffrage des grands & des demi-ſçavans, ſeconde eſpece de peuple auſſi difficile à contenter par ſa vaine délicateſſe, que l'autre pourroit l'être par ſa groſſiéreté.

La ſcience eſt un inſtrument fort équivoque. Les eſprits ruſés la mépriſent, les ſimples l'admirent, & les ſages en font un uſage raiſonnable. L'étude eſt une occupation ſolide, ou un amuſement agréable. Les études ſérieuſes nous ſervent en public & dans le commerce des hommes, celles de pur agrément ſont le ſoutien & les délices de la ſolitude. Les livres nous développent les principes de chaque choſe, mais le bon ſens & l'expérience déterminent l'application de ces mêmes principes. Il en eſt des livres comme

des mets & des alimens. Il y en a dont il ne faut que goûter, d'autres qu'on dévore, & d'autres qu'on rumine & qu'on mâche à à loisir. La lecture nourrit l'esprit, les entretiens l'aiguisent; mais rien ne le forme comme le soin d'écrire & de composer.

La Philosophie naturelle est l'unique moyen de sçavoir, & le seul abandonné. Qui la cultive ? Un Cénobite, entre mille qui ne font rien, pratiquera un misérable laboratoire dans sa cellule. Un gentilhomme relégué s'occupera à herboriser dans ses domaines. Les jeunes gens prennent une teinture légére de cette Philosophie : mais comme un passage à d'autres études qui étouffent bientôt la bonne semence.

La véritable Philosophie ne fera peut-être jamais fortune, parce qu'elle est timide &

modeſte ; elle parle ſi bas, que le peuple ne l'entend pas. Mais le fracas de l'éloquence, les images de la poëſie, voilà ce qui enchante, ce qui amuſe, & ce qui vivra toujours.

La ſuperſtition & le zéle mal éclairé font de grands maux. La Théologie qui regardoit la Philoſophie comme ſa rivale, fit d'abord alliance avec elle, mais dans le deſſein de la ſubjuguer : toujours méfiante, parce qu'elle veut régner, tantôt elle craint que ſi on vient à connoître les moyens & la marche de la nature, on ne s'en rapporte pas aux interprétations de la foi, comme ſi elle prétendoit appuyer la cauſe de Dieu par l'ignorance ; tantôt elle s'imagine que la révolution des opinions philoſophiques doit influer par le voiſinage ſur les dogmes

de la Religion ; tantôt elle tremble qu'on ne trouve dans la nature, de quoi renverſer les fondemens de ſa créance, ſoupçon affreux qui tient preſque à l'incrédulité, comme ſi celui qui eſt également l'Auteur de la création & de la révélation, avoit pû démentir ſes œuvres par ſa parole, ou ſa parole par ſes œuvres.

L'abus des méthodes arrête les progrès de l'invention. Les ſciences ſe préſentent toujours richement parées, & avec ce ton d'importance qui annonce de grands fonds. Cependant rien de plus maigre. Les anciens agiſſoient de meilleure foi, quand ils montroient ſimplement & ſans fard les pays connus, & les eſpaces vuides de l'invention, au lieu qu'on demande aujourd'hui de la ſoumiſſion, & non point des avis ni des ſécours. Ainſi les aſſer-

tions demeurent aſſertions, & les queſtions toujours queſtions ; c'eſt-à-dire, que rien ne s'éclaircit & qu'on n'avance point.

Les Académies, les Colléges, toutes les ſources de l'érudition ſont infectées par des préjugés de coutume, ou de parti. Le génie eſt empriſonné dans un cercle d'Auteurs qui donnent la loi. La méthode des exercices littéraires ne varie jamais dans les Ecoles. Des Maîtres à gages y dictent des leçons vénales, comme leurs diſciples les récitent, par maniere d'acquit. On donne trop à la mémoire & preſque rien à la réfléxion, on ne laiſſe pas à l'imagination le loiſir & la liberté de s'égarer, ni au jugement le ſoin de la redreſſer. On n'y voit que l'eſprit des autres, ou que de rapides eſſais de ſon propre

pre génie, eſſais trop malheureux pour encourager. La Rhétorique & la Philoſophie demanderoient une raiſon mûrie, & c'eſt l'étude des enfans : auſſi rien de plus mépriſable, parce qu'elles s'évaporent, l'une en ſophiſmes, & l'autre en de puériles déclamations. Une ſociété nouvelle a porté la plus heureuſe réforme dans les Ecoles. Pourquoi de tels hommes ne ſont-ils pas de toutes les nations, ou que ne les avons-nous dans nos intérêts ? Leur méthode pourra s'améliorer à meſure que les ſciences ſe perfectionneront, pourvû qu'elle change avec le tems, & qu'ils oſent dépouiller la ſervitude de leurs uſages, comme ils ſecouent aujourd'hui le joug de la preſcription.

Il n'en eſt pas des nouveautés dans la Philoſophie, comme

dans la Politique. Les remuemens ſont dangereux dans un Etat, parce que la révolution devenue néceſſaire par l'altération des tems, avantageuſe même pour l'avenir, entraîne toujours de grands maux préſens ; & que d'ailleurs les Loix & les Coutumes ſe ſoutiennent bien plus par l'aveugle obéiſſance des peuples, que par l'évidence de leur utilité. Mais dans l'empire littéraire, comme dans les mines d'or, on s'enrichit à proportion que l'on y creuſe. Cependant admirez l'inconſéquence. Un Citoyen qui brouille eſt toujours ſûr de ſe faire des partiſans, tandis qu'un ſyſtême philoſophique doit s'attendre à la contradiction univerſelle, des ignorans qui ne l'entendent pas, & des ſçavans accrédités qui ſont en poſſeſſion de dominer.

L'impoſture des mauvais Ecrivains fait un tort conſidérable aux lettres. Leurs Titres, leurs Préfaces ſont pleines de promeſſes que jamais ils ne rempliſſent. Mais ils reſſemblent aux vrais génies, comme les Amadis des Gaules reſſemblent à Céſar. Cependant on les enveloppe tous ſous le nom de Charlatans, & tout accès eſt fermé à la vérité.

On s'eſt mis dans l'eſprit (& cette conjecture, vraie ou fauſſe, vient des Sceptiques) que la Philoſophie a ſes limites périodiques, aude-là deſquelles nous ne pourrons jamais aller; ſoit que l'on conſidere la foibleſſe de l'eſprit humain, les bornes de notre vie, ou le concours de toutes les cauſes qui s'embarraſſent mutuellement; enſorte que la ſuperſtition, la guerre, mille fléaux particuliers,

& peut-être une maladie univerſelle de la nature, viennent à des tems marqués arrêter les progrès des découvertes, comme de ſon côté la Philoſophie arrive, pour mettre un frein aux ravages de la guerre & de la ſuperſtition. En effet les ſciences n'ont que trois époques mémorables ; elles ont paſſé des Grecs aux Romains, & des Romains à nous ; mais par quels intervalles ? A peine de trente ſiécles, en occupent-elles cinq dans l'Hiſtoire du Monde. Tous les tems & tous les peuples ont été emportés par le tourbillon des diſſenſions & des ſchiſmes.

L'eſprit humain ne ſçait ni s'arrêter ni reculer, il va toujours en avant ; mais faute d'obſerver le préſent & de revenir ſur le paſſé, il perd la connoiſſance de l'avenir, après lequel il court.

La vanité de l'eſprit humain l'écarte & le retarde dans ſa marche. Il craint de s'avilir dans les détails. Méditer ſur un brin d'herbe, raiſonner ſur une mouche, manierle ſcalpel, diſſéquer des atomes, courir les champs pour trouver un caillou; qu'elle gloire y a-t-il, dans ces occupations mécaniques; mais ſur-tout quel profit, au prix de la peine? Cette erreur prend ſa ſource dans une autre qui part du même orgueil, & c'eſt la perſuaſion, où l'on s'entretient, que la vérité eſt comme innée dans notre entendement, qu'elle ne peut y entrer par les ſens, qui ſervent plutôt à le troubler qu'à l'éclairer. Cette prévention, ou plutôt cette aliénation de l'eſprit, eſt fomentée par les partiſans mêmes des ſens; car en prétendant que nous recevons

toutes les vérités par ce canal, il n'ont pas laiſſé de perdre leur tems à la ſpéculation, & d'abandonner l'Hiſtoire de la Nature, pour ſuivre les écarts de l'imagination.

L'entendement crée des êtres à ſa façon, c'eſt-à-dire, des êtres imaginables. Ses conceptions lui repréſentent la poſſibilité, & non pas l'exiſtence des choſes. De-là le regne des idées abſtraites, ou le monde fantaſtique des intellectuels, tellement accrédité par une eſpece de ſuperſtition pour les choſes outrées, que leurs rêves ſont devenus un délire général. Tel eſt l'abus de cette Métaphyſique qui ſuppoſant des images ſans modéles, & des idées ſans objet, fait de cet Univers une illuſion perpétuelle, & comme un chaos de ténébres palpables.

Le dégoût pour ce qu'on appelle les petites choſes dans l'obſervation, eſt la marque d'un eſprit étroit, qui n'apperçoit pas l'enſemble des parties & l'unité des principes. Tout ce qui entre dans l'eſſence des cauſes, eſt l'objet de la ſcience de l'homme; car la ſcience n'eſt elle-même que la connoiſſance des cauſes. Le Ciron fait ſa partie dans le concert des créatures vivantes. Le muſc ſort de la putréfaction, & les phoſphores des cloaques : ainſi la Philoſophie puiſe ſa lumiere & ſa fécondité dans les cavernes & les atteliers. Vous ne voulez pas prendre le compas & l'équerre comme un manœuvre; renoncez donc au rôle de Philoſophe & de Naturaliſte.

Les termes ſont une monnoie marquée au coin du vulgaire,

par conſéquent d'une valeur équivoque, mobile & arbitraire. C'eſt pourquoi la jeuneſſe eſt entraînée par une cabale d'erreurs, & de fauſſes notions qu'elle n'a pas la force de repouſſer dans un âge plus mûr. Toute la vie ſe paſſe donc à diſputer des termes, & cette confuſion des langues & des idées arrête l'édifice des ſciences.

Les démonſtrations ſont fauſſes, les ſens varient, l'entendement ſe préoccupe. Faut-il donc ſe livrer au Pyrrhoniſme? Pourquoi, s'il y a un moyen de corriger les erreurs des ſens & de régler les opérations de l'entendement? Seroit-ce le ſyllogiſme? Non, c'eſt un bon inſtrument en matiere de Morale & de Politique, parce qu'il abrége les diſcuſſions, pour en venir auſſi-tôt à la concluſion;

mais il ne s'accommode pas avec la subtilité & l'obscurité de la nature. Car le syllogisme est composé de propositions, les propositions de mots, les mots sont les signes des idées, & si celles-ci sont incertaines, qui garantira la justesse du syllogisme? Il ne reste que l'induction, non pas celle des Anciens tout-à-fait équivoque, insidieuse, sans autre autorité que celle qu'on lui prêtoit, s'appuyant sur les faits, sans les lier pour conclure, remontant à des principes généraux, sans y tenir étroitement par la liaison des vérités moyennes; mais l'induction qui nous manque est celle qui méne de l'observation aux conséquences, & de ces conséquences, comme d'autant de principes, à de nouvelles recherches.

La marche de l'induction, est de constater une cause en la sé-

parant d'abord de tout ce qui n'eſt pas elle, & par l'épreuve des excluſions, d'en venir à une propoſition bien poſitive. Car il faut ſçavoir ce qu'une choſe n'eſt pas, avant d'affirmer ce qu'elle eſt. La vérité tirée par la réduction, on l'applique de nouveau à tous les cas ſpécifiques, ce qui s'appelle la vérification; & ſi dans ce ſecond examen rien ne la combat, elle demeure inconteſtable.

La preuve qu'on tire de l'induction uſitée dans l'Ecole, eſt précaire, peu concluante, & tombe par la ſimple contradiction, parce qu'elle ne porte que ſur quelques faits ſuſceptibles de diverſes applications, ou démentis par d'autres faits. Mais l'eſpece d'induction applicable à l'interprétation de la nature, ſépare les faits directs

des faits collatéraux, étrangers, ou opposés. C'est de toutes les méthodes la moins sujette à l'illusion, mais aussi celle qui engage dans des discussions plus pénibles. C'est de-là que sortent les axiomes, sur lesquels il y a cette précaution à prendre, que s'ils s'étendent plus loin que l'induction d'où ils résultent, il faut les appliquer une seconde fois aux faits, & voir si ces mêmes faits prouvent non-seulement pour l'espece en question, mais encore au-delà; ce qui se fait en examinant les rapports & la liaison que les faits compris dans l'axiome peuvent avoir entr'eux. Sans ces discussions, on demeure borné dans le cercle étroit d'une proposition isolée, ou l'on n'embrasse que des généralités obscures qui sont les ombres de la vérité.

Enfin l'eſprit doit être tellement appuyé ſur les dégrés de certitude tirés de tous ces examens, qu'il ſçache faire dépendre la vérité des connoiſſances qu'il a, de celles qui lui reſtent à prendre.

La forme du ſyllogiſme eſt une maniere de raiſonner très conſéquente à la pareſſe de l'eſprit humain, & à ſa puſillanimité. C'eſt un pivot où il s'appuie au beſoin, un terme d'où il part & où il revient : car dans ſon inconſtance, l'homme cherche à fixer les agitations de ſon eſprit flottant. On eſt donc convenu d'abord de certains principes acceptés ſans trop d'examen. C'eſt un tribunal où toutes les diſputes de l'Ecole ſemblent devoir ſe terminer, mais où elles ſe perpétuent, parce que la raiſon en appelle toujours, lorſque la ſubtilité ſe trouve en défaut.

Le ſyllogiſme peut forcer un raiſonneur au ſilence, mais ne ſoumet pas la nature à ſes conſéquences.

Il faut toujours remonter à une vertu primitive, coëſſentielle à la matiere, & la recevoir telle qu'elle ſe préſente aux yeux, ſans eſſayer de la réduire au pouvoir de notre intelligence. On ſuppoſe la matiere éternellement revêtue d'une forme quelconque, & miſe en mouvement, avant d'expliquer les différens effets de ſa premiere action, ou plutôt de cette action unique qu'elle continue, depuis le commencement juſqu'à la fin des ſiécles. C'eſt-là le terme de tous les principes où il faut aboutir, comme au rendez-vous général des ſyſtêmes. Car demander des raiſons de tout, ou ne vouloir en admettre aucune, ce ſont

les excès de la Philoſophie, qui l'ont ſi fort décréditée juſqu'à nos jours. Au lieu d'accueillir les principes avec la bonne foi qu'exige l'obſervation, nous avons voulu les ſoumettre à nos diſcuſſions, & ſortir hors des voies de la nature, pour lui donner des loix. Où va cet abus de l'eſprit & des choſes? On s'entête des objets qui frappent le plus ſinguliérement notre imagination; & lorſqu'on veut s'étendre au-delà de ſes premieres conjectures, on s'égare, on ne voit plus rien qui ne rentre dans le cercle de ſes propres notions, on aſſujettit les cauſes générales à la dépendance de ſes faux principes. Telle eſt la manie de ces Philoſophes qui fabriquent le monde, jugent les Rois, & veulent gouverner les aſtres & les hommes, ſelon les dimenſions

d'un génie auſſi étroit ſouvent que leur obſervatoire.

Le chemin de l'invention n'eſt pas préciſément coupé de fauſſes routes, mais plutôt ſemé de grands vuides épars, qui jettent les voyageurs dans un embarras ſtupide & déconcertant. Seroit-il poſſible que les animaux euſſent été nos maîtres, & nos modéles en fait d'invention? Les Egyptiens en effet qui érigeoient des ſtatues aux inventeurs, n'ont pas fait de grandes dépenſes en ce genre à la gloire de l'humanité. Quoi! l'homme ſe réduiroit à devenir le ſinge de la bête?... Du moins le ſommes-nous, les uns des autres. Car qu'appelle-t-on invention, ſi ce n'eſt l'art d'ajouter quelque changement à ce qui a déja été fait, ou été dit? L'invention des Dialecticiens ſe borne à donner à l'art les principes de la ſpéculation, au lieu de tirer la

Théorie des pratiques de l'art même : pourvû qu'ils repouſſent les objections importunes des eſprits curieux & profonds dont ils ſont harcelés, & qu'ils puiſſent les obliger, par une réponſe énigmatique & myſtérieuſe, à prêter ſerment de fidélité à l'Ecole, les voilà de grands maîtres. L'expérience n'eſt qu'un amas de faits diſparates & mal aſſemblés, autour deſquels la Phyſique s'amuſe, tantôt réveillée par de fauſſes apparitions, & tantôt déconcertée par l'illuſion de ces ſpectres. Ce n'eſt pas toujours en lui-même qu'il faut étudier un phénoméne, c'eſt dans les faits limitrophes ; car le même fait ſi palpable pour les uns, qu'à peine y prêtent-ils attention, eſt ſi prodigieux pour d'autres, qu'ils en ſont comme abſorbés d'admiration. Ainſi une eſpece de fatalité, plutôt que

l'ignorance, a tenu juſqu'ici les Philoſophes éloignés des ſources de l'invention.

Tel eſt le pouvoir de l'invention. La Poudre, la Bouſſole & la Typographie ont cauſé trois grandes révolutions; dans la guerre, dans la navigation, & dans les lettres: de-là ce changement univerſel ſur la face de la terre, qui s'eſt étendue, embellie & policée. Mais il n'eſt pas arrivé dans l'empire des arts, ce qu'on avû ſur le globe de l'univers, où l'ancien Monde étoit plus cultivé que le nouveau. La Philoſophie de nos jours doit l'emporter ſur celle de l'antiquité, parce qu'au lieu de ſuivre la nature de loin, elle va l'attaquer à force ouverte, pour la réduire au pouvoir de l'art. Les connoiſſances légéres ſont la plûpart infructueuſes;

mais les racines profondes ſont auſſi les plus fécondes. L'invention des arts a cet avantage ſur les meilleurs deſſeins de la Politique, qu'elle fait le bien des hommes, ſans nuire à perſonne. Les plus belles conquêtes ſont arroſées de ſueurs, de larmes & de ſang : les plus ſages loix ſont de petits remédes à de grands maux ; l'inventeur n'a point à redouter les remords inſéparables d'une gloire mêlangée de crimes & de malheurs. L'invention ſemble tirer les choſes du néant, ou du chaos preſque égal au néant. C'eſt par-là que l'homme peut imiter la Divinité, & partager avec elle la reconnoiſſance du genre humain.

Le tems où nous vivons, eſt préciſément l'antiquité du monde ; cette antiquité plus ſûre que celle que nous reſpectons &

qui étoit le printems & l'enfance des hommes : ce nom convient encore mieux à la poſtérité qni joüira du grand avantage de la vieilleſſe ; quel eſt-il ? l'expérience. Les fautes de tous les tems, celles de nos peres & les nôtres, ſont des leçons pour l'avenir. L'équilibre qui s'introduit en Europe, y aſſure le régne de la paix, & un aſyle inviolable & perpétuel aux ſciences. Tout doit encourager l'induſtrie.

Le hazard qui ſert les hommes mieux qu'ils ne deſirent, ne leur offre toutefois que ce qu'ils ont déja ſous la main, & laiſſe à l'induſtrie le ſoin de chercher ce qui manque à la curioſité, plutôt qu'aux beſoins réels. Cependant il les aide toujours, car le hazard ne ſçauroit vieillir ni s'épuiſer ; mais l'art doit le prévenir pour en être ſecondé. Le

hazard agit lentement & par dégrés, par intervalles & ſans ſuite ; l'art opere conſtamment, avec ordre & par les voies les plus courtes. Une invention jette de grandes lumieres ſur celle qui la précéde, & quelques lueurs ſur celle qui doit la ſuivre. Ce n'eſt pas que l'invention ſoit toujours féconde en elle-même. Les grands fleuves prennent leur ſource dans la mer, & ne ſe forment pas les uns des autres. Mais les découvertes qui n'ont point d'analogie enſemble, ne ſont pas pour cela ſtériles, parce qu'elles multiplient les ſecours, & ſe reproduiſent ſous mille moyens qui abrégent la peine de l'homme.

L'Artiſte & le Mécanicien n'inventeront jamais que par hazard ; pourquoi ? Ils ont envie ou beſoin d'argent ; la mode

a déja mis un prix à ce qu'ils ſçavent faire : il eſt naturel qu'ils multiplient un même ouvrage, pour multiplier les ſignes de leurs richeſſes ; au lieu que le ſuccès de leur étude & le prix de leur invention eſt toujours incertain. Il faut être extrêmement riche, ou bien ſage, ou bien fol, pour travailler à l'avanture & ſans eſpoir de récompenſe.

Les chef-d'œuvres de l'art ſont les productions du tems, autant que du génie. Le hazard influe ſur les penſées, comme dans les actions de l'homme.

La nature eſt le modéle de l'art, comme l'art eſt le miroir de la nature. L'horlogerie n'imite t-elle pas dans ſes roüages les mouvemens des aſtres, & les pulſations vitales dans les vibrations du pendule ? Cette invention paroît ſortir de quelque axiome philoſophique ; mais ce qui

doit affoiblir l'admiration, c'eſt que les découvertes de l'aſtronomie & de la muſique, l'art de faire le pain & le vin, tous les arts utiles & agréables ſont plus anciens que la Philoſophie; enſorte que celle-ci, loin d'enfanter de nouveaux chef-d'œuvres, ſemble avoir tari les ſources de l'invention.

La Philoſophie eſt une idole immobile & muette, qui perd ſa vogue avec le tems. Mais les arts mécaniques toujours vivans, paſſent par tous les âges de l'homme; avec cette différence, que la vieilleſſe, au lieu de les abbatre, les couvre de nouvelles fleurs, & leur donne toutes les graces & la faveur de la jeuneſſe.

On peut décompoſer les corps, & par le moyen de l'analyſe découvrir les formes. Il n'y a qu'à ſuivre les progrès inſenſibles des

mouvemens créateurs & deſtructeurs, tels que la fermentation, & la combinaiſon des mouvemens conſervateurs, qui forment la conſiſtance. C'eſt ainſi qu'on parvient à la tranſmutation des corps, qu'on appelle le *grand œuvre*. Le premier moyen d'y procéder, c'eſt de conſidérer un corps, comme un amas d'élémens compatibles qu'on obſerve ſéparément, de voir leur maniere d'agir, de ſe mêler & de ſe lier dans un même corps, pour tâcher de les aſſembler dans un corps étranger. Cette eſpece de *tranſſubſtantiation* naturelle eſt le *nec plus ultrà* de la Philoſophie. Au reſte c'eſt la même opération, pour introduire pluſieurs natures ou qualités dans un corps, que pour en introduire une ſeule ; ſi ce n'eſt que la difficulté augmente à proportion du

nombre & de l'oppoſition des élémens contraires, que l'art ne ſçauroit réconcilier, quand la nature les a diviſés par une certaine antipathie : la conſidération des propriétés ſimples, toujours ſubordonnée aux principes éternels & immuables de la matiere, donne à la capacité de l'homme une étendue incompréhenſible. Le ſecond moyen d'opérer la transformation, c'eſt de conſidérer le corps dans l'enſemble, de ſuivre tous les dégrés de ſa formation, depuis le moment où elle commence, juſqu'à l'inſtant où elle finit, & de compter tous les pas de la nature. C'eſt ainſi qu'on épie les progreſſions du mouvement dans l'articulation de la voix, depuis l'impreſſion reçûe dans l'imagination, juſqu'à la tenſion des nerfs qui forment les ſons & les paroles.

paroles. Cette étude des habitudes particulieres de la nature, (ſi l'on peut ainſi parler) abrége les moyens de l'interprétation, & par celle-ci étend la ſphére de la pratique. Elle aſſure de plus la vérité des ſpéculations qui ne ſont pas à la portée de l'expérience.

Les progreſſions ſecrettes de la nature ſont très-difficiles à ſaiſir. Avons-nous des échelles, des poids, des meſures bien juſtes ? ſçavons-nous comment un corps ſe diviſe dans la digeſtion, combien il perd en ſucs volatiles, ce qui en paſſe dans le ſang, les germes qu'il y porte, les obſtacles qu'il trouve ? Cette infinité de combinaiſons ſubtiles eſt toutefois eſſentielle à quiconque veut ſoumettre la nature à l'art. Nous ne ſommes donc qu'au veſtibule, loin d'a-

voir pénétré dans le ſanctuaire.

Il reſte une foule d'expériences à faire ſur les découvertes déja faites, pour étendre les progrès de l'invention ; c'eſt un ſecond moyen d'inventer.

Le divorce des talens cauſe la ruine des ſciences & des ſçavans. Un homme ne ſe croit pas aſſez grand, s'il n'eſt le ſeul ; ni aſſez puiſſant, ſi on l'aide, & l'on veut le bien ?.... Non : on brigue de paroître ſingulier dans ſon eſpece. Eh ! daignez oublier votre vanité, vous le ſerez.

Il ſuffiroit quelquefois de moiſſonner toujours. Un bon Obſervateur qui pourroit rendre compte de tous les faits de la nature, aideroit bien vîte à découvrir les cauſes ; & toutes les ſciences prendroient de la conſiſtance, parce qu'elles auroient des bornes. Si un homme ſeul & ſans

ſecours, d'une ſanté délicate, diſſipé par les affaires, a pû découvrir & montrer le chemin, que ſeroit-ce des travaux combinés de pluſieurs hommes de génie, qui, débarraſſés des ſoins de l'ambition par les libéralités du Prince, s'occuperoient toute leur vie à l'enrichiſſement des arts?

Si un homme ſe ſent deſtiné par une certaine adreſſe à la Mécanique, qu'il s'arrête dans l'obſervation, à ce qu'il trouvera du reſſort de la pratique. Un Philoſophe au contraire, dont l'invention, eſt toute dans l'eſprit, & non pas dans les yeux ou dans les doigts, continuera ſon chemin; il n'eſt queſtion pour lui que d'obſerver & conclure.

L'eſprit & les ſens ſont comme des ſentinelles qui veillent

à l'obſervation de la nature ; ils doivent ſe relever tour-à-tour ; & quand les ſens ont fini leur opération ſur la ſuperficie des corps, l'eſprit commence la ſienne ſur l'anatomie intérieure, ou la progreſſion inſenſible des mouvemens cachés : ſi la contemplation ceſſe, dès que les yeux ſe laſſent, ou que l'objet diſparoît, on ne tient rien : la réfléxion ſupplée à l'obſervation, & nous fait connoître ce que nous ne voyons pas, par ce que nous voyons.

Les diviſions valent mieux que les abſtractions. Il y a des noms ſans être, & des êtres ſans nom. Le premier mobile & les épycicles, tous ces cercles imaginaires & ſuppoſés de la ſphére, ne ſont que des noms. Les choſes à découvrir n'ont pas encore de nom. Il y a des

définitions hétéroclites. Qu'eſt-ce que l'humide ? une qualité qui ſe répand & qui ſe rapproche, qui ſe diviſe & qui ſe lie, à qui le repos & le mouvement ſemblent convenir. Quelquefois le feu eſt humide, & quelquefois l'air ne l'eſt pas ; cependant l'humidité eſt le propre de l'air & non pas du feu. Le verre eſt humide, quand il eſt entier ; il ſe trouve ſec, dès qu'on le pulvériſe : enfin on ne ſçait où ſaiſir & fixer cette notion, qu'on a priſe au hazard dans l'idée de l'eau ; il faut donc ſéparer. Le mot *Terre* n'offre qu'une idée confuſe & mêlangée : le mot *boue* ou *craie* dit quelque choſe de plus. La *génération*, l'*altération*, la *corruption* ſont des termes encore plus obſcurs, cependant beaucoup moins que les mots *denſité*, *gravité*, *légéreté*.

La Mécanique eſt le terme & le flambeau de l'hiſtoire naturelle. Un corps d'hiſtoire mécanique ſeroit compoſé non-ſeulement des arts & métiers, mais encore de cette partie pratique des ſciences ſpéculatives qui n'a pas encore paſſé dans la Mécanique, afin de ne rien oublier de ce qui peut aider l'entendement, & pourvoir aux beſoins de l'homme.

Il y a une prévention pour les opinions établies, qui nous tient en garde contre les nouveautés. Il ſemble qu'en fait d'erreurs, les anciennes doivent preſcrire, & qu'on ne veuille pas être trompé deux fois. C'eſt la même abſurdité, dit-on, qui revient du vieux tems, avec des couleurs fraîches.

Quand une doctrine eſt déja fondée ſur la croyance publi-

que, il ne reſte plus qu'à la conſolider par des raiſonnemens; mais dès qu'on heurte les opinions reçues, ou qu'on prétend s'élever au-deſſus, il faut d'abord ſe faire entendre, avant de prouver; & c'eſt par le moyen des comparaiſons & par le ſtyle figuré, qu'on ſe met à la portée des eſprits communs. De-là vient que dans l'enfance des beaux arts, vers les ſiécles de rudeſſe & de groſſiéreté, tout s'expliquoit en paraboles; autrement les vérités auroient été négligées, faute d'êtres ſenſibles, ou rejettées comme des paradoxes. Ainſi toute ſcience qui n'aura pas ſes racines dans des prénotions, ou des préſuppoſitions généralement approuvées, doit avoir recours à l'entremiſe des ſimilitudes.

Les anciens préjugés ſont comme les délires des frénétiques

qu'il faut paroître approuver quelque tems, pour les en faire revenir. L'eſprit de contradiction qui les attaque de front, ne produit que l'aheurtement de toutes parts.

Il y a toujours du trop ou du trop peu dans tout ce que nous faiſons : la Philoſophie eſt chargée à l'excès de faits ou de raiſons. Trois claſſes de mauvais Philoſophes : les Sophiſtes qui noyent les idées dans les termes & la vérité dans la diſpute ; les Empyriques qui donnent tout à l'expérience ; & les Superſtitieux qui ſe jettent dans les cauſes finales ou ſurnaturelles, d'où naiſſent les erreurs dans la Philoſophie, & les héréſies dans la Religion. Ceux-ci pleins d'amour propre, ramènent tout à l'homme : mais quand aux débordemens du Nil

qui engraiſſent la terre, la nature fait ſuccéder une peſte qui dévore ſes habitans ; travaille-t-elle alors pour nous ? Le Chymiſte s'attache aux cauſes élémentaires ; mais il a les yeux tellement faſcinés de ſes principes, qu'il ne voit par-tout que ce qu'il a vu dans ſes fourneaux, comme ſi la nature étoit la même dans ſon cours libre & dans ſa marche forcée. Le Médecin ne ſaiſit que les propriétés du ſecond ordre, ou les qualités compoſées, telles que la fermentation, & celles qui ſont utiles à ſa profeſſion. D'autres recherchent les principes muets & paſſifs, ou les élémens dont les amas ſe forment, & jamais les principes moteurs ou les agens qui aſſemblent & compoſent. Qu'importent ces termes indéfinis *d'augmentation* & de *diminution*,

pour expliquer les changemens qui ſe font dans les corps, ou les métamorphoſes ? C'eſt dire ce qui ſe fait, mais non pas comment. On ajoute tout au plus, pour ſpécifier les cauſes, que le mouvement eſt tantôt naturel, & tantôt violent. Eſt-ce que tout mouvement violent n'eſt pas naturel ? Il faudroit donner la raiſon de cette attraction univerſelle qui rapproche tellement les corps, qu'elle ne peut laiſſer de vuide dans la nature, de cette inclination qui fixe tous les individus à un certain ordre de mouvement, à une certaine figure, hors de laquelle ils reviennent à la forme primitive des élémens, & diſparoiſſent dans les eſpaces de la matiere, enfin de cette ſympathie ſinguliere qui raſſemble les parties ſimilaires vers des centres com-

muns, ou les pouſſe vers les extrémités d'une même ſphére. Voilà ce qui méneroit à des imitations heureuſes.

On vient à bout des entrepriſes les plus étonnantes. La puiſſance des motifs, la ſageſſe des moyens, & la combinaiſon des efforts ſoutenus ne laiſſent rien ſoupçonner d'impoſſible à l'homme. Le progrès des ſciences dans un Etat ne tient donc qu'à la volonté du Maître qui le gouverne. S'il daigne ouvrir aux Muſes des aſyles, où ſa magnificence éclate dans la grandeur & la commodité des édifices, dans la ſolidité des revenus, dans la ſingularité des priviléges, & dans tout ce qui peut attirer le concours & fomenter l'émulation ; s'il éleve des bibliothéques où le nombre des livres ne nuiſe point au

choix ; s'il a ſoin que l'on veille à la netteté des Editions, à l'élégance des traductions & à tout le détail de la bonne littérature ; enfin s'il diſtingue les ſçavans par des honneurs, dont ils ſont bien plus jaloux que des richeſſes, bientôt les Lettres feront fleurir tous les autres arts dans ſon Empire.

Le Sacerdoce ſeroit bien déchu de la vénération des peuples, diſoit Machiavel, ſi la pauvreté de certains Ordres Monaſtiques n'avoit expié le luxe des Evêques. On peut ajouter que ſans les veilles des gens de Lettres, l'Etat perdroit du moins de ſon éclat, ſi ce n'eſt de ſa force.

Les ſçavans ſe plaignent de la ſtérilité des Muſes, il faudroit donc les attacher à leurs fonctions par l'intérêt. Il arriveroit

qu'un homme paſſeroit ſes jours ſans dégoût dans une chaire publique, & qu'il n'y ſeroit remplacé que par des ſucceſſeurs d'un mérite égal au ſien.

La Mécanique & la Chymie ſont des gouffres de dépenſe ; mais elles peuvent tant pour l'avancement des ſciences, qu'on n'y devroit rien épargner. Dès qu'on eſt intéreſſé à découvrir le ſecret d'une Cour étrangere ou la marche de l'ennemi, manque-t-on d'argent pour mettre les Eſpions en campagne ? Pourquoi donc regretter les frais de l'expérience, quand il s'agit de dévoiler les myſtéres de la nature, ſouvent plus importans au bien du Commerce & de l'Etat ?

Cette prodigieuſe multitude de Livres, d'Académies & de Colléges eſt préciſément la ruine des

Lettres. C'eſt ainſi que le luxe abſorbe les richeſſes. Les Princes trouvent par-tout des demi-ſçavans, & pas un Politique. Il faudroit établir des éducations publiques, où ſe formeroient des hommes d'état par l'étude de l'hiſtoire, des langues vivantes, du droit public, des intérêts des nations, & de tout ce qui pourroit les rendre propres aux affaires. On ne verroit plus au timon de l'Empire de ces Miniſtres créés à la hâte, par la faveur, qui ne préſentent au Public que des talens ſuppoſés, & qui ne connoiſſent leurs devoirs, que par leurs bévues.

Les voyages forment l'éducation de la jeuneſſe & l'expérience des vieillards. Choſe ſurprenante ! Les Navigateurs qui ne voient que le Ciel & la Mer, ne manquent jamais de faire le journal de leur route, & des

Voyageurs parcourront quelquefois toute la terre, ſans recueillir leurs obſervations. Cependant que de curioſités dignes de l'attention d'un ſpectateur de l'univers! Les cours des Princes, lescorps civils & eccléſiaſtiques, les temples & les anciens monumens, les ports, les fortifications, les bibliothéques, les palais, les jardins, les ſpectacles, les hommes fameux par leurs talens ou leurs ſervices; que de richeſſes pour un eſprit avide de connoiſſances! Mais voyager dans un pays ſans en ſçavoir la langue, c'eſt le voir ſur la carte, ou dans les relations. Evitez chez l'étranger de lier avec les gens de votre nation, vous ne verriez enſemble que votre pays. Qu'on reconnoiſſe un homme qui a voyagé, moins au goût de ſa parure, qu'à la ſageſſe de ſes

réfléxions. Trop d'empreſſement à raconter ce qu'on a vû, marque plus de légéreté, que de connoiſſance. Ne changez pas les mœurs de votre patrie pour des mœurs étrangeres ; mais rapportez chez vous de la délicateſſe dans vos goûts, des vûes politiques, l'amour & l'eſtime des hommes, comme les riches dépouilles de toutes les nations.

On devroit entretenir un cours de voyages aux dépens de l'Etat. Les Miniſtres choiſiroient les jeunes gens de la meilleure eſpérance : leurs talens & leur prudence bien éprouvés, on les récompenſeroit par des ambaſſades, ou par des emplois dans les affaires étrangeres. Cette Politique eſt la mere nourrice des plantes publiques.

La nature a lié les familles

par les nœuds du ſang, & les nations par le commerce. Pourquoi les Académies de l'Europe n'entretiendroient-elles pas une correſpondance générale? Les richeſſes littéraires deviendroient communes, & la gloire d'une nation tourneroit au profit de toutes.

Une bonne entrepriſe ce ſeroit celle d'une ſociété de gens de Lettres qui enrichiroient, à frais communs, le corps des ſciences, des parties qui lui manquent.

Par exemple, il nous manque une hiſtoire des choſes extraordinaires. Cette collection renfermeroit les productions de la nature particulieres à chaque climat, les changemens ſinguliers opérés par le tems dans le cours de la matiere, les four-

ces de ce dérangement ou de cette altération des loix naturelles, les effets de certaines propriétés dont la cauſe ne peut être expliquée, les différentes eſpeces de monſtres, & les monſtres uniques dans leur eſpece. Ce recueil d'ouvrages hétéroclites ſeroit renforcé par une ſévere réfutation de toutes les merveilles fabuleuſes que l'imagination a forgées. Cette connoiſſance étendroit infiniment les progrès des arts, tant il y a de rapport entre les prodiges de la nature, & les chef-d'œuvres de l'art ! Il ne faudroit pas même exclure de ce détail tout ce qui regarde les ſonges, les prédictions & les enchantemens de la magie ; ce ne ſont ſouvent que des effets tout naturels que la ſuperſti-

tion a défigurés. Il réſulteroit de cette étude plus d'intelligence dans les ſecrets de la nature, & plus d'équité dans les arrêts que la juſtice prononce contre les ſortiléges.

On n'a point encore examiné dans l'article des *quantités*, pour quoi certaines eſpeces ſont ſi communes & d'autres ſi rares; pourquoi l'on voit moins d'or que de fer, beaucoup de gazon à proportion des fleurs. On n'a point cherché pourquoi, malgré la convenance des eſpeces, le fer n'attire pas le fer. On n'a point expliqué dans le chapitre des *reſſemblances* & des *différences*, la nature des eſpeces équivoques ou hétéroclites, telles que le muſc dont l'odeur eſt mitoyenne entre le parfum & l'infection; les coquillages mitoyens entre les végétaux & l'animal; le pa-

pillon qui participe du volatile & du quadrupede. On s'eſt attaché à de brillantes deſcriptions qui ne renferment que des mots ; & les cauſes phyſiques qui ſatisferoient la raiſon, ſont encore à chercher. Pourquoi la digeſtion, la circulation du ſang, la vibration des artéres qui ſont les principes de la vie, échappent-elles à nos regards ; comme ſi la nature avoit craint de nous éclairer, de peur que notre induſtrie ne lui fît la loi ? Il y a une comparaiſon à établir des mouvemens imperceptibles avec les mouvemens ſenſibles, qui jetteroit une grande clarté ſur ces queſtions très-curieuſes.

La pratique d'Hippocrate étoit excellente de recueillir les maladies & les cures ſingulieres dont il avoit été le témoin. Un pareil corps d'ouvrage qui

contiendroit une ſimple expoſition des ſymptomes & des progrès d'une maladie, avec l'application & le ſuccès des remédes, ſeroit le meilleur Traité de médecine, pourvû qu'il ne s'y gliſſât rien de trop extraordinaire, ſans en donner raiſon, ni de trop commun, ſans en tirer des réfléxions & des conſéquences utiles. Le bon morceau, qu'un Traité des maladies incurables ! Autre ouvrage auſſi ſatisfaiſant : l'art d'appaiſer les douleurs.

La connoiſſance de ſoi-même eſt le but naturel de toutes nos études. La ſcience de l'homme comprend les prérogatives & les déſavantages de ſa condition. Nous avons aſſez de tableaux des miſeres humaines : ces ſortes de lamentations ont quelque choſe de doux & de

ſalutaire. Mais un Traité de l'excellence de l'homme ne ſeroit pas moins utile. Ce ſeroit un grand tableau tiré d'après l'hiſtoire, qui repréſenteroit les plus ſublimes traits de la nature humaine ; on n'y verroit parmi les projets, que les plus magnifiques ; au nombre des vertus, que les plus héroïques ; que les actions du premier ordre, & les talens du premier mérite : enfin ce ſeroient les faſtes des triomphes de l'homme, & le *livre d'or* où le favori vivant n'obtiendroit pas la place du héros mort, parce qu'on n'y ſeroit écrit qu'après la vie. Quoi de plus frappant (ceci me fait entendre) que de voir un malheureux pleurer, quand on lui coupe les cheveux pour le mener au ſupplice, & rire au milieu des plus affreux tour-

mens, en voyant tomber les débris d'un toît, ſur la tête d'un des aſſiſtans ? Cette contradiction donneroit plus de matiere, aux réfléxions d'un Philoſophe, qui étudie & enſeigne l'art de connoître les hommes, que ne le pourroient faire des volumes d'hiſtoire.

Tel ſeroit le plan d'une hiſtoire littéraire. Elle commenceroit par une idée de tous les arts, des tems & des pays où ils ont fleuri ; on ſuivroit leurs progrès & leurs tranſmigrations, (car les ſciences voyagent auſſi-bien que les peuples,) leur décadence & leur rétabliſſement : enſuite viendroit l'origine de chaque ſcience avec l'occaſion qui l'a fait naître, la maniere de la cultiver avec celle de la tranſmettre, ou de l'enſeigner ; les ſectes, & les querelles que les opinions

ont enfantées ; leurs défenſeurs, leurs adverſaires & leurs protecteurs fameux ; les auteurs illuſtres, les livres excellens, & les Académies célébres ; enfin tout ce détail eſſentiel qui appartient à la république des Lettres. Un tel ouvrage finiroit par l'abrégé des ſyſtêmes de la Philoſophie, où l'on verroit chaque Docteur à la tête de ſon École expliquant & liant ſa doctrine, en ſorte qu'elle ſe ſoutienne & s'éclaire ellle-même dans toutes ſes parties, au lieu qu'elle eſt mutilée par ceux qui la combattent. Séparez les piéces, l'édifice tombe. Les mêmes actions de Néron, que Tacite rend vraiſemblables par les circonſtances dont ils les enchaîne, deviennent chez Suétone un tiſſu d'horreurs incroyables. Mais l'ame de toute hiſtoire, c'eſt l'art de

de combiner les événemens avec leurs principes ; de remarquer, par exemple, la diſpoſition du climat & du génie à l'égard de chaque eſpece de ſcience, les circonſtances du tems favorables ou contraires, tant du côté de la Religion, que des Loix civiles & politiques, & tous les reſſors ſecrets ou publics qui ont contribué à la propagation des arts. Cet eſprit de critique ne doit pas écarter un hiſtorien de ſon devoir principal, qui eſt de ſuivre l'ordre des faits. C'eſt à lui de citer, au lecteur de juger ; c'eſt un témoin à qui on ne demande pas ſon avis, mais ſa bonne foi. Ce ſyſtême ſeroit moins un trophée érigé à la gloire des arts, qu'un tribunal où l'on peſeroit les vertus & les paſſions des ſçavans, pour leur apprendre à ſe reſpecter eux-mê-

mes, s'ils veulent l'être du peuple. L'hiſtoire du ciel ne doit pas être celle des ſyſtêmes du monde, mais la ſimple relation des phénoménes. C'eſt le moyen de parvenir au vrai ſyſtême; car ſi l'on obſerve les aſtres avec le Téleſcope, c'eſt-à-dire, avec les préventions de Galilée ou de Tycobrahé, on ne verra que ce qu'ils ont vu, des apparences qui nous empêcheront de parvenir à la réalité. Le dogme jette un nuage ſur les faits, il faut commencer par ne rien croire, avant d'examiner. Un ſyſtême, pour être l'unique enfant de votre génie, n'en mérite pas davantage votre prédilection.

Il nous faudroit une liſte des problêmes réſolus & à réſoudre, des erreurs populaires de fait ou de principe ſur l'hiſtoire naturelle, des menſonges

imprimés dans l'hiſtoire civile, & des héréſies qui concernent les dogmes de la Religion ; ce ſeroit autant de retranché des articles de notre crédulité.

Il nous manque un inventaire des richeſſes de l'homme, où l'on détailleroit tous les biens que nous tenons de la nature & de l'art, les pertes que nous avons faites d'une part, & les acquiſitions qui nous reſtent de l'autre, afin de chercher les moyens de rentrer ſous la tutelle de la nature, ou de nous bien gouverner dans l'état d'émancipation que nous avons choiſi. On mettroit à côté les tentatives qu'on croyoit poſſibles & qui ont manqué, & celles qui, réputées long-tems pour impoſſibles, ont pourtant réuſſi : ce corps d'exemples enhardiroit l'induſtrie à l'invention, la

dirigeroit dans les moyens & lui faciliteroit les voyes les plus promptes & les plus actives.

On n'a point écrit encore ſur les affaires. C'eſt que les gens de lettres ne les entendent pas; & voilà le reproche le mieux fondé que l'on puiſſe faire aux ſciences, de rendre un homme inutile au commerce. L'érudition & l'eſprit des affaires ne vont point enſemble. Quant à la Politique, on n'ignore pas que les têtes à ſyſtêmes, peut-être bien réglées en elles-mêmes, gouverneroient aſſez mal le monde. On a tout vû; mais quand on vient à tenir le timon, toutes les idées s'évanoüiſſent; le tumulte des affaires, la multitude des vûes, la difficulté du choix, les riſques d'une réſolution, tout vous jette dans un chaos où les

meilleures ſpéculations s'abîment & ſe confondent. Il s'agiroit donc de traiter à fonds la ſcience des affaires dont nous n'avons qu'une eſquiſſe légere, eu égard à l'étendue de la matiere.

L'érudition n'eſt pourtant pas oppoſée à l'eſprit de conſeil, & aux talens de l'adminiſtration. Car auſſi ne faut-il pas livrer ſa ſanté entre les mains d'un Empyrique ſans expérience & ſans réfléxion, ni ſa fortune à la barbarie d'un Légiſte ſans étude, dont la moindre nouveauté met d'abord la pratique à bout. Un Sçavant ou un Philoſophe n'eſt jamais qu'un pédant aux yeux d'un Miniſtre; cependant Seneque gouvernoit aſſez bien l'enfance de Néron; Gordien acquit aſſez de gloire, tandis que Miſithée dirigeoit ſa main au

timon de l'Empire; & la minorité d'Alexandre Severe fut heureuſe ſous la régence des femmes, parce qu'elles étoient conduites par d'habiles maîtres. Quand on n'auroit pas l'adreſſe de ſaiſir les occaſions, il reſte au moins un fonds de lumieres pour appercevoir l'équité : mais a-t-on beſoin de remédes, quand on ne veut pas faire de mal ? On a beau ſe propoſer un modele, la vie d'un homme eſt trop courte, & ſa conduite trop bornée, pour ſervir d'exemple à un autre homme, & ſur-tout à un homme qui doit en gouverner pluſieurs ? Souvent un fils reſſemble moins à ſon pere, qu'à ſon biſayeul. Ainſi les exemples anciens quadrent mieux avec les affaires préſentes, que les exemples des ſiécles récens, ou des climats voiſins. L'eſprit enfin eſt à l'égard de l'érudition, comme

le fonds d'un particulier auprès du tréſor public.

Il nous manque un Traité d'éloquence politique, qu'on appelleroit l'Art de conférer dans les affaires d'Etat, ou de faire valoir ſes intérêts particuliers.

Un ouvrage bien inſtructif en fait de morale pratique, ce ſeroit un recueil des artifices de chaque profeſſion, & de ce qu'on appelle *les tours de métier.* La peinture des vices traitée avec toute la gravité & le ménagement d'une ſaine philoſophie, ſans amertume & ſans déclamation, prêteroit de fortes armes à la probité.

Les Moraliſtes ſont la plûpart comme un Maître Ecrivain qui donneroit de beaux modeles, ſans enſeigner à tenir & à conduire la plume, pour tracer des caracteres. Ce ſont des portraits

de mœurs finement touchés, de belles images de la vertu, de magnifiques ſentences; mais les moyens & les régles, ce qui fait la partie eſſentielle de la Morale, on les laiſſe à l'écart. C'eſt que tous les Ecrivains veulent être ingénieux, & ſongent moins à éclairer, qu'à éblouir. Vain amour d'une futile gloire, qui fait perdre de vûe à un Auteur, l'unique but qu'il doit avoir ſans ceſſe devant les yeux & dans le cœur, le bonheur des hommes. Le métier de Manœuvre vaut ſouvent mieux que le rôle d'Architecte, quand il s'agit d'être utile.

N'y a-t-il pas un moyen de tendre & de fortifier l'imagination? Quand elle eſt une fois exaltée, on voit l'homme opérer des choſes prodigieuſes. Les anneaux magiques ne tirent point leur pouvoir des mauvais eſprits,

mais des eſprits foibles qui ſe frappent de certains ſignes extérieurs que la fourberie employe, comme la Religion a recours aux images ſaintes pour échauffer la piété des fidéles & fixer leur attention dans les prieres. Ces cérémonies ſuperſtitieuſes ſont peut-être dignes d'obſervation ; car ſouvent elles couvrent une opération toute naturelle, dont on attribue l'effet à des puiſſances inviſibles. Les chaînes de la ſympathie, la communication des eſprits & des corps à travers de longues diſtances, ne ſont la plûpart que les preſtiges d'une magie fort ſimple.

La mémoire tire ſes meilleurs ſecours de l'écriture qui la fixe. L'uſage des extraits a ſes inconvéniens : l'érudition qui ſe nourrit de la lecture, & la mémoire

qui s'entretient par l'exercice, doivent en ſouffrir ; mais on ne ſçauroit faire de trop bonne heure de ces proviſions littéraires, pourvû que le goût préſide au choix. La mémoire eſt comme une eau dormante qui a beſoin de paliſſades. Les vers ont une harmonie & une cadence qui la réveille plus sûrement, que la proſe la mieux arrondie. Quand une expreſſion nous échappe, la meſure la rappelle. L'emblême fixe l'eſprit par le moyen des ſens. Une image ſenſible frappe toujours davantage. Le tableau qui repréſente un Chaſſeur à la piſte du liévre, la vûe d'un Marchand qui arrange ſon magazin, la voix de l'Acteur qui déclame une ſcéne ; tout cela nous peint beaucoup mieux l'invention, la diſpoſition & l'élocution, que toutes les définitions de la Rhétorique.

Tout ce qui donne beaucoup de peine & peu de profit, doit être rejetté. Ces efforts de mémoire qui consistent à retenir une foule de noms barbares, & à les repéter dans le même ordre, cette stérile facilité d'écrire sur le champ, & de faire des vers sur toute sorte de sujets, cet esprit de maligne plaisanterie, qui manie habilement le ridicule & la satyre; cette subtilité qui élude la force des raisonnemens par de vains subterfuges; ce sont autant de jeux d'enfant, comparables à la souplesse d'un funambule qui cause plus d'étonnement que d'admiration, & plus de frayeur que de plaisir.

Belles matieres pour les Philosophes: l'énergie de la nature, l'empire de la coutume & de l'éducation, la tyrannie du préjugé, l'ascendant de l'exemple,

le pouvoir de l'amitié & des habitudes, l'aiguillon des louanges & de la honte, l'attrait des honneurs & de la réputation, l'effet des loix, des livres & des études ſur le cœur de l'homme ; car voilà les reſſorts de tous ſes mouvemens : quel champ pour la Morale !

Le Laboureur ne change point la nature d'un terroir, ni la température du climat ; le Médecin ne peut rien ſur la conſtitution d'un malade, ni contre les révolutions de l'air. Mais il y a un art infaillible de former les ames, & de traiter les maladies de l'eſprit. Les Politiques & les Philoſophes ont négligé cette étude eſſentielle qui conſiſte à obſerver les diſpoſitions générales au bien ou au mal, mais ſur-tout à épier les inclinations dominantes. Les Poëtes ſont pleins de ca-

racteres, mais toujours outrés par l'imagination qui ne s'arrête point au vrai. Croiroit-on que dans les entretiens familiers on fait des portraits plus fidéles que dans les Livres ?

C'eſt aux Hiſtoriens qu'il faut s'adreſſer pour connoître les hommes, non pas dans les éloges compoſés après coup à la fin d'une vie, mais dans le corps même de l'Hiſtoire, où chaque perſonnage ſe montre tel qu'il eſt à travers les rôles qu'il joue. Ces traits épars & jettés au hazard, peignent mieux au naturel que ces portraits flattés & embellis à deſſein, où l'Hiſtorien ſubſtitue ſon caractere à celui de ſes Héros. Un Moraliſte ne doit jamais préſenter un ſeul homme pour modele à tout le genre-humain. Mais il recueille ça & là des couleurs ſimples qui, broyées en-

ſemble, peuvent faire d'excellens tableaux de mœurs, & repréſenter toutes ſortes de caracteres ; c'eſt par cette ingénieuſe diſſection du cœur humain, qu'on apprend à le connoître & à le former.

La nature a fait tous les frais pour le fonds des ames, mais la forme tient à mille choſes ; l'âge, le ſexe, le climat, le tempérament, la figure, la fortune enfin, tout a droit d'y mettre ſon empreinte ; & ce ſont autant de conſidérations à diſtinguer dans l'application des remédes de l'eſprit, ſans quoi l'on tombe dans la chimere des Empyriques qui traitent tous les malades également.

La ſcience du monde eſt très-difficile à traiter ; elle dépend ſi fort du cours des choſes & de la viciſſitude des circonſtances,

qu'on ne peut la réduire en principes conſtans. La Morale a ſans comparaiſon beaucoup plus à faire que la Politique, car elle doit former l'honnête homme ; & l'autre ne donne que les dehors de la probité, qui malheureuſement ſemblent ſuffire au maintien de la ſociété. C'eſt pourquoi le Gouvernement eſt quelquefois ſain, quoique les mœurs ſoient corrompues. Les Etats ſont de grandes machines qui ſe remuent difficilement, auſſi durent-elles plus long-tems. Les premiers mouvemens influent beaucoup ſur les ſeconds, & l'impreſſion des ſages inſtitutions qui ont donné naiſſance aux grands Empires, éloigne ou retarde leur décadence. Mais la corruption ſuit de près le relâchement dans la Morale, & comme la vertu des hommes eſt un

état violent depuis l'établiſſement de la ſociété, parce que les devoirs & les obſtacles ſe ſont plus multipliés que les ſecours, c'eſt bientôt fait des mœurs de tout un peuple.

L'abrégé des devoirs de la vie civile conſiſte à tenir la balance juſte entre nos droits & ceux d'autrui, pour ne rien faire qui nous rende odieux, ou mépriſables.

Queſtion délicate dans la Morale. Eſt-il permis d'oublier l'équité pour ſauver ſa patrie, ou de ſacrifier ſon ſiécle au bonheur de la poſtérité ? Voici la réponſe.

Vous qui ſiégez à la tête des hommes, ſuivez ce que la juſtice & le bien public vous demandent le plus inſtamment; quant à l'avenir, dont vous n'êtes point reſponſables, puiſque

vous n'en jouirez pas, laiſſez-en le ſoin à la Providence qui ſeule prévoit tout, & diſpoſe de tout.

Quand on conſidere que les hommes ſe corrompent & s'empoiſonnent mutuellement, croiroit-on qu'ils ſont faits pour habiter enſemble ? D'où vient que dans les temples, les ſpectacles, & dans tous les lieux d'aſſemblée publique, on eſt ſujet aux pâmoiſons de cœur ? c'eſt que les hommes y ſoufflent une peſte ſubtile. Les troupeaux n'éprouvent pas ces altérations dans leurs étables ; ſans doute parce que leur nourriture eſt plus innocente.

Loin de nous ces méthodes qui ne donnent qu'une teinture d'érudition univerſelle ſi propre à remplir de vanité de jeunes eſprits, & à retarder les fruits

des lettres par une oſtentation de génie prématuré.

On peut avancer dans les ſciences par des routes bien oppoſées. La pratique de commencer par les grandes difficultés, eſt la plus courte pour rompre la roideur de l'eſprit : quand elle réuſſit, on va loin, le goût ſuccede aux obſtacles ; & il ne nous abandonne jamais, quand il eſt venu difficilement. N'apprend-on pas à danſer avec de gros ſouliers, comme on apprend à nager avec des outres gonflées de vent ?

Un eſprit médiocre qui veut aller trop loin, perdra courage en route. S'il a trop de confiance, il reſte au-deſſous de ſes eſpérances ; de cette malheureuſe préſomption naît le déſeſpoir qui nous jette dans un état d'inaction & de langueur, &

qui nous empêche de remplir la meſure de nos talens.

La raiſon a tant de ſortes d'ennemis à combattre ! Tantôt ce ſont les piéges du ſophiſme, tantôt l'enchantement & la ſéduction de la parole, enfin la violence des paſſions : on a réduit en art les moyens de ſe défendre contre la plûpart de ces divers aſſauts ; mais que ſeroit-ce, ſi ces armes devenoient meurtrieres & funeſtes à ceux-mêmes qui s'en ſervent, ſi la raiſon n'échappoit à la force ouverte, que pour tomber dans une embuſcade ? La Dialectique & la Morale de l'Ecole ne favoriſeroient-elles pas les ennemis de la raiſon, au lieu de lui prêter du ſecours contre leurs entrepriſes ?

Les tremblemens des cordes ſous l'archet font ſur l'oreille la même impreſſion que les

rayons du ſoleil réfléchis par les flots, ou les ſcintillations du rubis, ont coutume de faire ſur la vûe. C'eſt un rapport d'harmonie fondé ſur une correſpondance d'organes. Il nous manque un recueil de ces axiomes primitifs communs à toutes les ſciences, également applicables à la Phyſique, à la Morale, & à la Politique. Cependant la nature eſt ſimple & ſe reſſemble par-tout. En voici des exemples.

I.

Si l'on ajoute des égaux à des inégaux, les tous ſeront inégaux.

Axiome de Mathématique, qui paſſe en régle de droit. Car dans la juſtice diſtributive qui rend à chacun ſelon ſes œuvres, ſi l'on traite également des actions inégales, il n'y a plus d'égalité, ni d'équité. Mais la juſtice commutative qui rend à

chacun ſelon ſes choſes, partage également des perſonnes inégales.

II.

La nature ſe repréſente toute entiere en petit.

Ainſi le mouvement des aſtres ſe vérifie dans celui des atomes. La cauſe de leur révolution diurne, s'expliquera par celle du flux & du reflux de la mer. Dès que l'on pourra découvrir le principe de la vertu magnétique, ou celui du mouvement circulaire, on connoîtra bientôt les loix de l'attraction des corps céleſtes, & ſi la terre tourne, ou bien les cieux.

Tel eſt l'axiome phyſique de Démocrite, qu'Ariſtote tranſporta dans la Politique. Car il établit le Gouvernement monarchique ſur le Gouvernement

domeſtique, & prit le plan de l'Etat, dans la famille.

III.

L'être ne périt jamais entiérement, quand le tout retourne à ſes principes.

Axiome de Phyſique, & maxime de Politique. Comme la matiere, loin d'être anéantie, reprend ſa vigueur dans les élémens ; auſſi pour empêcher la ruine des Empires, les loix doivent rappeller les anciennes mœurs.

IV.

La peſte eſt plus contagieuſe dans ſes commencemens, que dans ſa maturité.

C'eſt une expérience phyſique applicable à la Morale. Car la corruption des méchans déterminés eſt moins funeſte à

la ſociété, que les irrégularités d'une vertu qui plie & ſe dément.

V.

Les cauſes les plus générales ont auſſi le plus d'énergie.

Principe univerſel dans la nature. La grande chaîne qui ne laiſſe point de vuide, eſt eſſentielle à la conſtitution du monde, & ſert à l'entretien de tout le méchaniſme ; mais la gravité n'eſt qu'un mouvement particulier à la ſphére terreſtre, & ſubordonné au mouvement général qui lie & rapproche tous les êtres : ainſi le grand intérêt de l'Etat abſorbe les petits intérêts des citoyens. La patrie eſt une mere, mais qui dévore quelquefois une partie de ſes enfans, pour conſerver la famille, & quelquefois immole la famille

aux aînés. Les reſſorts qui font ſubſiſter ou fleurir la nation, ſont toujours plus forts que ceux du bien être des particuliers.

VI.

Les organes de la réflexion reſſemblent aux organes des ſens.

C'eſt un axiome commun à la Perſpective & à l'Acouſtique. En voici l'explication. Le miroir qui réfléchit les objets, eſt tranſparent comme l'œil qui les reçoit. Le rocher qui renvoie les ſons & qui forme l'écho, a la même configuration que l'oreille. Autant de reſſemblances, ou plutôt autant de veſtiges de la nature qui a imprimé ſes caractéres & ſon ſceau ſur toute la matiere, enſorte que les traits les plus différentiels ne peuvent effacer l'empreinte dominante d'une même puiſſance.

En

En voilà assez pour les esprits pénétrans, il n'y en aura que trop pour les autres.

On pourroit faire un recueil d'antitheses intitulé, la logique des Rhéteurs, ou l'abus de la raison dans l'éloquence; & voici dans quel ordre on les distribueroit.

MAXIMES.

POUR ET CONTRE

I.

La Noblesse.

L'honneur rend la probité comme héréditaire à la Noblesse.

Si la vertu ne conduit pas à la Noblesse, elle en descend encore moins.

II.

Les Richesses.

Les Philosophes demandent si l'on doit rapporter le bon-

L'homme qui pense que tout s'aquiert par les richesses, met

heur au plaiſir ou à la vertu : laiſſez-les diſputer, & cherchez les richeſſes qui ſont bonnes à tout.

lui-même ſon ame à prix.

III.

Les Honneurs.

Les Honneurs ſont les calculs dont la Providence ſe ſert, pour apprécier notre mérite, & le rendre public.

Les Honneurs ſont de faux poids avec leſquels les Princes réglent le prix courant des hommes, ſans eſtimer leur valeur intrinſéque.

IV.

La Fortune.

La Fortune eſt eſtimable par la ſécurité qu'elle nous donne au-dedans de nous-mêmes, & par le crédit qu'elle nous procure au-dehors.

La Fortune donne la commodité d'uſer de ce qu'on doit mépriſer, & le pouvoir de faire ce qu'on ſeroit heureux de ne vouloir pas faire.

POUR ET CONTRE.

V.

La Réputation.

Les éloges du peuple tiennent de l'inſpiration. Tant de têtes ne ſe réuniſſent pas au même ſentiment, ſans une eſpece de miracle.

Le peuple loue les plus minces vertus qui ſont à ſa portée, il admire les vertus éclatantes qui ſont équivoques, & il n'apperçoit pas les vertus ſublimes, qui vont ſe cacher dans les Cieux.

VI.

L'Affabilité.

L'affabilité qui met les grands au niveau de leurs inférieurs, les éléve au-deſſus de leurs égaux.

L'affabilité peut être un effet de la foibleſſe qui craint les hommes, ou de la vanité qui recherche leur faveur.

VII.

La Complaiſance.

Un Caractere complaiſant s'appel-

La Complaiſance eſt une ſervitude per-

le un naturel d'or; eſt-ce parce qu'il eſt fléxible, parce qu'il eſt rare, ou parce qu'il eſt recherché comme l'or?

pétuelle. Les refus du Complaiſant ſont des injures, par la raiſon que ſes offres ne ſont pas des ſervices.

VIII.

Le Silence.

Le Silence eſt auſſi dangereux que les ténébres de la nuit. Il décele un eſprit ſoupçonneux, & par-là même ſuſpect.

Le Silence donne du poids aux penſées, & du crédit aux paroles.

IX.

La Vanité.

La Vanité corrige beaucoup de vices : elle ne ſubſtitue que des ridicules aux travers odieux de l'orgueil; il eſt vrai qu'elle fuit d'un côté, pour ſe montrer de l'autre; mais enfin il faut un

La Vanité nous rend curieux, empreſſés, menteurs, inconſtans, exceſſifs en tout, dans le bien comme dans le mal; elle corrompt le principe des meilleures actions, & nous en dé-

POUR ET CONTRE.

peu de vanité, ne fût-ce que pour se mêler des affaires publiques.

robe tout le mérite.

X.

La Constance.

La Constance & l'uniformité dirigent les mouvemens des Cieux, & la marche de l'Eternité. Où en sommes-nous, si nous ajoutons à l'inconstance de la fortune celle de notre esprit?

L'homme inébranlable dans ses résolutions ressemble à un Portier inflexible & mal avisé qui, de peur de laisser passer la canaille, refuse l'entrée à d'honnêtes gens.

XI.

Le Courage.

Le Courage nous apprend à voir le danger d'un œil ferme, ou pour l'éviter, si l'honneur le permet, ou pour l'affronter, si l'honneur le commande.

Un homme qui ne craint pas pour sa vie, ne ménage guéres celle des autres.

POUR ET CONTRE.

XII.

La Vengeance.

La Vengeance eſt un ſage conſeil de l'amour de ſoi-même ; c'eſt un frein d'autant plus néceſſaire, que les loix ne veillent pas toujours.

L'homme prompt à ſe venger, n'attendoit que le moment de faire du mal.

XIII.

L'Ingratitude.

L'Ingrat rend ſouvent juſtice à ſon bienfaiteur, en l'oubliant ; mais il ſe rend toujours juſtice à lui-même, en conſervant ſon indépendance.

Les bienfaits nous impoſent des obligations d'autant plus ſacrées, qu'elles n'ont dépendu que de notre choix. L'ingratitude eſt donc une injuſtice.

XIV.

L'Amour.

Tous les hommes ſe cherchent eux-mêmes ; l'amant eſt le ſeul qui ſe retrouve

L'Amour eſt un être bien équivoque, tantôt fol juſqu'à ne pas ſe connoître, &

POUR ET CONTRE.

dans un autre.

tantôt ſi hideux à ſes propres yeux, qu'il a beſoin de fard pour ſe maſquer.

XV.

Les Partis violens.

La néceſſité qui nous précipite dans une réſolution hazardeuſe, nous donne des moyens pour en ſortir heureuſement.

Tout reméde violent recéle un nouveau mal. Les conſeils de la crainte & du déſeſpoir ſont un appareil plus mortel que la plaie.

XVI.

La Nouveauté.

Les hommes de talent & d'induſtrie qui ennobliſſent leur famille, valent mieux que leurs deſcendans : la ſingularité dans la conduite ſuppoſe de la force dans le caractére ; & les eſclaves de la coutume ou de

Les innovations ont toujours un effet dangereux, du moins quant au préſent : il faudroit imiter les révolutions du tems qui ſe font par des progrès inſenſibles, quelque ſubites qu'elles paroiſſent à des yeux

l'exemple, ne produiront jamais rien de grand.

peu vigilans.

L'Enfance de la Philoſophie ſe repaît de fables ſtériles. Loin de l'hiſtoire naturelle toute cette Philoſophie qui perd le tems à ramaſſer des autorités contradictoires ſur un fait ou ſur une opinion. Loin tous les ornemens de l'éloquence, qui rempliſſent l'imagination, aux dépens de l'utile. Loin toute cette magie qui entretient la crédulité, éteint la force du génie, & arrête la marche des ſciences. Tant de préciſion n'amuſera ni l'Ecrivain ni le Lecteur; mais un ouvrier s'amuſe-t-il à dorer ſes outils pour le plaiſir des yeux? Il les choiſit de la meilleure trempe, & les

plus maniables. Un magazin ou un grenier ne ſont pas faits pour qu'on s'y proméne, mais pour loger des proviſions. Ainſi la vanité ſcientifique & tout le faſte académique mis à part, vîte aux faits & à l'ouvrage.

L'hiſtoire des arts méne droit à la pratique. Elle léve cette écorce des choſes, ou ces couleurs fugitives qui produiſent les faux jugemens.

Ayez plus d'un but dans vos opérations. Vous tenez une écreviſſe, ne ſongez pas tellement au profit de la cuiſine, que la Philoſophie n'entre pour rien dans vos vûes. Que l'écreviſſe devienne rouge dans l'eau bouillante, il n'importe pour l'aſſaiſonnement, mais beaucoup pour le traité des couleurs. Reſervez-vous cependant un objet principal, tel

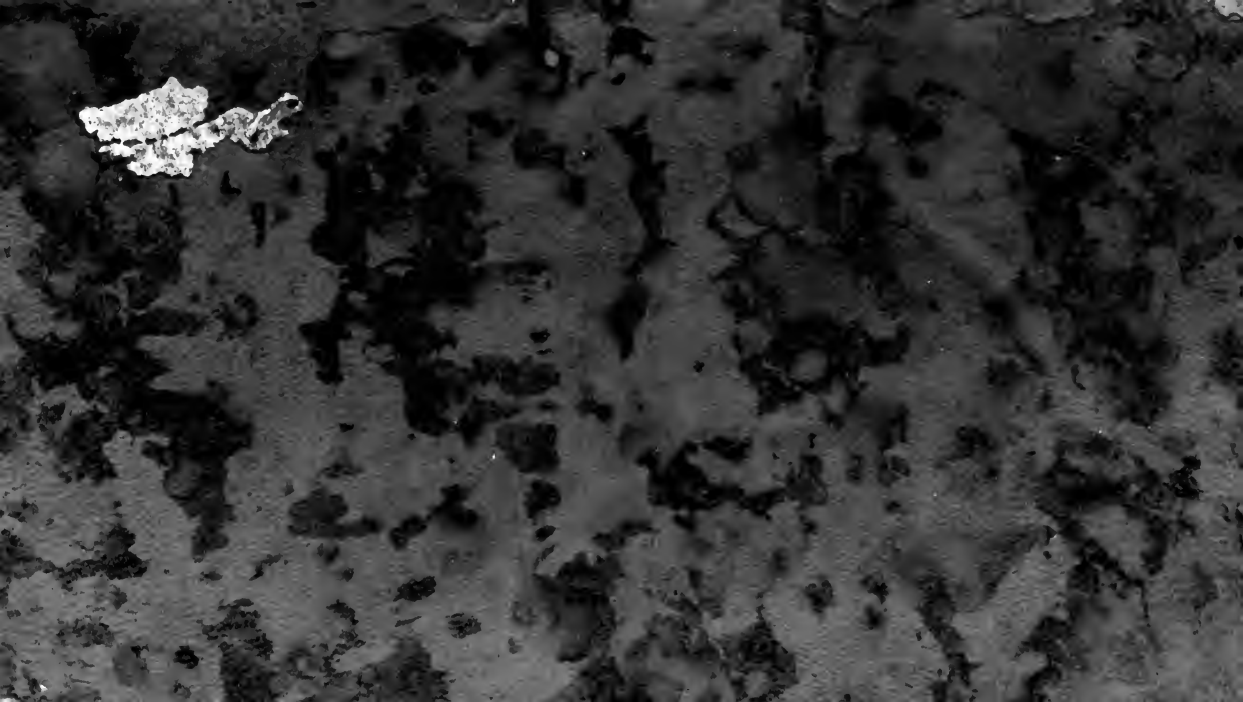
que la diſtance des planettes dans l'hiſtoire du Ciel, & les limites de la compreſſion dans l'hiſtoire de l'air. Cherchez dans l'hiſtoire de la terre, combien la mer occupe de la maſſe ou de la ſurface du globe; dans l'hiſtoire des métaux, obſervez leur peſanteur réciproque. Au défaut de l'exactitude dans les obſervations, ayez de la juſteſſe dans vos combinaiſons; & pour ſaiſir le véritable milieu des choſes, tâchez d'atteindre les extrémités. Quand il ſe rencontre ſur votre chemin une erreur populaire, ne manquez pas de la détruire en paſſant, comme un voyageur coupe une ronce, ou tue un ſerpent.

Enfin s'il reſte dans quelques ames du zéle pour le bien des hommes, & de la compaſſion pour leurs maux; s'il y en

a qui aiment la vérité, & qui ſentent toutes les divines impreſſions de la nature ; on les conjure par tout ce qu'il y a de grand, d'utile & de glorieux parmi les hommes, de renoncer à leurs préjugés, de dépouiller l'orgueil de l'Ecole, & d'entrer dans la contemplation de l'univers, avec un eſprit & des vûes épurées. Que ces Philoſophes ne rougiſſent pas de redevenir enfans, pour étudier les élémens & les vrais principes des choſes ; qu'ils employent toutes les reſſources de l'âge & de la raiſon pour agir, laiſſant le ſoin des paroles aux deux enfances de la vie humaine. Puiſſent-ils vivre long-tems & mourir dans l'étude de la nature.

Fin de la ſeconde Partie.

FAUTES A CORRIGER.

PAge 21. lig. 22. mathématiques, *lisez* mathématique.
Pag. 50. lig. 12. sujets, *lisez* sujettes.
Pag. 174. lig. 22. 'aura, *lisez* l'aura.
Pag. 202. lig. 14. Zéphytes, *lisez* Zéphyrs.
Pag. 208. lig. 7. embelli, *lisez* embellit.
Pag. 200. lig. 4. des autels où, *lisez* des autels-là ou
Pag. 257. lig. 22. des rufes, *lisez* des ruses.
Pag. 311 lig. 21. fait naître, *lisez* faito.

A.M.W.
England
5/14/47